

1

Le gamin marchait le long du trottoir sans nous regarder. Ses lacets traînaient dans la neige et sa démarche laissait supposer des séquelles de poliomyélite, ou la superposition de quatre ou cinq pantalons. Le Perfecto qu'il avait volé à quelqu'un de moins fort mais surtout de beaucoup plus petit que lui sciait ses aisselles et laissait voir deux tronçons de poignets blanchâtres. Mais ce qui tirait l'oeil par dessus tout, c'était sa crête rouge, blanche et bleue de stalagmites au cirage. Avec un gyrophare sur la tête il n'aurait pas davantage attiré l'attention.

-Allez, dit gentiment Sandro en rétrogradant, fais pas le con, Patrick.

Nulle réponse. Je glissai mes mains entre mes cuisses pour les réchauffer. Sandro avait ouvert ma vitre pour parler au morveux et sans lâcher le volant il se penchait sur moi, m'écrasant à moitié.

-Patrick, sois raisonnable. Allez, monte et j'oublie tout.

Le gamin coula de côté un regard haineux et gronda entre ses dents :

-Va te faire poinçonner le médaillon, connard.

Sandro soupira. Il gara la deux-pattes devant un garage.

-j'en ai pour dix secondes, me dit-il.

Et en effet, cela ne dura guère plus. Il rejoignit le gosse et lui posa la main sur l'épaule. Aussitôt, celui-ci glapit :

-t'as pas intérêt à me toucher, trou du cul !

Sur un ton d'autorité en complet décalage avec les chances qu'il avait de se faire obéir par un bonhomme deux fois plus lourd, grand, calme et vieux que lui. Sandro attrapa la crête avec une sorte de curiosité -moi aussi, j'en crevais d'envie depuis dix minutes- et je vis les baskets du gamin décoller de la boue neigeuse, tandis que de l'autre main il le palpait rapidement.

-Allez, sois cool, murmurait-il pendant l'opération.

Il extirpa de la masse gesticulante un paquet oblong de la taille d'une grosse machine à calculer, emballé dans du papier d'alu. D'un geste désinvolte il l'envoya dans une bouche d'égout béante.

-But ! Dit-il en souriant à Patrick. Et il le reposa par terre.

Le gamin le dévisageait avec cette expression de vacuité mystique qui caractérise la tête de veau en gelée. Son sang avait reflué dix centimètres en profondeur sous son épiderme. J'ignorerai toujours si c'était son coeur et son âme que Sandro venait de balancer dans les eaux putrides, ou si il avait peur du petit homme à l'élégance surannée qui s'approchait d'eux et leur serrait la main.

-Ah, dit-il d'une voix douce et inexpressive, tu as de la chance, ton éducateur t'a retrouvé avant nous.

Je vis alors les deux flics qui se tenaient en retrait à quelques mètres de lui. Sandro souriait d'un air navré. Je regrettai que le vieux n'ait pas été plus véloce que lui. C'était mon fric, après tout, que le petit crétin avait reconverti en chnouf et qui

voguait maintenant vers la Méditerranée. La pension alimentaire que mon ex venait enfin de lâcher sous la pression des juges. Mon chômage s'arrêtait justement ce mois-ci.

-On se retrouve au commissariat, dit le petit vieux à Sandro. Et se retournant vers le délinquant : tu viens avec nous. Je sais que les jeunes aiment les voitures modernes.

L'ado n'existait plus. Même sa crête avait cessé de la ramener. Sa braguette ouverte, par laquelle Sandro avait arraché le paquet compromettant, béait sur une autre braguette ouverte à travers laquelle on entrevoyait une braguette peut-être fermée. Il n'était plus qu'un merdeux incapable de lacer ses souliers, et il ne manqua pas de trébucher jusqu'au fourgon, les deux képis presque aussi jeunes que lui s'ingéniant, avec la futilité caractéristique de cet âge, à marcher sur ses lacets.

-Je porte plainte, dis-je à Sandro dès qu'il se fût réinstallé au volant.

Il me lança un regard de pénible étonnement. En même temps, il me sembla qu'il évaluait ma conviction comme il aurait évalué mon poids s'il avait voulu, moi aussi, me soulever. Cela ne me plut pas du tout.

-Tu n'es pas sérieuse, avança-t-il. Tu vois bien que ce même traverse une mauvaise passe. A son âge, c'est d'ailleurs un peu normal.

-A son âge, répliquai-je vertement, j'avais déjà deux mouflets et un mari alcoolique, je bossais à la coopérative et j'avais pas le temps de voler les pauvres pour me payer des santiags.

Sandro se mâchonna l'intérieur des joues et le silence s'épaissit entre nous, aussi lourd et sale que la neige. A son expression, je compris que j'avais encore laissé échapper un de ces arguments primitifs dont s'ornent les bulletins du Front National, et ma rogne grimpa d'un octave tandis que mon assurance baissait d'un cran.

-Je veux récupérer mes quatre cent mille balles. Tu sais bien que j'en ai beaucoup plus besoin que ce petit con.

Sandro sourit et une de ses grosses paluches se posa sur ma cuisse, assez haut pour évoquer de la façon la plus inopportune notre intimité sexuelle. Je grognai et me blottis contre la portière. Son sourire s'élargit.

-Il n'y avait que trois cent cinquante mille balles, Lisa. Allons, tu ne vas pas spéculer sur la crise d'adolescence de ce pauvre bougre ?

-Et jusqu'à quand il sera prépubère, le pauvre bougre ? Explosai-je. Il a vingt ans, quand même. Et ça fait trois jours que je traîne avec toi dans cette guimbarde pourrie pour lui filer le train, au lieu de chercher du boulot comme je l'ai dit à ma soeur pour qu'elle garde les gosses. Cinq cent balles pour trois jours, on est en-dessous du minimumu syndical, crois-moi. Une entreprise t'aurait coûté dix fois ça.

-Lisa, Lisa, chantonna-t-il, pourquoi faut-il que tu ramènes toujours tout à la thune ?

-Parfait, grinçai-je. Tu payes mon loyer ? Tu nourris mes mômes ? Après tout, qui a inauguré d'héberger chez moi cette petite ordure ? Il a

même piqué les pin's de Tom. Quand le même apprend ça, il part chez son père.

-Ca va, Lisa, tu auras tes quatre cent cinquante mille balles, j'en prends l'engagement. Mais je t'en supplie, on arrive, tu la fermes. Tu me laisses parler. De toute façon je connais Machin, nous n'aurons pas grand-chose à dire. Quant à Patrick, je vais régler ça avec lui. Il va les rendre, les pin's.

Je n'arrivais pas à le croire, mais le commissaire s'appelait réellement Machin. Léon Machin, fils de Ginette et Maurice Machin, frère aîné de Magali Machin. D'origine paysanne, les Machin s'étaient enrôlés au début du siècle, comme tant d'autres, dans l'industrie. Sobres et laborieux, ils avaient épargné de quoi se lancer dans le petit commerce. On les retrouvait aux générations suivantes enchâssés dans toutes les administrations : police, enseignement, poste, et les Machin de la journée la plus récente finissaient brillamment leurs études d'avocats, de médecins, d'ingénieurs, déjà affublés d'enfants insolents et putassiers qui promettaient de devenir des artistes contemporains ou des hommes politiques. A mi-chemin entre l'arriération paysanne et la dépravation de l'establishment, le commissaire Machin me parut avoir une vision par satellite de l'espèce humaine : distancée et méticuleuse. Une vision plus exhaustive que celle de Sandro, qui raisonne comme un poulpe, se confond avec les autres et vice-versa, et dénature tout ce qu'il voit et vit au moyen de sa tyrannique empathie. Malheureusement tout mon amour, comme on dit

quand on est la proie d'un attachement inexplicable, tout mon amour va à Sandro, et c'est pourquoi j'assistai à l'entretien sans desserrer les dents. Je ne réagis même pas quand Patrick, sa crête tricolore s'affaissant dans la douce chaleur du commissariat en deux protubérances dont la flaccidité évoquait une belle paire républicaine, bougonna :

-l'ai pas fait exprès.

-Pas fait exprès quoi ? Demanda Machin, et je me rendis compte que son expression de froide courtoisie venait sans doute du manque d'intérêt, et peut-être même de l'ennui qu'il s'efforçait de dissimuler.

Patrick rougit jusqu'aux bourses qui lui ornaient le chef et baissa les yeux.

-Qu'est-ce qu'il a fait, au juste ? S'enquit Sandro, faisant preuve d'une mauvaise foi qui me fit mal aux dents. Je veux dire, qu'est-ce qui lui est reproché ?

Machin se tripotait l'aile du nez avec une fiévreuse délicatesse, en homme que sa bonne éducation ne protège pas contre certaines pulsions bestiales, comme celle d'extraire à l'ongle un agglomérat de mucosités poussiéreuses collées aux parois nasales. Pour finir, sa distinction fut la plus forte. Il sortit de sa poche un mouchoir à carreaux plié et repassé, le déplia, s'y moucha, résista à la tentation d'en inspecter le contenu, le replia et le renfonça dans sa poche. Puis il parut revenir sur terre.

-Comment ? Dit-il d'un ton léger. Oh, comme d'habitude, toujours ces petits trafics de came. On

l'a fouillé (il détailla Sandro, et malgré sa petite taille il avait l'air de le regarder de haut), comme tu t'en doutes.

Sandro respirait avec précaution.

-Enfin, poursuivit le commissaire avec une sincérité qui me fit béer d'admiration, je ne vais pas demander à mes hommes d'écumer les égouts en scaphandre, ils ne le comprendraient pas. (Il leva les yeux au ciel et murmura affectueusement) Ah Sandro, Sandro, si je ne t'avais pas collé au gnouf pour dix ans, à l'heure qu'il est tu dérouillerais tes gagneuses, comme feront tous ces mômes que tu encourages à suivre leurs mauvais penchants.

Il s'interrompit, épousseta le dossier de sa chaise d'un air soucieux et son regard s'élargit, tandis que son discours glissait du particulier au général.

-Sais-tu ce que c'est, la plupart du temps, qu'un délinquant, Sandro ?

-Je crois le savoir mieux que toi, répliqua Sandro avec une hargne dont je ne l'aurais pas cru capable. C'est quelqu'un qui souffre.

-Mon cul, répartit Machin d'un ton badin. C'est quelqu'un d'identique à ce petit pedzouille. (Il fit une pichenette sur l'épaule de Patrick, qui émit un feulement de menace) quelqu'un qui a l'appétit de pouvoir et de jouissance d'un ploutocrate, mais sans en posséder le pognon, ni l'instruction, ni les relations, ni l'éducation. Bref, c'est un requin sans dents.

Sandro souriait de nouveau. Je compris que les deux hommes se connaissaient et s'appréciaient

depuis très longtemps, tout en ayant des points de vue antagonistes.

-Continue, dit Sandro. J'adore entendre les théories des fils vertueux de la moyenne bourgeoisie sur les petits sauvages qui poussent comme du chiendent dans les quartiers périphériques.

Machin se tourna tout à coup vers Patrick, qui venait d'allumer une cigarette.

-Tu te crois où ici, jeune homme ? Dans un train de banlieue? Eteins-moi immédiatement cette merde. A ton âge, tu devrais prendre soin de ta santé. Et de celle des autres. Pour information, dit-il à l'adresse de Sandro, le morceau de chocolat que tu t'es plu à envoyer par le fond était destiné aux gones de Camille Claudel. Qui s'en plaindrait ? Que deviendrions-nous, toi et moi, sans ce genre de petits trafics ? Tu vas méditer une nuit au trou sur ce paradoxe, mon enfant, dit-il à Patrick. Malgré les efforts méritoires de ton ange gardien, j'ai de quoi te faire passer devant monsieur le juge, et je n'ai pas l'intention de m'en priver.

Il resta un moment les yeux dans le vague, puis reprit :

-Les chaussettes, Sandro. Il en avait plein les chaussettes. De la poudre, cette fois. Il dit qu'on a dû la lui glisser là pendant son sommeil. Il a même accusé madame, à laquelle j'en profite pour présenter mes hommages. Elle parle français ? Quelle exquise retenue ! Rassurez-vous, vous ne risquez rien.

Il se composa à mon profit un sourire qui venait de loin, des verts paradis encore pleins de

sève sous les frondaisons neigeuses de ses cheveux coiffés en arrière. Ce sourire me prit au dépourvu et je grimaçai une réponse maladroite. Il n'en tint aucun compte. Il examinait Sandro, de nouveau, comme s'il n'arrivait pas à en faire le tour, avec une patiente affection. Patrick, dans son coin, n'avait pas attendu le violon pour se mettre à moisir. Sa condition de détail sans importance lui tapait sur les nerfs, et il faisait avec sa trachée des bruits impressionnants, sans arriver à attirer sur lui l'attention des grands.

-Et les pin's ? S'exclama Sandro.

-Ah ! Enfin du concret ! Se réjouit Machin. Les pin's sont dans mon tiroir de gauche. Peut-on les considérer comme une pièce à conviction ?

-Mais non Léon, certainement pas, protesta Sandro. Ce petit crétin les a volés à un des enfants de Lisa.

-Vos enfants ont de drôles de fréquentations, madame, me dit Léon sur un ton de reproche. Et ils ont aussi de drôles de pin's, si vous me permettez d'exprimer un avis.

Il sortit du tiroir de gauche un petit carton contenant beaucoup plus de pin's que n'en avait jamais possédé Tom. Sans dire un mot, j'entrepris de trier les pin's pornos et néo-nazis, que je remis dans le carton. Il en restait encore un joli paquet.

-Gardez tous les autres, me dit Machin. Ça m'étonnerait qu'on me les demande. Considérez ça comme une compensation à tous les ennuis que va vous apporter Sandro.

Tout en badinant, je m'aperçus qu'il nous conduisait vers la porte. L'entretien était clos.

Toujours debout près de la fenêtre, Patrick restait hébété, les bras un peu écartés.

-Hé ! Glapit-il quand Sandro passa la porte.

-Ouais, demain, répondit celui-ci sans se retourner.

La neige s'était remise à tomber. Elle se déversait en gros flocons obliques jaillis des halos électriques et noyait tout dans une sorte de trépidation silencieuse qui finissait par mettre mal à l'aise. Mon lit, dans ma petite maison, au coeur de ce hameau de montagne juché au sommet d'une route impossible, m'apparut comme un paradis inaccessible. Seul accompagnait nos pas un crissement feutré qui nous donnait l'impression d'être sourds. La circulation continuait pourtant, encore plus affolée que d'habitude, mais tous les sons crevaient comme des bulles dans l'oppressant silence de la neige.

-Tu veux dormir chez moi ? Me demanda tout à coup Sandro.

L'idée qu'il avait un chez-lui ne m'avait jamais traversé l'esprit, tant son acharnement, depuis le début de notre liaison, à s'incruster chez moi m'avait paru le fait d'un clodo honteux de sa condition.

Il habitait, sur les bords du Rhône et donc de la nationale, un vieil appartement délabré qui ne manquait pas de style, avec ses moulures au plafond, ses plinthes élégantes et ses vieux carreaux évoquant un mystérieux jeu de société. Je reconnus parfaitement Sandro dans ce lieu inhabité. Des vêtements propres et sales jonchaient

le sol, mélangés à des livres, des revues, des assiettes et divers ustensiles. Quand nous ouvrîmes la porte de la chambre, un éclair blanc et roux jaillit entre mes jambes et disparut.

-Oh merde, dit Sandro, je l'avais enfermée. Elle a dû chier partout.

Non, elle n'avait chié que sur le lit. On voyait qu'elle ne manquait de rien.

-Sandro, demandai-je à brûle-pourpoint, tu n'en as pas marre de ce métier de con ?

Il était en train de déplier un matelas pneumatique à une place. Une suffocante odeur de caoutchouc pourri envahit la pièce. Il faisait un froid à pierre fendre. Je cherchai des yeux un radiateur, un poêle, une cheminée, en vain. Je grelottais, j'avais mal au dos, mes gosses me manquaient, je me demandais quel attrait les gens peuvent trouver à l'aventure quand elle se traduit, la plupart du temps, par un inconfort et des regrets sans fin.

-Mais non, dit Sandro qui s'époumonait en vain dans le vieux matelas constellé de rustines. Mon boulot, c'est toute ma vie. Aider tous ces gosses dans la panade... Moi-même, j'aurais bien aimé...

-Mais t'arrives à les aider des fois ? Regarde Patrick...

Sandro haussa les épaules. Une plainte asthmatique filtrait de toute la surface du vieux matelas.

-Il y a des échecs, évidemment. Le plus souvent c'est un échec, d'ailleurs. Mais certains finissent par s'en sortir, et rien que pour ceux-là...

Il regarda son édredon souillé, puis le matelas de nouveau dégonflé. Quelque part dans la cuisine, la chatte miaulait de façon lancinante. Depuis quelques instants, la lumière vacillait. Elle finit par s'éteindre, et seule la clarté fantômatique de la neige continua à nous éclairer, rayonnant faiblement par l'unique fenêtre de la pièce. Quelque chose tomba et se brisa sur le sol de la cuisine.

-Oh non, elle est chiante, dit Sandro.

Je commençais à avoir de la fièvre. Il m'enveloppa dans une couverture lourde et humide qui sentait la pisse de chat, et continua sans désespérer à me dépeindre les attraits de son boulot d'éducateur. Je pensais à mon assistante sociale. Je trouvais que Sandro ne s'en sortait pas mieux qu'elle. A ce moment précis, il était en train de me faire saigner les oreilles à propos d'une pisseuse de treize ans qui en était à sa quatrième fugue et pouvait s'enorgueillir d'une vingtaine d'exploits allant de l'incendie criminel au vol de mobylette. Il en parlait avec passion. Cette gosse était affublée d'un nom à coucher dehors que je trouvais pourtant joli : Cardamone.

-Qui lui a fait le plan de l'appeler comme ça ? Demandai-je d'une voix pâteuse.

Une torpeur agréable commençait à me paralyser. Le monde était un fourreau chaud et cotonneux qui exhalait des remugles de pissotière.

-Elle a vraiment quelque chose, tu verras, s'exclamait Sandro d'une voix vibrante, ayant complètement oublié qu'il se trouvait dans un taudis sans chauffage ni lumière, avec pour seul

auditoire un cas social terrassé par la grippe. Elle est vive, drôle, intelligente. Elle a été placée à sept ans, elle a dérouillé, la pauvre même. Mais elle a une pêche pas possible, tu verrais ça, c'est Zazie, il lui manque plus que le métro.

Sa voix ronronnante acheva de me soûler. Je m'endormis.

2

L'angine me tint clouée au lit une dizaine de jours et me suça huit kilos. De temps en temps passaient dans les nuages de mon champ visuel Jim, Tom, le chien Albert (qui n'avait rien à foutre dans ma chambre), Cindy, mon petit coeur, Sam, et même Sandro, fulminant, accompagné d'un médecin. Je gardai les yeux fermés tandis qu'il se faisait agonir d'injures et accuser de non-assistance. J'étais aux anges.

Les médications de l'allopathe furent plus efficaces que celles de ma vieille voisine et je finis par me relever. Les gosses avaient tout nettoyé et m'avaient préparé un breakfast colossal, du saumon fumé, des harengs avec crème fraîche et malossols, des steaks hachés sur un lit d'oignons frits et chapeautés d'un oeuf, de la bière, du jus d'orange, des côtes de porc...

-c'est Sandro qui a payé tout ça ?

-Mange, maman, mange, me conjura Sam. C'est chaud, après ça sera dégueulasse.

-Attends... Comment ?

-On a fait une ardoise chez Grosses Miches. Mais t'en fais pas, m'expliqua Jim, auquel ses quatorze ans faisaient croire qu'il était chef de famille. Ca sera payé.

Je regardai le carrelage dans un silence de mort. Il collait un peu aux semelles, mais il n'avait pas été aussi bien récuré depuis au moins six mois.

-Allez, bon appétit, finis-je par dire, au soulagement général.

Les jours suivants se passèrent en mises au point fastidieuses auprès de l'anpe, de mon ex, de mon assistante sociale, et j'enviai les salariés qui quand ils tombent malades n'ont à se justifier qu'auprès de leur patron. Puis je repartis à la chasse au boulot.

Sandro ne donna pas signe de vie pendant quinze jours. Il n'avait pas intérêt à rappiquer sans braise et il le savait. L'épicière, une vraie planche à pain en dépit de son surnom, me faisait la gueule. Je commençais à trouver le temps long et craignais que mon amour se soit volatilisé avec mon pognon lorsqu'il m'appela, un soir, vers sept heures. J'étais en train de laver la vaisselle. Il faisait déjà nuit mais par la fenêtre je suivais le manège des gamins sur la place du village. Ils voletaient comme des chauve-souris sous l'éclairage électrique. Jimmy s'était posté à l'écart en compagnie d'une longue fille en survêtement noir et rouge. Elle aurait été parfaite dans un dépliant touristique sur le Sahara, perchée sur un dromadaire. Je percevais mal son visage sombre et fin mais ses yeux éclatants tintaient sous une roue de petites tresses courtes. Elle avait l'air de trouver le temps long. Elle ne regardait pas du tout Jimmy et lui, par contre, la dévorait des yeux.

-Ouais ?

-c'est moi, ton prince charmant. Cardamone a encore fugué, mais j'ai réussi à la choper au téléphone et je lui ai donné rencard chez toi. Ca te dérange ?

-Oui. Et mon fric ?

-Allez, Lisa, fais pas la gueule. T'entends pas craquer les biftons dans ma poche ? Chope la petite, j'arrive.

-Pourquoi chez moi ? J'aimerais bien que tu gardes tes cas sociaux pour toi. Je t'emmène pas à l'anpe, moi.

-Sa famille d'accueil est à Saint-Pierre. J'arrive.

Il me raccrocha au nez. Je sortis sur la place et tonnai :

-Cardamone !

Comme je m'y attendais, la petite touarègue sursauta, puis me regarda intensément, comme si toute sa rancoeur avait enfin trouvé une cible.

-Allez, rentrez, les enfants, c'est l'heure. On va bouffer.

Ils arrivèrent, suivis par Cardamone dont les pieds avaient du mal à se décoller de l'asphalte.

-Je bouffe pas ici, grinça-t-elle en entrant.

-Il ne manquerait plus que ça. On n'est pas aux restos du coeur, ici.

Une lueur amusée dansa dans ses yeux. Jimmy nous regardait tour à tour, moi avec rancune, elle avec crainte.

Pour une fois, Cindy put piapiater pendant toute la durée du repas sans être interrompue. Les trois garçons faisaient des efforts pour manger sans éclabousser leur chemise ni faire de bruits canins. C'était la première fois que je voyais une chose pareille. Les potentialités de nuisance de la belle Cardamone commencèrent à m'apparaître. Elle inspectait la cuisine d'un air dégoûté, appuyée au frigo, les narines frémissantes.

Lorsque Sandro entra avec une bouteille de champagne, ses yeux étincelants devinrent instantanément ternes.

-Je savais que je pouvais te faire confiance, dit-il avec un grand sourire.

-Tu veux manger quelque chose ? Demandai-je, agacée, en remisant la roteuse au frigo.

-Et ben, dit Cardamone d'une petite voix atone, quand je vois la gueule de ta grosse, je comprends mieux pourquoi tu passes ta vie à me sucer les roues.

Sandro éclata de rire. Il fut le seul. Jimmy et Sam, les plus âgés, avaient pris une teinte cramoisie, en proie à des sentiments contradictoires. Je coupai court.

-Magne-toi, Sandro, on n'a pas que ça à faire. Va me recloquer ce colis à la consigne et reviens vite, c'est à six bornes d'ici.

-Elle a mangé ?

-Attends.... Faut pas que je lui lave son petit linge, aussi ? J'en ai quatre, au cas où tu l'aurais oublié.

-Pas question que je tchappe n'importe quoi, coupa Cardamone. J'ai assez de boutons comme ça. Et elle passa ses doigts effilés sur la peau soyeuse de son visage. Mais je vis qu'elle crevait de faim, à sa façon d'éviter les assiettes du regard.

-Mangez, les gars, dis-je pour les réveiller. Les frites froides, c'est triste. Un peu de moutarde, Sam ?

-Personne m'écoute, constata Cindy.

Elle venait de découvrir que le langage est un moyen de communication. Il lui faudrait

maintenant des années pour se débarrasser de cette idée.

-Vas-y, parle, mon petit chou, susurra Cardamone d'une voix mielleuse.

-Tu m'écoutes ? Insista Cindy, les larmes aux yeux, essayant de se rappeler ce qu'elle voulait dire.

-Je t'écoute à donf, ma poulette. Je suis béante, j'attends.

Comme Cardamone s'était inclinée vers Cindy, les garçons en profitèrent pour finir leurs frites à la main et s'essuyèrent à toute vitesse sur les pans de leur chemise. Je ne dis rien.

-Et ben Charlot, c'est mon ennemi.

-Ah ouais ? Passionnant.

-Non, corrigea Cindy. C'est parce que je suis de la bande à Maxence.

-Sans blague ? C'est tout ?

-Oui.

-A moi. L'autre jour, j'étais dans la forêt avec un mec, je sais plus comment il s'appelait...

-Un méchant ?

-Non, non, un con. Et alors... Mais attends... Tu sais ce que c'est une pipe ?

-Tu sais ce que c'est une baffe ? M'écriai-je en m'avançant vers elle. Les garçons nous regardaient, atterrés. Sandro fit un pas en avant. Quand je lui eus balancé un coup de coude dans l'estomac il fit un pas en arrière en soufflant. Cardamone exultait. Cindy ne comprenait rien et restait muette.

-Allons-y, râla Sandro, il est déjà neuf heures dix. Vous avez fini vos frites ?

-Quoi ? Qui ?

Il se tenait à distance prudente de mon irritation. Cardamone s'était dépliée avec la grâce vampirique d'une liane et dérivait vers la porte.

-Qui va où ? Quel rapport avec les frites ?

-Mais... Protesta Sandro, dont la mauvaise foi ne pouvait rivaliser qu'avec l'hypocrisie, comment, vous ne venez pas avec nous ?

Il y eut un mouvement de foule autour de moi. Je sentis la sueur perler à mon front et m'essuyai machinalement les doigts dans les cheveux en les triturant, comme chaque fois que je me faisais piéger d'une façon ou d'une autre.

-Oh ! Maman ! Supplia Jim.

Sam vrillait sur moi ses yeux bouleversants de courtisane orientale, Tom sautillait d'un air idiot. Cindy paraissait frappée par la foudre.

-Mais qui c'est qui vient ? Finit-elle par demander.

Ses trois frères éclatèrent de rire et elle éclata en sanglots.

-c'est toujours pareil, ici ? Demanda Cardamone à Sandro. Toujours aussi speed ? On dirait cette série télévisée, là... Ce truc... Comment ça s'appelle... C'est nul à chier...

Un silence miraculeux succéda à cette remarque, que Sandro mit à profit pour reprendre le service :

-Allez viens, Lisa. Je te présenterai Nicky et Georges.

-j'en ai rien à cirer de Nicky et Georges.

-Allez, c'est des néos, mais ils sont marrants. Ca te changera les idées.

-Non.

-c'est à Saint-Pierre. Un quart d'heure. Ca fera plaisir aux gosses.

Les gosses me dévorait des yeux pour me montrer à quel point ça leur ferait plaisir.

-Y'a pas école demain.

-Non.

En désespoir de cause, Sandro joua sa dernière carte, un joker :

-Bon. J'emène les mômes, et on revient dans une heure maxi. D'accord ?

Des hurlements d'exultation saluèrent ce coup de maître. La belle Cardamone haussa les épaules, comme si nulle péripétie ne pouvait éveiller le moindre intérêt chez elle. Déjà les garçons cavalaient vers le veau de Sandro, se battant pour savoir qui monterait devant. Cindy, complètement perdue, mit sa petite main dans la mienne.

-OK, maugréai-je, je viens.

Sandro disposait de deux poubelles dont le point commun était d'avoir vu mourir De Gaulle : sa deux-pattes et une 403 plateau bâchée d'époque dont il avait aménagé l'arrière en boudoir victorien selon lui, en claque texan d'après moi. La 2CV était mieux adaptée aux routes de montagne, surtout en cette saison capricieuse, mais pour les groupes composés en partie de gamins ayant des problèmes sociaux, la 403 faisait mieux l'affaire.

-Jim et Sam, vous montez devant, décidai-je en prenant Cindy dans mes bras. Cardamone, à cette annonce, perdit quelque couleur. Tom, qui s'apprêtait à geindre, réalisa tout à coup qu'il se retrouverait lové, au sein de ces coussins et de ces

poufs brodés, avec la grande qui semblait faire baver ses frères, et ravala ses protestations. Je choisis le coin le plus confortable -mais aucun coin ne l'était plus quand le vieux carrosse s'avisait de rouler- et m'y nichai, Cindy roulée en boule dans mon giron. Cardamone et Tom s'installèrent, plutôt guindés, aussi loin que possible l'un de l'autre. Le voyage se déroula dans le plus profond silence, si on peut parler ainsi du vacarme épouvantable produit par le long museau de la 403.

Nicky et Georges habitaient, à l'écart de Saint-Pierre, une de ces vieilles maisons traditionnelles qui, du premier déferlement hippy aux ultimes invasions parisiennes, suisses, néerlandaises et allemandes, ont vu leur prix passer de quinze à cent vingt briques. Eux-même avaient fui l'aliénation hystérique de Grenoble pour revenir aux sources, comme me l'expliqua Sandro.

La première chose que nous vîmes en décrivant un arc de cercle avec notre péniche dans la cour de la maison, ce fut une sorte de fantôme violet qui ressemblait à un bébé géant. Cardamone eut un ricanement bref. Puis, dès que nous arrivâmes à nous extraire de la piste de baise, Cindy cramponnée à la peau de mon ventre comme une chauve-souris à la mamelle, la chose se matérialisa en une adolescente plutôt jolie, mais molle et pâle, et qu'on aurait dit sur le point de fondre en larmes. La lumière des phares ne l'avantageait pas. Ses yeux, dont je découvris plus

tard le bleu foncé pailleté d'or, faisaient des trouées d'angoisse sur son visage blême.

-Cardamone ! S'écria-t-elle, tandis que l'autre sortait son visage de diablotin méchant des ténèbres de la 403.

-Saphir ! Répondit Cardamone sur le même ton, avec une pointe de sarcasme. Et elle se faufila dehors avec des gestes d'araignée soucieuse de préserver sa toile.

-Saphir ! Hurla une autre voix dans la nuit.

Celle-là vous changeait le sang en boudin dans les moindres capillaires. Une petite femme apparut dans la lumière des phares, une de ces petites femmes dont chaque pas trouve un ressort dans le sol, droite comme un I -on aurait dit qu'elle allait s'envoler. Ses cheveux déjà partaient pour d'autres galaxies, courts, raides, et vraiment incendiaires. Elle avait un beau corps et un très beau visage, un de ces visages qui vous clouent aux portes tant ils rayonnent de fanatique volonté. Pour le reste, des traits classiques, visage large, front haut, grand nez droit, et des yeux un peu obliques, d'un bleu terrifiant -je pensai tout de suite à l'eau de mes chiottes quand je sais que l'assistante sociale doit passer. Quelque chose qui teinte et désinfecte sans merci . Un azur définitif.

-Ah ! S'exclama l'inénarrable Sandro. Mauricette ! Quel plaisir ! Chérie, je te présente Mauricette. Mon amie Lisa.

Mauricette ne serra pas la main que je ne lui tendais pas. Elle montra Cardamone du doigt.

-Celle-là, si je la vois encore chez moi à tourner les sangs de la petite, elle se prend une

toise ! Vous m'avez entendue, monsieur Lagarta, je vous jure, elle va cracher ses dents !

Sandro me regarda avec un sourire diplomatique.

-Mauricette est très spontanée, expliqua-t-il.

-Mais maman, c'est mon amie, bredouilla faiblement Saphir.

-Ah ouais ? Dit Cardamone.

-Ta gueule, toi, coupa cette mère tumultueuse. Rentre à la maison !

-Et au trot ! Persifla Cardamone.

La jeune fille alla traîner tout le malheur du monde un peu plus loin.

-Toi, la morveuse, fais gaffe à tes abattis ! Ajouta Mauricette avant de suivre sa fille.

-j'ai peur, articula Cardamone d'une voix claire et calme.

La petite femme revint immédiatement sur ses pas, les poings fermés. Sandro, qui n'apprenait jamais rien, s'interposa face au belligérant le plus menaçant, c'est-à-dire Mauricette. Ce fut une erreur. Cardamone lui envoya un monumental coup de pied au cul et courut se réfugier dans la maison, tandis que son rire satanique faisait le tour de tous les échos. Mauricette darda un doigt à l'ongle rutilant sous le nez de Sandro abasourdi.

-Vous voilà bien puni, asséna-t-elle sans le moindre humour.

C'était bien mon avis. Ayant ainsi mis les choses au point, elle s'en retourna chez elle. C'est alors qu'une voix roucouillante nous enveloppa :

-Ah ! Sandro-o-o ! Mais il fallait monter !

Nous montâmes tous les six.

-Lisa ! Tu as amené Lisa ! C'est génial !

Je ne trouvais pas ça génial, moi. Les gosses, un peu refroidis par l'épisode Mauricette, se tenaient à carreau, mais Cindy paraissait décidée à rester arboricole jusqu'au coucher. Une femme d'un mètre cube, habillée d'un tapis afghan, avec un superbe visage d'indienne et de longs cheveux noirs, me serra contre ses loches pantagruéliques avec des trémolos d'allégresse et Cindy, qui tenait quand même à la vie, bondit au sol juste à temps.

-Sandro nous a beaucoup parlé de toi, s'écria-t-elle en essayant de me faire un clin d'oeil égrillard.

-Ah ouais ? Et qu'est-ce qu'il a dit ? Demanda Cardamone, à qui personne ne demandait rien.

Je me débattis dans les vapeurs de patchouli et de beedeas. Nicky continuait à roucouler comme une colombe et ne s'en formalisa pas.

-Qu'est-ce que vous buvez ? Demanda Georges.

-Une grenadine.

-Un orgeat.

-Une menthe.

-Il y a du Pulpo ?

-Un whisky pour moi, dit Cardamone. On the rocks.

-Elle ne se fatigue jamais, dit Georges en souriant d'un air fatigué.

J'examinai Georges. Toutes les femmes qui croisaient Georges devaient se poser la même question : qu'est-ce qu'on doit pouvoir tirer au plumet d'une telle quantité de viande ? Georges était vraiment très grand, et assez costaud. Leurs étreintes devaient illustrer la passion du

footballeur pour son ballon. Sandro était déjà vautré dans une sorte de divan tricoté à la main, un verre plein devant lui. Les garçons et Cardamone avaient disparu mais on entendait des piétinements au-dessus, dans les combles. Je me retins de les rappeler et serrai Cindy contre moi.

-Alors la revoilà, commença Sandro en préambule à un exposé sur son sujet favori, lequel était en train d'apprendre Dieu sait quoi à mes garçons là haut. On n'entendait plus que des froissements suspects. Pendant que l'homme de ma vie tenait en haleine son auditoire de babas quinquagénaires, j'étudiai le cadre. Une chose me parut certaine : les néos savaient faire pousser l'oseille dans ces coins déshérités. J'avisai des meubles coûteux, deux ordinateurs, un cdrom, une chaîne colossale et quatre enceintes encastrées dans les murs ; des tapis tissés dans les plus fines laines par les menottes de petits enfants quelque part entre le Liban et l'Inde, des murs tapissés de livres aux vénérables reliures. Sur une table aux pieds ajourés surmontée d'un vaste plateau de cuivre repoussé trônait de guingois une immense télé ultra-plate, ultra-carrée, ultra-design et ultra-moche. Sur le plateau inférieur languissait un magnétoscope si digital que je n'osai le détailler.

-Je ne m'en sers jamais, dit Nicky qui ne me quittait pas des yeux. Et elle haussa une épaule d'un air dédaigneux.

Nous partîmes, tous les tubes en alerte grâce aux élixirs bio, à une heure du matin, en promettant de revenir bouffer le lendemain. Les

garçons, sur le chemin du retour, ne décrochèrent pas un mot. On aurait dit qu'ils avaient posé un pied, au petit matin de leur vie, sur les dessous malpropres de la vie.

3

Sandro n'avait pas seulement amené sa bouteille de roteuse. Il s'était aussi muni d'un koala en peluche équipé de harnais et d'une grosse fermeture-éclair en plastique qui contenait son savon à barbe, son coupe-chou, son blaireau, son pyjama en flanelle à carreaux, ses mules et sa brosse à dents. En somme, il faisait un come-back. Cette habitude qu'il avait prise en quelques mois de ne jamais me demander mon avis sur rien de tout ce qui me concernait commençait à user ma patience, déjà mise à rude épreuve, il est vrai, par deux ans d'une procédure de divorce tragico-comique. Sandro était entré dans ma vie au moment le plus mal choisi et y tenait la place d'un cheveu sur la soupe. Je l'aimais pourtant, puisque je m'avérais incapable de le foutre dehors une bonne fois pour toutes. C'était un type adorable, qui ne buvait que le strict nécessaire, ne m'avait pas encore cassé une seule dent et perdait parfois mon pognon, mais jamais au boxif ni aux courses. J'aimais coucher avec lui, bien que l'humeur badine nécessaire à la bagatelle me manquât la plupart du temps. Oui, c'était vraiment un brave type, mais à l'époque, son incapacité totale à raisonner sainement et à vivre d'une façon à peu près normale, même à mes yeux, me paraissait un obstacle infranchissable à une liaison durable. Il attirait les embrouilles et les cinglés, le malheureux, comme un aimant la limaille de fer.

Et j'avais bien assez à porter avec mes quatre gosses, la pauvreté, et un passé proche de violence éthylique, pour me charger en plus des rebondissements insensés dont sa vie semblait tissée.

Cette nuit-là pourtant il m'attendrit. Une fois les mêmes couchés, il commença à se dévêtir, comme d'habitude, en commençant par ses souliers. Des mocassins à lacets ronds auxquels il faisait des doubles noeuds, comme un gosse. Ça prit un certain temps. Je le regardais, partagée entre une rogne résiduelle et une envie de rigoler croissante. Il enleva, dans l'ordre, son froc, son slip et ses chaussettes. Les treize degrés de ma petite chambre lui firent alors dresser le poil sur les cuisses, et il chercha du regard sa nuisette écossaise. Au moment où il allait l'enfiler avec délice, j'entrai par hasard dans son champ visuel et il se figea. Le pyjama en question était à l'origine d'une grande partie de nos affrontements. Sandro, extrêmement frileux, répugnait à copuler dans le plus simple appareil. Je n'aimais pas, moi, être honorée par un homme déguisé en charentaise. Boutonné jusqu'au col, il perdait à mes yeux tout attrait, d'autant plus qu'il poussait la frilosité jusqu'à garder son pantalon, lequel, ô merveille, était pourvu d'une ouverture. Attention, le petit oiseau va sortir. Il n'osait même pas, comme à la belle saison, aller jusqu'au bout de ses mouvements, car cela avait pour résultat de lui découvrir les lombaires, et les rigueurs de l'hiver le déconcentraient totalement. Je le soupçonnais de

ne venir chez moi que pour le chauffage, puisqu'il n'en avait pas chez lui.

-Ah ! S'écria-t-il, cul nu, le pantalon de pyjama toujours à la main. J'ai ton fric !

-Super, chéri, dis-je. Dès demain j'achète un radiateur à bain d'huile.

Je réussis à le mettre à poil. Les élixirs bios avaient du bon, tout compte fait. J'étais en pleine forme. Je fis durer le plaisir et Sandro finit la nuit nu comme un ver, ayant comme moi oublié la saison. Heureusement personne ne bossait le lendemain. Nous émergeâmes du sommeil à midi moins vingt. Cindy dormait entre nous deux, flanquée de son chien en peluche, de son requin en peluche et de son abeille en peluche.

-Nom de Dieu Sandro, on n'avait pas rencard là-bas à onze heures ?

-Un petit café, marmonna Sandro.

Nous prîmes juste le temps d'enfiler nos fringues et fonçâmes à la voiture le ventre vide. Il avait neigé pendant la nuit, une petite couche sournoise déjà damée par les autres véhicules et glissante comme de la purée de bananes. La 403 avait, au bord des ravines, un déhanchement lascif qui arrachait des cris d'extase effarée aux enfants, brinqueballés sur les sofas humides du plateau. Je me cramponnai à la poignée. Sandro sifflotait, l'air dégagé, bien qu'il eût mis son pull à l'envers. Ce faisant, il quitta la route des yeux un bref instant, et je poussai un hurlement d'épouvante. Il braqua, puis se rappela qu'il fallait contrebraquer. La vieille bagnole fit un slalom élégant, en virtuose

de la danse du cul sur terrain verglacé. Sa tonne de pleine tôle oscilla au bord du gouffre.

-Putain, fulminai-je, tu ne me jettes jamais un oeil quand on est sur le plancher des vaches, mais là...

-Oh ! Dit-il, choqué. Je passe ma vie à te reluquer.

-Reluque la route ! Criai-je.

Il faisait beau. J'étais heureuse. C'était le début du week-end.

De jour, la baraque de Nicky et Georges en jetait. Elle avait la classe discrète du vieux flambant neuf. Cardamone et Saphir, assises par terre à l'entrée d'une cave, nous regardèrent arriver sans bouger d'un cil. Les garçons firent mine de s'en désintéresser et explorèrent les lieux du regard. A côté de la maison de Nicky et Georges, la maison de Mauricette et Jeannot, un peu à l'écart, faisait figure de pute parvenue, avec sa balustrade landaise, sa tourelle périgourdine, son grenier provençal, ses mansardes savoyardes et sa cheminée languedocienne. Le crépi, d'un orange soutenu, retenait des grumeaux de neige et la façade semblait souffrir de varicelle. A travers les baies vitrées on voyait, même si on n'en avait pas envie, que Mauricette tirait la gueule à Jeannot et que Jeannot regardait la télé en bouffant. Un feu en aquarium éclairait la pièce, dans laquelle on aurait pu loger une quinzaine de chevaux. Mes yeux revinrent à la vieille maison. Quelques voitures des années 90 étaient garées dans la cour, étincelantes sous le soleil hivernal.

-On n'est pas les seuls ?

-Chez Nicky et Georges ? C'est rare ! Tiens ! Ganaël !

Un gamin de l'âge de Cindy, vêtu d'une doudoune bleu pétrole, traversa la cour en trotinant. A travers les verres grossissants de ses lunettes à monture orange, ses yeux troubles et louches bordés de longs cils pâles nous jetèrent un regard en coulisse, plein de crainte et de sournoiserie. Dès que Sandro s'approcha de lui, il s'immobilisa, et j'eus peur qu'il morde la main que mon grand couillon sans méfiance tendait vers sa grosse tête ébouriffée. Mais il se contint, quoique la caresse de Sandro parût lui faire l'effet d'une purge.

-c'est le fils de Mauricette et Jeannot.

Mauricette me paraissait douée pour enfanter des gosses traumatisés.

-Elle en a d'autres ? Demandai-je avec inquiétude en couvant de l'oeil Cindy qui s'approchait en crabe du marmot.

-Non.

Ganaël essaya de griffer le visage de Cindy. Elle sursauta et fit un grand pas en arrière. Alors il empoigna une des petites mèches folles de sa tempe et un sourire s'élargit sur ses lèvres, découvrant de grandes ratiches grises et mal plantées. Un épais filet de morve descendait vers sa lèvre supérieure. Cindy, encore à l'âge où on ne s'indigne de rien, se contenta de balancer un coup de pied bien ajusté sur le tibia gauche du galopin, qui hoqueta de surprise et la lâcha.

-c'est pas chez toi ici, dit-il d'une voix éraillée.

Il n'avait pas l'air très sûr de lui.

-c'est pas chez toi non plus, répliqua Cindy.

Et elle grimpa les marches en sautillant, sans plus se soucier de Ganaël. Les trois garçons nous avaient précédés et étaient déjà en train de confisquer les amuse-gueule, qu'ils engloutissaient avec ce bruit de meule que font les chevaux en croquant des pommes.

-Laisse ! Laisse ! Chantonna Nicky en levant une main pacifique lestée de ravissantes breloques artisanales. C'est pour eux, de toute façon.

Je l'embrassai. Il faisait une chaleur d'étuve et les fragrances entrelacées des encens, de l'herbe, du patchouli et d'un gratin d'aubergine me firent tourner la tête. Avant d'avoir pu dire bonjour, je me retrouvai en train de jacasser à bâtons rompus avec un inconnu, un verre en cristal taillé à la main. L'apéro qui tiédissait dedans avait un goût de basilic. Mon interlocuteur me plaisait. C'était un grand échalas d'une cinquantaine d'années, avec un sourire de gitan qui lui tronçonnait la figure en deux, exhibant le bridge le plus toc qu'il m'ait été donné de voir. On avait envie de jouer du métallophone dessus avec une paire de cure-dents. Ses cheveux noirs et lustrés par la brillantine ondulaient en vaguelettes. Il me plut davantage encore quand il me présenta sa femme, une petite blonde plus burinée qu'un OS des chantiers publics, mince et vive, avec un pétilllement de champagne dans l'oeil. Il était facile de les imaginer en train de jouer à papa-maman. Comme je l'appris par la suite, ils étaient ensemble depuis

plus de trente ans et ne s'emmerdaient toujours pas. Je n'étais pas venue pour rien.

Ils avaient commis presque sans y penser trois apollons surdoués qui n'osaient pas leur présenter les petites amies cueillies dans les salons Louis XVIII de l'aristocratie provinciale. Pierre se laissait aller à proférer de retentissants bordel de Dieu avec une fréquence qui eût paru insolite dans certains milieux. De plus Anja buvait la bière au goulot. Il arrivait même à Pierre de se gratter les couilles en public. Leur cas était rhédibitoire. Ils continuaient à casquer pour les hautes écoles de commerce tout en votant communiste, un paradoxe parmi d'autres. Ils avaient perdu leurs enfants en voulant leur épargner la mouise. Le monde est plein d'amères tragédies. Ça ne les avait pas dégoûtés l'un de l'autre. Ils étaient instituteurs tous les deux. Leur vie était donc remplie jusqu'à ras bord de petits plébéiens aux ongles sales à qui ils pouvaient parler normalement.

Nous rigolions comme des bossus quand un contre-ut de la plus belle eau traversa le friselis des conversations. Tout le monde se tut.

-Tu as laissé cramer la tartiflette ?

Ca ressemblait à la fin de Tristan et Isolde. Un seul coffre pouvait couvrir d'aussi harmonieuses résonnances. Nous nous tournâmes tous vers Nicky. Elle était tournée vers Georges. Georges avait, semble-t-il, l'habitude de ce type de show. Il émit un soupir fatigué.

-Ah ? Tu es sûre ? Demanda-t-il en feignant l'intérêt le plus fébrile. Mais quelle tartiflette, à propos ? Je croyais...

Nicky s'empoigna les joues à deux mains. Ça fit le bruit d'une paluche de kiné sur une fesse de sumo.

-Quel con, mais quel con, mais quel con! Psalmodia-t-elle douloureusement.

Georges haussa les épaules et leva les sourcils, modeste.

-j'essaie de ne pas te décevoir.

-Quel fieffé connard! Entonna Nicky, au bord de la transe. Un cristal résonna dans la pièce.

-Quelqu'un devrait éteindre le four, fit remarquer une voix dans laquelle un fou-rire contenu faisait des vagues.

Sandro, l'homme de toutes les missions impossibles, se déplia du sofa dans lequel il somnolait depuis trois quarts d'heure et se dirigea vers la cuisine.

-Non ! Laisse ! S'écria Nicky. C'est à Georges de le faire.

-Quelqu'un veut faire une belote ? Proposa Georges.

-Sandro ! S'écria Anja, tiens Nicky, je vais éteindre le four !

-Je propose qu'on mette ça aux voix, suggéra une ravissante jeune femme qui ressemblait à Sade, se maquillait comme Sade, se coiffait et s'habillait comme Sade, et présentait l'agrément supplémentaire d'une sculpturale paire de Roberts. Qui a envie de manger de la tartiflette ?

Quelques doigts vieille France et diplomatiques se levèrent.

-Quel sinistre con, mais quel enfoiré ! Continuait Nicky, glissant de l'opéra à la bossa-

nova ; quelques doigts claquèrent et un couple esquissa deux pas de danse.

Sandro l'enveloppa de ses grosses pattes de grizzly et Anja se carapata vers la cuisine. Peu après on entendit son timbre ironique, cassé par l'abus de tabac et de manifs :

-Ouah ! Elle est dorée à point !

Une gifle claqua vers le fond de la pièce. Cardamone, le front assombri de colère, se tenait à côté d'un jeune homme à l'air niais et rouge comme une écrevisse.

-Il m'a mis la main au panier, dit-elle entre ses dents, les babines retroussées.

Tout le monde dans l'assistance connaissait Cardamone et nul ne dit mot. Ses yeux étincelants vacillèrent sans se baisser, évoquant une infernale marmite, et tout le monde regarda l'empreinte violette qui affleurait, petit à petit, sur une de ses joues. Le jeune homme bégaya :

-c'est faux. C'est elle qui... Elle m'a... Je...

-Elle lui a attrapé les coucougnettes, me chuchota Jimmy à l'oreille. C'est vraiment une malade. Le pauvre, la baffe est partie toute seule. Il l'avait même pas regardée.

-Ceci explique cela, répondis-je à voix basse. Et vous ?

-On a faim, murmura Sam. On n'était pas venus pour bouffer, au départ ?

-Et dix de der ! S'écria Georges, euphorique.

-Je ne peux plus supporter ces humiliations, geignit Nicky. Ce pauvre crétin fout en l'air tous mes pince-fesses. C'est impossible de vivre avec lui.

Un grand jeune homme en costard-cravate et queue-de-cheval d'une nuance prune, plutôt déplacé dans ce décor, s'avança vers Nicky avec la raideur hargneuse d'une levrette de course.

-Nicky, j'apprécie beaucoup les scènes de ménage. Moi-même, il m'arrive d'en faire à mes heures perdues, en amateur. Je dois pourtant à notre amitié de te soumettre quelques critiques constructives. Ta créativité s'épuise, Nicky. Tu abuses des effets faciles. Le talent...

-Oh, ta gueule, Jonathan, articula une grande blonde athlétique. Même pas foutu de retrouver un petit boulot de pisse-copie aux chiens écrasés du Daubé.

-Ouais, renchérit un gros brun sanguin dont une des mains traînait en haut d'une des cuisses de la blonde. On en a plein le cul de tes critiques constructives.

Jonathan, mouché, fit trois pas titubants en arrière et je m'aperçus qu'il était plein comme un fût. La blonde posa une jolie tête alourdie par la routine conjugale sur l'épaule du brun, qui lui cajola un sein de sa main restée libre.

-Le problème avec Nicky, fit remarquer quelqu'un, c'est qu'elle est contagieuse.

-Oui, renchérit Anja, portant à bout de bras un grand plat en terre cuite rempli d'un truc très gratiné. Mais quelle cuisinière ! A table, les enfants.

En peu de temps les conversations moururent, couvertes par les bruits de déglutition, et cette rumeur de satisfaction animale qui flotte au-dessus des premières bouchées longtemps attendues. Un

petit vin du plateau circulait d'un bout à l'autre de la pièce. Je fis des pieds et des mains pour m'en faire servir un verre, et passai le reste de l'après-midi à essayer de m'en débarrasser.

Un effondrement subit du pouf sur lequel j'étais assise, mon assiette aux genoux, m'avertit d'une présence à mes côtés. Nicky intercala son visage rayonnant entre ma bouche ouverte et ma cuillère pleine. Ses superbes yeux noirs plongèrent jusqu'au fond des miens.

-Les mecs sont vraiment insupportables, me confia-t-elle avec un sourire indulgent. Tu as de la chance, toi, tu as Sandro.

Je m'abstins de lui faire remarquer que mon expérience en fait de vilénie masculine avait consisté à me faire humilier, racketter et tabasser pendant treize ans par un alcoolique narcissique et mythomane qui se prenait pour Hemingway. C'était ce qu'on pouvait appeler du concret, et les distractions de Georges me paraissaient bien légères en regard des effrayants caprices de mon ex. Ce salopard portait encore beau malgré tous ses abus et n'avait pas fini de faire des carnages dans la vie des jeunes femmes. Quant à Sandro, j'avais beau l'adorer, il introduisait dans ma vie déjà difficile une tripotée de complications indésirables.

-Si le coeur t'en dit... Dis-je à Nicky. Elle éclata de rire.

-Méfie-toi, minauda-t-elle, Sandro et moi, c'est une histoire qui revient de loin en loin... Je le connais depuis vingt ans ! C'était un voyou, il était horrible, horrible ! Il a fait toutes les conneries, et

avec les femmes... Oh mais quel petit salaud c'était ! Un vrai proxénète, je te jure !

Elle éclata d'un rire argentin, et je me rendis compte que Sandro l'observait depuis le sofa.

Quand nous partîmes, il faisait presque nuit, mais la couche de neige était trouée ça et là de grandes flaques sombres et la route était complètement dégagée. Les roues de la 403 faisaient sur le revêtement humide un bruit sifflant et bas qu'on entendait sous le tintamarre du moteur.

-Dis-donc, dis-je plus tard à Sandro, elle est pas un peu cinglée, ta copine ?

Il enfilait son pyjama avec détermination. Je n'avais pas intérêt à quémander un câlin, l'homme était fatigué. J'essayai de l'imaginer dans la peau d'un petit proxo de banlieue. Après tout, qu'est-ce que je savais de lui ? Ca paraissait impossible. Pourtant, il avait regardé Nicky d'une drôle de façon, cette après-midi.

-Nicky ? C'est une folle, mais je l'aime bien.

-Mais vous vous connaissez depuis longtemps ?

-Bon, dit Sandro en se levant. Qu'est-ce qu'elle t'a raconté, au juste ?

Il avait l'air un peu énervé.

-Qu'elle te connaît depuis toujours. Que tu relevais les compteurs, des trucs comme ça...

-j'adore Nicky, dit Sandro. Je l'adore, mais c'est la pire fouteuse de merde que je connaisse. Elle a ça dans le sang. Ecoute, on n'en a jamais vraiment parlé jusqu'ici. C'est du passé. J'ai été une sacrée tache, dans mon temps. J'ai payé, j'ai passé

des années en cabane. J'ai changé. Certaines personnes changent, je suis pas le seul. On n'est pas nombreux, mais on existe. Voilà. C'est la deuxième version que tu connais. La première ne valait rien. N'en parlons plus.

Après un moment de réflexion, il commença à enlever son pyjama.

-j'ai mal à la tête, dis-je. Et c'était vrai.

Et il y avait autre chose. Je n'y crois pas. Les gens ne changent jamais à ce point. Ils changent, oui. On peut modifier son comportement. Mais à l'intérieur, rien ne bouge.

J'avais vraiment un sacré mal de tête.

4

Sandro devait filer au tribunal le lundi suivant. Il me planta un bref pointu sur le front et déguerpit en grommelant qu'il serait pris cette semaine, foutus gosses, et à ce week-end. Son koala pendait à sa ceinture. Je ne répondis rien. Qu'il aille au diable, ce maquereau de mes deux ! J'avais passé mon dimanche à essayer d'en savoir un peu plus, et lui m'avait joué Baloo jusqu'à la nausée. Jusqu'ici il m'avait paru trop farfelu. A présent toute ma confiance se lézardait. J'avais donné, pour ma défense. Michaël aussi était un charmant farfelu avant qu'il lui prenne la fantaisie, quelques mois après la naissance de Jim et alors que j'étais enceinte de Sam, de me fracasser la mâchoire inférieure à coups de merlin. Aujourd'hui encore, je sens venir la pluie dans les racines cassées de mes dents.

Je revoyais le petit interne qui m'avait accueillie aux urgences treize ans plus tôt. J'y étais venue à pincettes, malgré mon état.

-Dans l'escalier ? C'est ça que vous voulez essayer de me faire croire ?

Il était mignon, cet interne. Bonne éducation. Même ses tapis, il ne les battait pas. Et ses filles feraient des études de médecine.

-Il y avait une enclume, dans votre escalier ?

Je revoyais Michaël pleurer, supplier, se rouler par terre, me menacer de mort, jurer qu'il m'aimait. J'avais mal, j'avais peur, et le pire de tout, je l'aimais moi aussi. C'est le seul type que j'aie aimé

à ce point. Et puis j'avais beau avoir la mâchoire sur le plastron, je n'y croyais pas encore. Ca ne me semblait pas vrai. A l'époque je n'avais pas encore accepté la réalité de ce que je vivais. Pour moi c'était au pire un accident. Et puis j'avais quitté mes parents, et de façon plutôt violente, pour suivre Michaël. On ne se voyait plus. Je ne connaissais plus que nos potes communs, et de tous ceux-là, pas un ne fut aussi perspicace que mon petit interne.

-Oh là là Lisa, ben tu t'es pas loupée !

Une copine de la coopérative, qu'il sautait comme un dératé dans mon lit chaque fois que j'allais à l'hôpital mettre bas ou me faire rafistoler après ses cacas nerveux. Je ne l'appris que beaucoup plus tard, quand elle m'accusa de le rendre malheureux. Depuis, elle a pris quelques gnons, et on ne s'adresse plus la parole.

Enfin toutes ces histoires de petites putes balancées sur le trottoir à grands coups de chaîne de vélo et de chérie je t'aime me faisaient remonter dans les gencives une mousse âcre de sang, de gerbe et de salive. Sandro ? Ca me sciait. Joyeux Noël, Lisa. Si c'était vrai, alors j'étais vouée aux salopards. Il faudrait en prendre mon parti et renoncer au cul, ou tenter de trouver des attraites au sexe féminin. Je pensai à ma mère et mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Jim arriva pêle-mêle dans la cuisine, des larmes plein les yeux.

-Maman dit-il d'une voix tremblante, j'ai oublié le Blitz de Théo chez Cardamone.

-Et alors ? Dépêche-toi, le car va passer.

-Je devais lui rendre jeudi dernier, insista-t-il en joignant des mains de Mater Dolorosa. Il va me tuer.

-Jimmy, j'espère que tu n'es pas en train de me demander d'aller tirer tout le monde du plume là-bas pour une sombre histoire de Blitz...

-Mais Cardamone prend le car. Si tu lui téléphones...

-Je ne téléphonerai à personne, nom de dieu ! Il est six heures et demie. Et dépêche-toi de te faire à bouffer. On ira chercher ce jeu électronique à la con ce soir. Et entre nous...

-Il va me tuer ! Glapit Jim.

-c'est moi qui vais te tuer, Jimmy, si tu continues à me les briser. Et si tu réveilles Cindy...

Je suivis son regard et avisai Cindy, pieds nus sur le carrelage, ses cheveux emmêlés lui tombant jusqu'au menton, un requin en peluche sous le bras et un doigt dans le nez.

-Tu sais ce que j'ai rêvé , dit-elle d'une voix fraîche.

Je baissai le nez sur ma tasse de café. La journée nouvelle était partie, et je me sentais dans l'état d'esprit d'une ouvrière qui se couche après avoir bossé ses huit heures, fait les courses, la bouffe, la lessive, la vaisselle, couché les mômes, vidangé son chômeur. Cette angine m'avait mise au tapis. J'avais encore rencard à l'anpe pour faire le vingt-cinquième bilan de mes pâles compétences. Je n'étais pas pressée.

Une fois les deux grands fourrés dans leurs deux cars respectifs et Tom parti pour l'école, je pris le temps d'accompagner Cindy jusqu'à sa

classe de maternelle. Un de ces petits plaisirs que je m'octroie de loin en loin, quand j'ai besoin de me remonter le moral. L'institut est gentille, elle laisse les mamans à la dérive se rafraîchir l'esprit dans ce grouillement juvénile, plein de fossettes et de dents de lait, au moins jusqu'à ce que la cloche sonne, une vraie cloche en bronze qu'on tire avec une chaînette de chasse d'eau et qui rend un son vétuste et bon enfant.

-Allez les mamans ! Au revoir, à tout à l'heure...

-Tu as trouvé du boulot ? Me demanda Larirette.

On l'appelait comme ça pour ne pas l'appeler Jeanneton. Elle avait vingt ans et des taches de rousseur jusque sous la plante des pieds. Larirette collectionnait les boulots les plus merdiques et les moins bien payés du département. A ce moment-là, elle travaillait à la laiterie le matin de dix heures à onze heures, puis lustrait l'argenterie de la mère Du Puffin De La Caille En Motte pendant deux heures. Après quoi elle avalait un sandwich sur le pouce et supportait, de quinze à dix-neuf heures, les ricanements avinés et les vantardises graveleuses des chasseurs au bistrot de la Vallée. Avec tout ça elle ne gagnait même pas de quoi se payer une piaule indépendante. Mais elle était seule, sans mômes, et cavalaient d'une histoire d'amour à une histoire de cul tout au long de l'année, ce qu'elle appelait profiter de sa jeunesse. Je ne l'avais jamais vue découragée. C'était encourageant.

-Non, mais ils vont encore me prendre le chou à l'anpe, me proposer ces saloperies de CES. On dirait que c'est ma faute si on dégraisse partout dans le monde.

-Envoie-les chier, dit Larirette.

Elle-même s'avérait incapable de refuser à sa grosse paresseuse de mère de se lever à sa place pour emmener sa petite soeur à l'école.

-Compte sur moi, répondis-je. Mais je sentais que ce serait dur cette fois encore.

Mes espoirs ne furent pas déçus. Pour commencer, j'arrivai avec dix minutes de retard et mon placier refusa de me recevoir. Je passai outre et violai son sanctuaire, décidée à lui faire avaler ses dossiers jusqu'au dernier s'il persistait dans son petit caprice de contremaître bilieux.

-Je viens de faire soixante bornes pour répondre à VOTRE convocation, monsieur, hurlai-je, la poignée de la porte encore dans la main. Et je n'ai pas l'intention de repartir bredouille pour revenir un autre jour. Figurez-vous que je cherche du boulot.

-Vous n'êtes pas la seule, me répondit-il, le front écarlate. On dirait surtout que vous cherchez des ennuis. Vous savez à qui vous parlez ?

-Laissez-moi deviner. Au fils du préfet ? Au neveu du premier ministre ? Au cousin du parrain ?

-Vous n'êtes pas drôle, cingla-t-il, les doigts crispés sur une chemise saumon à élastiques bleus. Vous n'êtes pas vraiment en position de m'insulter, vous savez.

-Écoutez, vous et moi, nous avons déjà fait quatre bilans de mes compétences. Vous me convoquez pour en faire un cinquième, sachant que j'habite dans la montagne, loin. Et vous prétendez me foutre dehors pour dix minutes de retard ? J'appelle ça de l'abus de pouvoir. Est-ce que ça vous amuse, au moins ? Est-ce que vous en tirez du plaisir ?

Il resta un moment sans rien dire, le front luisant de sueur. Il avait du mal à garder un faciès de collégien au contact rugueux des laissés-pour-compte du progrès.

-Bon, finit-il par répondre d'un ton posé. Quoi que vous puissiez en penser, je me démène pour vous aider, et non pour vous enfoncer. Je pense que dans votre cas, le mieux est de trouver un emploi solidarité. Vous y avez droit en priorité...

-Monsieur, gémis-je, je vous ai déjà expliqué...

-Mais enfin, coupa-t-il, exaspéré de nouveau. Vous cherchez un boulot, ou vous faites semblant ? Si vous voulez avoir droit au RMI...

J'enfouis ma tête dans mes mains et restai silencieuse. Il farfouilla dans ses papiers, pris d'une frénésie de classement. Je le regardai faire trois petits tas bien alignés et essayai de parler sans que ma voix tremble.

-j'ai la prétention de trouver un boulot qui me fasse gagner un peu plus que ce qu'il me fera dépenser.

-Je ne comprends pas, dit-il d'un ton sec.

-Je vois bien ça, puisqu'on en a déjà parlé je ne sais combien de fois et qu'il faut remettre le

couvert. Vous n'ignorez pas que j'ai quatre enfants ?

-Je ne risque pas de l'ignorer, grinça-t-il.

-Bien. Le dernier CES que vous m'aviez dégotté se trouvait à quinze kilomètres de chez moi...

-On peut difficilement faire mieux.

-Ceci m'occasionne des frais de déplacement, de cantine, de garde qui s'élèvent, rappelez-vous, à environ mille trois cent francs par mois.

Il tira d'un air dégoûté un petit papier quadrillé de sous sa chemise saumon.

-Oui, maugréa-t-il en relisant nos dernières estimations. C'est à peu près ça.

-Et je touche deux mille huit cent francs par mois ?

-Oui.

-Donc je suis censée faire une centaine d'heures dans le mois pour...

-Quatre-vingt quatre heures.

-Oui, quatre-vingt quatre heures pour mille six cent francs ? Vous le feriez, vous ?

-Mais enfin, explosa-t-il, qu'est-ce que c'est que tous ces marchandages sordides ? Pour qui vous vous prenez ? Vous ne valez pas un fifrelin sur le marché du travail. Ce genre de boulot, c'est déjà de la charité publique. Vous le savez, non ? Les gens qui bossent paient des impôts pour ça. Moi le premier. Si on était en Angleterre...

-Vous ? M'écriai-je. Vous ? Mais dites-donc, de quoi vivez-vous ? Qui vous donne du travail, sinon moi et les autres ? Si on n'était pas des millions, votre emploi n'existerait même pas.

J'aurais honte, à votre place. Au lieu de quoi vous passez votre temps à nous traiter de profiteurs et de parasites....

-Vous refusez, alors ? Dit-il, blanc de rage.

-Quoi ?

-Le CES que je vous propose.

-Vous m'avez proposé quelque chose ?

-Un CES à la mairie de Sautiran. La surveillance de la cantine et des ramassages de car, plus quelques heures de ménage. La mairie, la salle des fêtes, la classe, l'église...

-Vous vous foutez de ma gueule ? Ca veut dire que je vais perdre ma journée à trente bornes de chez moi, pour bosser un quart d'heure de huit heures quarante-cinq à neuf heures, puis entre midi et deux, et un quart d'heure de cinq heures à cinq heures et quart, plus une heure et demie de ménage dans la journée ? Ce qui m'oblige à faire garder les gosses le matin ET le soir, et double mes frais d'essence par rapport à la proposition de la dernière fois. Vous voulez qu'on calcule ?

-Je crois que vous n'avez pas compris le problème, madame Spahi. Vous êtes obligée d'accepter ce travail.

Il avait pris une expression d'aventurier désabusé, de type las qui s'apprête à occire en bâillant un indigène un peu exalté.

-Sans blague ?

-Oui. Vous arrivez en fin de droits. Vous n'avez pas le choix. Sinon vos gosses vont se retrouver sans couverture sociale, et vous non plus. Je ne sais même pas pourquoi nous discutons.

-Mais dites-donc, et ce RMI que vous me faisiez miroiter tout-à l'heure ?

Je compris soudain que son métier lui plaisait.

-Le RMI, Revenu Minimum D'INSERTION, m'expliqua-t-il d'une voix onctueuse, est réservé aux gens qui désirent s'insérer.

-s'incarcérer ?

-Ne faites pas d'humour ! Vous n'en avez pas le droit. Ce sujet est tragique pour beaucoup de gens.

Alors là, les bras m'en tombaient, mes dents s'en déchaussaient. Je savais depuis longtemps que ce type était un fumier sans la moindre sympathie pour le petit peuple à la dérive dont il était chargé de s'occuper. Il venait du privé, et avait fait des miracles dans les ressources humaines en ce qui concernait les gains de productivité. C'était un fanatique du régime light dans la grande entreprise. Pourquoi dorloter bêtement dix travailleurs quand on peut en essorer cinq et laisser crever les cinq autres ? Et c'est avec ces idées progressistes qu'il était censé trouver une solution humaine au problème du chômage massif. On n'était pas sortis de l'auberge. J'eus un pincement au coeur en songeant à la cerise qui me collait aux semelles. L'autre placier -une placière- était connue au contraire pour son humanité. Je la croisais quelquefois dans les couloirs et elle me décochait un sourire plein d'encouragements. Tant pis, pensai-je, il faut assumer son destin.

-Vous commencez jeudi, me dit Coeur-sur-la-Main.

-Non.

-Alors je vous radie. Vous nous avez fait assez courir avec votre mauvaise volonté. Tant pis pour vos enfants -et croyez bien que je le regrette pour eux.

-Ce n'est pas l'impression que vous donnez. Je leur dirai ce soir que vous bichiez comme un pou à l'idée de les balancer dans le tiers-monde, comme ça, d'un claquement de doigts. Votre méchanceté vous bouffera. Elle est déjà en train de vous mitonner un petit cancer de l'estomac, pour commencer.

-Vous êtes complètement folle. Sortez.

-Si vous me le demandez gentiment.

-Sortez ! Hurla-t-il.

Je ne bougeai pas.

-Où elle est la sonnette ? Où ils sont les gros bras qui doivent me jeter la tête la première sur le pavé ?

Il se leva brusquement, ne sachant que faire. Il était plus petit que moi, et à ce moment-là, il n'était pas certain qu'il fût plus hargneux. Ses yeux étaient exorbités et son visage verni de sueur. Il était en train de se rendre compte que l'autorité est une vertu fluctuante. A la fin il parut prendre une décision et sortit, très pressé, très business-man, sans me jeter le moindre coup d'oeil. J'avais gagné. Je vidai les lieux derrière lui.

-Faites gaffe à Bigou, criai-je à la cantonade dans le hall. Il s'est retourné un ongle en me radiant de la soupe populaire, il est pas à prendre avec des pincettes.

Quelques chômeurs osèrent ricaner. Certains me lancèrent un regard de compassion. Mais je me

sentais bien. J'étais satisfaite de ma décision. Jamais je ne les supplierais d'accepter que je nettoie les chiottes avec ma langue pour une papillote. Le monde du travail devenait de plus en plus raide, mais c'était de la rigolade à côté du monde du chômage et de l'aide sociale. Avec tous ces emplois solidaires ils étaient en train de se reconstituer un volant d'esclaves. Et en plus, il fallait dire merci ? La prochaine fois, je lui montrerais mon cul, oui. Plutôt finir clodo que serpillère.

Forte de ma nouvelle résolution, je regagnai mes pénates où je trouvai mon courrier glissé sous la porte. Trois factures, un dernier avis avant poursuites, et une lettre de mon ex:

Ma chère Lise

Si tu crois que je vais continuer à verser une pension alimentaire pour que tu puisses entretenir le gigolo qu'on a vu chez toi, tu crois au père Noël. Puisque tu fais la pute au vu et au su de tout le village, tu n'as pas besoin de mon pognon. J'en ai déjà parlé avec la fille de la CAF, tu n'as pas droit à la moitié des aides que tu touches si tu es macquée. Tu n'es qu'une salope qui profite de tout le monde, tu me fais honte. Mais les salopes, moi, je les écrase avec le talon.

Ton Mimi.

Il y avait une tache de vin sur la lettre, qui était froissée comme s'il l'avait jetée à la corbeille puis remise dans une enveloppe. Je lissai cet

échantillon de la grandeur humaine et empoignait le téléphone. Il ne voulut rien savoir.

-Ah les salauds ! M'écriai-je.

Cette fois j'étais coupée. Il y a des jours où on devrait oublier de se réveiller. Mais comme je l'avais constaté chez d'autres, une avalanche de tuiles donne plutôt envie de rigoler que de pleurer. Je me sentais légère comme une plume.

A l'antique taxiphone du village, je constatai qu'une pièce de cinquante centimes aussitôt recrachée suffisait pour téléphoner aussi longtemps qu'on en avait envie. Le vent devait être en train de tourner.

La juge me réexpliqua d'un ton las qu'il faudrait attendre deux mois de retard avant d'entamer des poursuites, comme d'habitude. Je lui lus la lettre et elle me conseilla de la conserver. Puis elle me cita quelques cas aussi tordus que le mien, pour que je me sente moins seule peut-être, et m'adressa quelques paroles réconfortantes. Elle avait vu Michaël m'agonir d'injures ordurières en pleine audience, et il avait même tenté de la gifler, un jour, parce qu'il prenait l'exercice de la loi pour une manifestation de solidarité féminine. Les deux grands ne voulaient même plus lui parler au téléphone, Cindy en avait une peur bleue, seul Tom continuait à aller passer de loin en loin un week-end chez lui. Il en revenait croulant sous les jouets à piles d'inspiration militaire, et farci de réflexions de haut vol sur les gonzesses. Pendant deux ou trois jours il me regardait d'un drôle d'air. Et puis la vie reprenait son cours, les jouets américains tombaient en panne, je ne me montrais

pas si chienne que ça. Heureusement. Je n'aurais pas supporté un Michaël bis sous mon toit.

L'après-midi passa sans que je trouve la moindre gâche du fond de mon taxiphone magique. J'allai chercher Cindy et en profitai pour expliquer à la mère de Larirette, de mauvais poil comme tous les soirs, que sa situation était une sinécure, puisqu'elle avait trouvé en la personne de sa fille aînée une domestique gratuite et pleine de bonne volonté. Elle me traita de pute tandis que les autres mères éloignaient leur progéniture des lieux de l'altercation. Je lui demandai, très intéressée, à qui elle en avait fait part. C'était la deuxième fois ce jour-là qu'on me soupçonnait de gagner du pognon. Elle me dit que mon pauvre mari était pourtant une bonne crème et j'en tirai les conclusions qui s'imposaient.

-Ah ! M'écriai-je. Alors c'est vous qui écrivez à mon mari que j'ai mis la lanterne rouge chez moi ? Vous voulez pas l'adresse de mes parents ? De mes employeurs éventuels ? Je vole aussi, et je suis paresseuse. Pas autant que vous, mais assez pour voler le pain que je mange. Que je vais manger de plus en plus sec et à l'eau, rassurez-vous. Grâce à vous, vos semblables et à Dieu, j'ai perdu d'un coup aujourd'hui mon chômage, ma pension alimentaire et une partie de mes allocs. Alléluia, je vais vivre avec trois mille balles par mois ! Jésus ! C'est trop !

Elle cracha par terre à mes pieds, arrachant à Cindy un petit piaulement de dégoût. Son cul colossal heurta la portière avant gauche de sa

chignole, qu'elle ouvrit à tâtons, sans me quitter des yeux.

-On est pauvres ? Demanda Cindy d'une voix inquiète. Je la pris dans mes bras.

-Mais non ma chérie. C'est une blague.

Elle était sur mes genoux, en train de m'asperger le pantalon de chocolat tiède, et Tom me racontait les injustices flagrantes de sa journée à l'école, quand j'entendis des éclats de voix indignés provenant de Jim, dehors, entrecoupés des interjections laconiques de Sam. La conversation, ou plutôt le monologue, continua quelques minutes avant que la porte s'ouvre à la volée, me montrant le visage de mon aîné défiguré par un cocard et une lèvre fendue. Oubliant son âge, il éclata en sanglots.

-c'est Théo qui m'a cassé la gueule, meugla-t-il. C'est ta faute.

A cause des péripéties mémorables de cette journée, j'avais complètement oublié l'affaire du Blitz.

-On y va, on y va. Goûte, quand même.

-j'ai pas faim.

Ils s'entassèrent dans la 4L, Jimmy devant, Cindy sur les genoux de Tom. Ca ne m'amusait pas de retourner là-bas si vite, j'avais eu ma dose de mondanités babas. Et puis il faudrait songer à rationner l'essence.

Juste avant d'arriver à la maison de Nicky et Georges, nous vîmes Cardamone et Saphir marcher au bord de la route.

-Arrête-toi ! Glapit Jim.

Je freinai. Il sortit comme une fusée et se précipita vers Cardamone.

-Ouah ! S'écria celle-ci de cette voix sarcastique qui faisait partie de son style. Ca fait plaisir de plaire, même à un demeuré. Tu t'es battu pour moi, chéri ?

-Rends-moi mon Blitz, dit Jim en tendant la main.

-Ton Blitz ? Vendu, mon pauvre. Tu veux ta part du fric ? Ou tu préfères un peu de beu ? Je l'ai piquée à cette pauvre tache de Nicky. Elle est pas mal, pour de la française.

Je coupai le moteur et descendis. Je me sentais capable de lui faire rentrer ses vantardises dans la gorge. Elle commençait à me courir sur le haricot. Saphir, en retrait, se tordait les bras. Elle avait l'air, comme d'habitude, de sortir d'un amoncellement de cadavres ou d'un bombardement.

-t'as intérêt à me le rendre, menaça Jim. Ou je vais me débrouiller avec Nicky.

-Excellente idée, dit Cardamone. Puisque je te dis qu'il est vendu. Mais tu pourras toujours tirer du fric à Nicky.

A ce moment Saphir, qui tremblait, mais peut-être était-ce à cause du froid, s'avança et posa la main sur le bras de Cardamone.

-Non, dit-elle. Arrête, je veux pas.

-Ta gueule, toi, ferme-la, répliqua l'autre d'un ton méprisant.

-Mais dis donc, tu te prends pour qui ? Intervins-je. C'est toi qui donne la parole ?

-Tenez, dit Saphir dans un souffle.

Et elle me colla le Blitz dans le creux de la main. Je contemplai la petite tablette orange qui déchaînait les passions. Il me semblait que le monde était à la dérive.

-Pauvre connasse, tu le regretteras, siffla Cardamone. Tu vas te démerder toute seule, à partir de maintenant.

-c'est ça, dis-je. Et toi, dégage, va donc jouer aux billes avec tes crottes de nez. Personne a besoin de toi, ici.

Elle ricana, regarda Saphir avec insistance et continua son chemin, mais dans l'autre sens, en s'éloignant de la maison. Saphir paraissait effondrée. Jimmy m'arracha le Blitz des mains, l'ouvrit, appuya sur les touches et blêmit.

-Il marche plus.

Il le retourna dans tous les sens. Saphir, qui grelottait toujours, hasarda :

-Je crois qu'elle a enlevé les piles.

A ce moment-là, la porte de la maison s'ouvrit, et le couple Mauricette-Jeannot sortit à reculons, suivi de Nicky et Sandro.

-Je vous ai averti, Lagarta ! Et vous aussi, Nicky. Je porte plainte ! Vous êtes payés pour quoi ? Maintenant Saphir devient impossible, votre petite garce a une influence horrible sur elle. Il faudrait l'attacher, elle sait faire que le mal !

On pouvait lui faire confiance, elle en connaissait un rayon sur la question. Je me rapprochai d'eux.

-Alors, Sandro, dis-je, pas trop surmené ? Je croyais que t'avais pas une minute à toi avant le week-end prochain.

Nicky et lui sursautèrent. Ils ne m'avaient pas entendue venir. Je trouvai leurs regards salement identiques avant qu'ils reprennent, avec leur sang-froid, une expression humaine.

-Bonjour, me dit Mauricette d'un ton hargneux.

Jeannot me dévisagea. C'était un type de taille moyenne aux épaules tombantes, à la colonne fléchie, avec plus de tripes que de poumons. Il avait des hanches de femme et le cul plat, de longues jambes molles, un visage simiesque dépourvu de menton et de front, et ses yeux globuleux aux paupières lourdes laissaient filtrer un regard vicelard et endormi. Il me déplut tellement que je frissonnai de répulsion.

-Salut Nicky, dis-je. Cardamone a piqué les piles du Blitz que Théo avait prêté à Jim. Que faire ?

-Ca m'étonne pas, grinça Mauricette. Elle vole tout ce qui lui tombe sous la main. Et puis c'est vraiment une petite traînée, hein, j'aime pas bien qu'elle tourne autour de Saphir.

Elle aperçut alors sa fille et se mit à hurler :

-Qu'est-ce que tu fous encore dehors ? T'étais avec cette petite morue, pour changer ? Rentre à la maison tout de suite !

Saphir partit en grelottant, le dos voûté.

-Je vais vous dire, continua Mauricette, elle passe son temps à allumer mon Jeannot. Ca finira mal.

Jeannot émit un petit rire fat, huileux, répugnant. Il avait l'air de s'excuser.

-Ca finira mal pourquoi ? Comment ? Demanda Nicky. Vous avez peur qu'elle engrosse Jeannot ?

-Riez ! Riez toujours ! Rira bien qui rira le dernier !

Et sur ces paroles sybillines elle empoigna Jeannot par un coude et le traîna vers son chef-d'oeuvre de vulgarité architecturale.

-Qu'est-ce que tu fais là ? Me demanda Sandro.

-Ben et toi ? Répliqua Jim avant que j'ai eu le temps d'ouvrir la bouche.

-j'ai des piles de rechange, dit gaîment Nicky. Mais elle paraissait fatiguée. Son sourire avait quelque chose de factice.

-Elle est complètement siphonnée, dit-elle sans s'adresser à personne en particulier lorsque nous fûmes tous installés, une fois de plus, devant une boisson sans additifs. Il finira par se passer quelque chose, oui, mais ça viendra d'eux. Je n'en peux plus.

-Allons, dit Sandro. Elle est vive, mais elle n'a que de la gueule.

-Détrompe-toi Sandro. Elle est réellement à la masse. Dangereuse. Il se passe déjà quelque chose avec sa fille, j'en suis sûre. La gosse cache quelque chose.

-Il faut avouer, dis-je, que Cardamone n'est pas mal, dans son genre.

Ils me regardèrent comme si j'avais essayé de jouer au golf avec une raquette de tennis. Je poussai un soupir exaspéré et me renfrognai.

-Cet été, continua Nicky, elle ramassait des haricots et les écosait, des petits haricots noirs. Le gosse, Ganaël, est venu lui demander ce que c'était. Il n'avait pas ses lunettes, il n'y voit rien de près. Ca avait l'air de l'impressionner, ces petits trucs noirs. Tu sais ce qu'elle lui a répondu ?

Je sentis mes cheveux se hérissier sur ma nuque. Cindy vint se blottir contre moi.

-c'est des bêtes, elle a dit, regarde, ça grouille. Et elle a empoigné la tête du gosse par les cheveux et lui a enfoui le visage dans le saladier. Il s'est mis à hurler, se débattre, il était fou de peur. Elle a éclaté de rire et lui a dit : " regarde, c'est des haricots". Elle rigolait toujours une heure plus tard. Et lui, il a tremblé jusqu'au soir. Ils ont eu peur d'elle, tous les deux.

Les trois garçons écoutaient, fascinés. Moi aussi, mais j'en avais assez. La bêtise, la méchanceté, le désir de détruire, je ne voyais que ça, partout, depuis trop longtemps. Ca finissait par me donner la nausée.

-Il faut que je rentre, dis-je. Les gosses ont école demain.

Je m'attendais à des protestations. Il n'y en eut pas.

-Reviens quand tu veux ! Roucoula Nicky dans mon dos.

Son personnage de farfelue généreuse et hospitalière commençait à me taper sur les nerfs. J'avais surpris dans ses yeux noirs la dureté du métal mis à nu sous une gaine de velours. Je savais qu'elle était plus fausse qu'une dent en or. Je lui marmonnait une vague réponse.

-Je passe te voir, dit Sandro au moment où j'ouvris la porte.

Sam la referma sans que je lui aie répondu.

5

Ce soir là, je débranchai le téléphone. Je ne tenais pas à ce que Sandro m'explique pourquoi tout compte fait il ne pouvait pas passer me voir après sa virée chez Nicky. Puis il me revint que j'avais été coupée, et je ne pus m'empêcher de rire comme une hystérique pendant un quart d'heure. Sans savoir ce qui s'était passé dans la journée, Jim et Sam me traitèrent comme si j'avais été en faïence, tandis que Tom profitait de cette flambée d'amour filial pour opérer une razzia dans leurs bandes dessinées communes. Cindy nous assourdissait de son gazouillis décousu, mélangeant ses désirs innocents et la réalité avec une absence de scrupules que j'aurais bien aimé posséder encore moi aussi. Après une plâtrée de spaghettis à la carbonara, nous allâmes tous nous coucher, confiant nos soucis au lendemain. Le Blitz de Théo, enrobé de papier journal, gîsait au fond de la poche la plus secrète du cartable de Jim.

J'eus du mal à m'endormir, ce soir-là. Côté coeur, ça n'allait pas fort, et côté portefeuille c'était encore pire. Mon esprit affolé tournait à vide comme une caisse-enregistreuse sous alimentée. Je refis maintes fois les mêmes calculs et arrivai toujours aux mêmes conclusions : Je ne pouvais pas m'en sortir. L'électricité ne tarderait pas à suivre le téléphone. Economiser sur le chauffage ? A neuf cents mètres, il peut neiger jusqu'à la fin d'avril. Sur l'essence ? Mais je ne trouverais pas de

boulot par transmission de pensée. Il ne me restait plus qu'à appeler au secours mon assistante sociale, qui me demanderait pourquoi je n'avais pas accepté ce putain de CES.

-Me coincer pour au moins un an pour un plan qui me fait gagner en fait cinq cents balles par mois ? Suicide, dis-je à voix haute. C'est un vrai boulot qu'il me faut.

Cindy gémit dans son sommeil et je la fermai. Malgré les frimas, j'étais en nage. Je me levais et faillis tomber. Oh non, pensai-je, pas de rechute, c'est pas le moment. J'allai boire un verre d'eau à la cuisine. Une migraine sournoise commençait à me plomber tout le côté droit du crâne, de la pommette jusqu'à l'occiput. Je regardai l'heure. Minuit moins vingt.

Je ne sais pas comment je finis par m'endormir, mais je sais ce qui me réveilla. Les hurlements de Cindy. Je me levai d'un bond, encore comateuse, et ce ne fut que quand je l'eus prise dans mes bras que je perçus ce qui l'avait arrachée au sommeil. On tambourinait à coups de poings contre la porte. Un moteur tournait devant la maison. Quelqu'un vociférait des insultes. En un instant, je fus complètement réveillée. Cindy s'était tue, mais me serrait si fort qu'il m'était impossible de la poser. Je tirai un angle du rideau de la cuisine. Il continuait à vomir ses injures sur la porte close. Il n'avait pas éteint ses phares. Eclairé de dos, il semblait cloué contre la façade, pantelant, démoniaque et grotesque. Il avait une bouteille à la main, qu'il tenait par le goulot et brandissait de temps en temps.

-Il est encore complètement bourré, murmura Jim dans mon dos.

Sa voix trahissait un peu plus de dégoût que de peur. Quant à moi, j'avais cessé de le craindre le jour où j'avais pris la décision de le quitter.

-Ouvre, connasse, hurla-t-il. Ouvre ou je défonce cette putain de lourde avec ma bagnole.

Cindy eut un sanglot convulsif. Impossible de téléphoner aux flics. Et sur cette petite place où brûlaient une quinzaine de feux, pas une fenêtre ne s'ouvrit. Ils devaient tous être réveillés et debout derrière leurs volets fermés, à attendre que je me fasse hacher le visage à coups de goulot cassé.

-Ouvre ! Ouvre ou je te tue, espèce de pute, salope, conne, ouvre !

-Je crois que j'ai pas fermé la porte, me souvins-je tout à coup.

Cette remarque eut le don de détendre l'atmosphère. Même Cindy se mit à rigoler à l'idée que Michaël faisait tout ce cinoche devant une porte ouverte.

-On n'a qu'à se casser par la fenêtre, dit soudain Tom.

-Comment, par ta fenêtre ? Il y a au moins quatre mètres.

-Non, on peut descendre par le poirier. Je l'ai déjà fait.

-Mais je t'interdis de faire des conneries pareilles, m'indignai-je. Tu vas te casser le cou ! Quand ça, tu l'as déjà fait ?

-Tu l'auras voulu, bougre de poufiasse de sale conne. Tu l'auras voulu ! Ton pédé de maquereau,

il voudra même plus de toi pour garnir un hamburger !

-Maman, geignit Sam, tu nous engueuleras un autre jour. Moi aussi je l'ai déjà fait. C'est jouable.

Le moteur de la vieille mercos rugit. Il fit craquer la boîte de vitesses en passant la première. Nous nous précipitâmes dans la chambre de Tom, qui donnait du côté opposé, sur le jardin. Sam avait le fou-rire.

-Et Cindy, vous y avez pensé ? Ne me dites pas qu'elle l'a déjà fait, elle aussi ?

-Non, dit Cindy. Ils m'ont interdit.

Jim ouvrit la fenêtre. Après un premier choc, la voiture reculait. Il avait une courroie qui sifflait, mais je pouvais compter sur ma maffre : elle ne claquerait pas cette nuit. Le fou-rire de Sam s'était propagé à Tom, et Jim commençait à pouffer. Seule Cindy gardait un sérieux plus en rapport avec les circonstances. Me penchant en avant, je trouvais la distance de la fenêtre au sol vertigineuse, le poirier maigrelet, la lumière insuffisante, et mes chances d'arriver entière en bas minimes.

-Tiens toi bien, dis-je à Cindy.

La mercedes hurla sur la place, et un sinistre craquement se fit entendre, suivi d'un hoquet du moteur, qui cala. Malgré tout, le village garda sa physionomie de ville-champignon trente ans après la ruée vers l'or.

-Tiens toi bien, répétais-je.

Mais c'était inutile. Elle me serrait si fort que j'avais du mal à respirer. Je réussis à empoigner le tronc tortueux du poirier. Il s'inclina vers moi de la

façon la plus obligeante, et je calai mon pied nu sur la branche la plus épaisse qui fût à ma portée. En dix secondes je fus en bas, et je dus reconnaître que l'opération ne présentait pas grand risque, même pour une athlète aussi mal entraînée que moi. Les trois garçons me suivirent. Nous sortîmes du jardin en escaladant les murets. Jusqu'ici nous n'avions pas senti le froid, mais à présent nous nous retrouvions dans une prairie humide où la glace craquait sous nos pieds nus, et nos pyjamas, quoique épais, nous protégeaient mal contre l'air mordant de cette nuit hivernale. Après quelques instants de silence la mercos s'était remise à rugir. Michaël, gavé de feuilletons américains, fit hurler ses pneus en faisant le tour de la place à tombeau ouvert.

-On se caille, fit remarquer Tom.

J'avais deux choses à faire : fourguer les mômes à quelqu'un et téléphoner aux flics avant que ce demeuré ait fini de bousiller ma porte et sa bagnole. Qui déranger à deux heures du matin ? La seule qui se montrait humaine avec moi dans ce foutu village était ma voisine nonagénaire. C'était bien la seule à laquelle je pardonnais de grand cœur de ne pas intervenir dans mes affaires cette nuit-là, elle qui se montrait toujours d'une discrétion exotique. J'aurais bien sonné chez le maire, mais cela m'obligeait à revenir sur la place où Mad Max tournait en rond comme un coureur lobotomisé. J'entendis de nouveau un craquement strident, et un morceau de tôle s'accrocha à quelque chose. Ce taré emballa le moteur et dut se

coincer un doigt sur le klaxon. Ca devenait vraiment n'importe quoi. Cindy se remit à pleurer.

-j'ai mal aux pieds, gémit-elle.

Je les tâtai. Ils étaient gelés. Il fallait faire quelque chose, ou je me retrouverais avec un sorbet en forme de petite fille dans les bras. Une fois de plus, Tom eut une idée de génie.

-On n'a qu'à aller toquer chez l'Italien !

L'Italien, natif de Bruges, faisait office de clodo du village. Il se trouvait encore plus bas que moi sur l'échelle sociale. Agé d'une quarantaine d'années, il en faisait vingt de plus, ce qu'il devait à un mélange de malchance, de paresse et de Kiravi. Ce type était plus insociable que tout le village réuni, mais on lui reconnaissait à contre-cœur une sorte de génie dans les soins aux animaux. Pour aider une vache à vèler, il n'en coûtait qu'un cubi de gros rouge qui tache. On n'avait donc pas encore résolu de le pousser au suicide. On n'osait même pas lui faire de vacheries, tant l'alcoolisme l'avait rendu hargneux. Il vivait dans une caravane à un kilomètre de l'entrée du village, et je me souvins en effet qu'il témoignait aux enfants, qu'il ne devait pas trouver encore tout à fait humains, la même douceur irréaliste et merveilleuse qu'aux animaux.

Sa demeure était gardée par quatre molosses de race indistincte, mais dont les ancêtres avaient dû faire la guerre, se battre dans les arènes, garder les troupeaux contre les ours et les loups, pister les esclaves fugitifs. Un grondement quadriphonique nous accueillit, accompagné d'un inquiétant bruit de chaînes. Les chiens qui grondent au lieu

d'aboyer sont rares, et me font dresser les cheveux sur la tête. L'Italien devait cuver, comme à son habitude. Il fallait que je réussisse à faire aboyer ces foutus chiens. Jim ramassa un gros caillou sur la route et le lança en direction des fauves. Une gueule claqua dans le vide, et une autre dut se refermer par accident sur un morceau de viande qui ne lui appartenait pas. Il s'ensuivit une mêlée sauvage où les rugissements de fureur étaient accompagnés par le bruit clair et sonore des chaînes secouées. Du fin fond de la caravane s'éleva la mélodie plaintive d'un homme qui souffre les affres de la biture et veut faire taire une bande de gosses en délire. Ca ressemblait à du néerlandais, et ce fut inefficace. Les chiens, de toute évidence, profitaient de notre présence pour vider d'anciennes querelles. Au contraire, l'échauffourée prenait de l'ampleur. Enfin la porte de la caravane s'ouvrit sur quelque chose qui ressemblait dans l'obscurité à un petit paquet de linge sale étendu sur un rosier grimpant.

-Monsieur ! M'écriai-je, ne trouvant pas de titre approprié à cette apparition. Il avança la tête pour essayer de distinguer ce qui se trouvait derrière son mur de dogues guerroyants. Quelques paroles affectueuses mais cinglantes changèrent les monstres en peluches inoffensives, et l'Italien nous fit signe d'entrer dans son palace, où ronronnait un poêle lilliputien. Cindy m'échappa pour gagner d'un bond d'écureuil le lit de notre hôte, et elle se nicha dans un amoncellement de plaid SNCF où s'ébattait une portée de chatons âgés de deux ou trois mois. Quelques bougies

jetaient sur cet intérieur bordélique et douillet une lumière de sous-bois équatoriaux, en accord avec la chaleur humide saturée de puanteurs inouïes. Toutes les palissades et les digues de mon esprit s'effondrèrent en même temps et je fondis en larmes, tandis que Jim éclairait l'Italien ahuri sur les points forts du sinistre de nos vies depuis qu'il lui était poussé une conscience, avec un luxe de détails qui me renseigna sur tous les traumatismes dont il m'avait jusqu'alors dissimulé l'existence.

-Il faut que je téléphone aux flics, sanglotai-je. Je peux vous laisser les gosses ?

Il m'affubla d'une paire de croquenots remplis de paille écrasée et d'un pull de cinq kilos, lustré de suint, qui dégageait des relents de dégueulis vineux lavé au savon noir. Il tint même à me prêter son passe-montagne orange agrémenté de taches de cambouis qui lui donnaient un air léopard. Ainsi parée contre les rigueurs du climat, je retournai dehors. Au sortir de cette serre pourrissante qu'était la caravane de l'Italien, l'air de décembre me coupa le souffle. Je passai entre les molosses assoupis, ne déclenchant rien d'autre que quelques reniflements curieux. Sur le chemin du taxiphone, mes souliers ferrés emplirent la nuit de claquements sonores évoquant l'époque révolue où la bagnole n'avait pas encore exterminé les bourrins, les ânes et les mulets. Un silence suspect était retombé sur le village.

L'Italien m'avait filé un jeton de téléphone d'avant-guerre en m'assurant que ça marcherait, et ça marcha. Quoique mes histoires de violence post-conjugale leur parussent peu gratifiantes, les

gendarmes consentirent de bonne grâce à se déplacer quand je leur expliquai que nous étions pieds-nus et en pyjamas dans les frimas nocturnes. Ils ne parurent pas plus rassurés quand ils apprirent que les gamins se trouvaient sous la protection de l'Italien. On ne tenait pas à lui reprocher quoi que ce soit, mais tout de même, il aurait pu faire au moins semblant d'appartenir à l'espèce humaine. Je leur rétorquai que l'espèce humaine, cette nuit, avait fermé portes et fenêtres à double tour, et que sans cet Italien certes peu liant, nous serions morts de froid tous les cinq.

Ils me cueillirent devant le taxiphone et j'appréciai leur discrétion sur ma tenue de fortune, bien qu'ils eussent les yeux écarquillés de stupéfaction. Michaël avait foutu le camp, laissant sur la place une porte défoncée, un mur ébréché et une portière, ainsi qu'une large flaque d'huile. Les flics firent leur constat, et je les suivis à la gendarmerie pour porter plainte. Quand ils m'eurent ramenée je retournai chez l'Italien. Cette fois les dogues me laissèrent passer sans encombres. Mais en trouvant l'amoncellement paisible formé par l'Italien et mes quatre gosses ronflant comme des forges, tandis que les chatons ronronnaient, vautrés sur les corps étendus, je renonçai à les réveiller et retournai chez moi. La porte était foutue. Un blizzard haineux tourbillonnait sur la place avant de s'engouffrer dans ma cuisine. J'entrepris de me changer, lavai les fringues de l'Italien, cirai ses godasses avec tendresse, et me fis un café. Je finis par

m'endormir, affalée sur la table, dans les courants d'air polaire.

Ce n'est qu'après la levée du jour, quand je décidai d'aller chercher les gosses, que je tombai sur le chien Albert. Il gîsait, le museau entre les pattes, presque coupé en deux et déjà raide, près du monument aux morts. Je restai un bon quart d'heure à le contempler, insensible au froid, à la petite neige poussiéreuse qui commençait à tomber dru, et à la horde des mamans emmenant leurs petits à l'école maternelle en faisant mine de ne pas me remarquer. Enfin Larirette arriva, en retard comme d'habitude, et se planta à côté de moi.

-Oh merde, dit-elle.

Elle me regarda. Je n'arrivais plus à bouger.

-Où sont les gosses ? Qu'est-ce qui se passe ?

-Chez l'Italien.

-Chez l'Italien ?

Elle parcourut la place d'un regard circulaire et avisa ma façade. Un groupe compact de mamas chuchotait devant l'école, nous jetant de temps à autre des coups d'oeil en coulisse.

-Mais qu'est-ce qui s'est encore passé dans ce putain de village à la con ? S'exclama Larirette.

Le groupe se resserra encore et prit une configuration hostile.

-Tas de fouille-merde, marmonna Larirette. Et me posant la main sur l'épaule : Allez Lisa. Faut y aller, avant que les gosses arrivent. On l'enterre où ?

-Dans le jardin.

Nous portâmes à deux la carcasse du pauvre Albert jusqu'au jardin. Il se fourrait dans nos

jambes depuis plus de dix ans. On ne pouvait rien lui reprocher, sinon d'être encombrant et grotesque et de n'avoir pas la moindre velléité de défense. Quand Michaël me dérouillait, il se cachait sous la table en gémissant d'une voix de basse étrangement harmonieuse. Il adorait les enfants, même tout petits, et se laissait maltraiter avec un dévouement sans bornes. Quoique maigre, il pesait plus de trente kilos. Nous suâmes et pleurâmes toute la matinée avant d'arriver à l'ensevelir. Le sol était gelé en surface et les premiers coups de bêche nous mirent en nage sans amener de résultat. Enfin Larirette, prenant le taureau par les cornes, attaqua au piochon. A cinq centimètres de profondeur, la terre devenait meuble.

Je pris des habits et des pompes, achetai un Saint-Jo à l'épicerie et retournai chez l'Italien, qui me reçut comme le messie. Mes enfants tiraient la gueule devant le lard rance sur pain rassis dont il essayait de les sustenter pour le petit déjeûner. Je le remerciai de tout mon coeur et acceptai de boire un verre du Saint-Jo qu'il avait ouvert avant même de le poser sur la tablette.

-j'ai pas bu un tutu comme ça depuis 1982, me dit-il, ravi. Vous savez, le Kiravi, c'est pas mon truc, mais avec les quantités que je bois....

Je lui rendis ses godasses.

-Le reste sèche, lui dis-je. Je vous le ramène demain.

Il huma l'odeur du cirage avec volupté.

-Si j'étais pas pédé, me confia-t-il, vous seriez la femme de ma vie.

-Quel dommage, dis-je en riant. J'ai toujours rêvé de vivre dans une caravane avec mes gamins.

-l'hiver on se tient chaud, et l'été on est toujours dehors. Chuis pas le plus malheureux. Alors ?

Les gosses ne faisaient pas attention à nous. Ils étaient trop occupés à effiloche le lard pour le refiler aux chatons. J'en profitai pour lui raconter les tragédies en cours. Il poussa un soupir qui en disait long et le dispensait d'épiloguer. Nous restâmes quelques instants silencieux, à regarder les petits chats se disputer les morceaux de lard sur les plaids. Ca ne dérangeait pas l'Italien qu'on déjeûne au lit chez lui.

-Vaut mieux leur dire, quand même, dit-il. Vous voulez ?

-Quoi ?

-Albert. Je peux leur dire, moi.

Ca m'arrangeait. Il le fit mieux que moi. J'aurais incriminé Michaël. Lui se contenta de leur annoncer la nouvelle. Il leur parla d'autres deuils, de sa jeune femme écrasée par une voiture, elle aussi, dix ans plus tôt. Il leur affirma qu'il n'en voulait pas aux bagnoles pour autant. Il fut aussi question d'un labrador noyé dans une piscine. On n'allait pas combler toutes les piscines, pas vrai ? Les gamins, qui raffolaient de la piscine, hochaient la tête. Ils avaient l'air de découvrir tous les quatre que la vie est non seulement farcie de galères insurmontables, mais aussi de choses encore pires comme la mort. Ils me semblèrent plus jeunes et plus chétifs que d'habitude. Enfin l'Italien acheva son hommage à Albert, qu'à ma grande surprise il

connaissait comme le fond de sa poche, par une exhortation à continuer bravement leur petit bonhomme de chemin dans la vie, puisqu'aussi bien on ne pouvait plus rien faire pour la pauvre bête, sinon fleurir sa tombe.

-Je le ferai, s'écria Jim. J'ai des graines.

-Et puis il faut aller de l'avant, reprit l'Italien en se servant un énième verre. Vous aimerez d'autres animaux. Tenez, vous voulez un petit chat ?

Nous repartîmes de la caravane avec quatre chatons enveloppés dans les pyjamas des enfants. Le maire attendait devant ma porte en miettes. Il portait un costard noir et un noeud pap rouge sur une chemise blanche à col officier, et avait jeté sur ses épaules étroites et un peu voûtées un manteau de fourrure d'un brun sombre et lustré qui devait contenir les dépouilles de cinq cent petits mustélidés. Ses escarpins cirés luisaient avec distinction. C'était un tout petit petit homme d'une ambition dévorante qui prenait son trou montagnard pour le nombril de la nation. Il avait l'air très colère, ce jour-là.

-Comment m'expliquez-vous ceci, madame Spahi ?

Il montrait la porte, tendant la main d'un geste vague et brouillon qui faisait étinceler une chevalière en argent.

-Ca va vous coûter cher, croyez-moi. Mes ouvriers viendront la changer demain (on aurait dit que tout le prolétariat de l'hexagone lui appartenait). J'ajouterai la facture à votre loyer. Vous avez de la chance que je ne porte pas plainte.

-Mais moi je porte plainte, hurlai-je. Combien vous croyez que ça puisse douiller, pour un officier de police judiciaire, la non-assistance à personne en danger ?

-Portez plainte si ça vous amuse, dit-il en pâlisant.

Les flics du canton lui mangeaient dans la main, mais sa popularité n'allait pas jusqu'à la préfecture, ville rouge et protestante où on le considérait comme un fossile un peu trop vivant.

Il partit en fulminant. La porte fut changée dans l'après-midi et je n'entendis plus parler de plainte. Vers le soir, Larirette passa avec la fourgonnette de son oncle, m'apportant un demi-stère de bois et un chiot presque aussi laid qu'albert. Elle mangea avec nous la bouffe qu'elle avait préparée à notre intention et ne nous quitta que tard, quand elle arriva à se persuader que tout irait bien cette nuit. Les flics étaient passés pour m'informer que Michaël s'était fait cueillir à son boulot le matin même, encore bourré, et s'expliquait sur ses exploits nocturnes. D'après les gendarmes, il en avait pour trois ou quatre jours de gnouf, car il faisait preuve d'une brutalité que je croyais réservée aux femmes. A ma plainte s'en ajoutaient déjà deux autres émanant des képis pour outrage et voies de fait. Nous pouvions dormir sur nos deux oreilles.

Vers deux heures du matin, Sandro me réveilla en tambourinant à la fenêtre de ma cuisine. Il s'était affublé d'un habit de soirée et d'un bouquet de fleurs. Il souriait de toutes ses dents. Il était ridicule.

-Qu'est-ce qui est arrivé à ta porte ? Tu ne veux plus me voir, c'est ça ? Il suffisait de changer la serrure. Pourquoi tu as été coupée ?

-Tiens, grinçai-je, voilà Zorro. Qu'est-ce qui se passe ? Nicky t'a foutu dehors ?

Il cligna des yeux et me dévisagea avec cette expression pleine de chagrin et de reproche paternaliste qui m'avait toujours foutue hors de moi.

-Il fait froid dehors, Lisa.

-Sans blague ? Et bien rentre chez toi, mon pote. Mets le chauffage dans ta chignole. Cião.

Je refermai la fenêtre. J'avais quand même un pincement au coeur, mais j'étais exténuée et cette histoire d'amour miteuse m'usait plus qu'autre chose. Il recommença à tambouriner, plus fort, et Cindy poussa un gros soupir plaintif. Je rouvris la fenêtre.

-Qu'est-ce que tu veux, merde ? Je suis claquée. Tu vas réveiller les gosses. Casse-toi.

Cette fois il comprit que je ne plaisantais pas.

-Ouvre-moi, Lisa. On s'explique, et si vraiment on en est là, je te ferai plus suer.

-On en est là, lui assurai-je.

-Ouvre, allez, ouvre. Ne me laisse pas comme ça.

J'allai ouvrir, à contre-coeur. Pour moi, il n'y avait rien à expliquer. Encore une nuit de foutue. Il n'essaya pas de m'embrasser. Il commença par me les casser avec les dernières nouvelles de Cardamone, mais je l'interrompis et lui racontai tout ce qui s'était passé pendant son absence. Ca lui coupa la chique. Sa protégée n'avait fait

qu'inciter le pasteur au péché, jetant sa femme et ses enfants dans le désespoir. Mais tout ceci restait de l'ordre du virtuel. Moi j'en avais du réel à lui jeter à la gueule, et je ne m'en privai pas. Je lui fis remarquer que l'Italien en avait fait plus pour moi en une nuit que lui en un an, et que si sa seule fonction consistait à me sauter de temps en temps, n'importe quel connard entre seize et quatre-vingt berges en était capable. Il était devenu très pâle.

-Et puis moi, les mecs qui passent leur temps à lutter contre l'injustice, style Rousseau, en laissant leurs gones nager tout seuls dans la merde, j'en ai jusque là, si tu vois ce que je veux dire. T'es ici ou t'es ailleurs. Les cinq à sept, j'ai pas le temps, je suis pas assez riche.

Ce n'était pas très ciblé, comme attaque, mais il eut un haut-le-corps qui me surprit.

-Attends, je te fais remettre le téléphone dès demain, OK ? Et les allocs aussi, je m'en occupe. On me connaît là-bas.

-Ouais, j'ai une ardoise de mille cinq cent balles.

-Pas de problème, je la raque. Laisse-moi faire. Et l'anpe. Je vais t'arranger tout ça. C'est pas la première fois que j'y vais. T'en fais pas, Lisa. Je me rendais pas compte. C'est que Cardamone...

-Mais qu'est-ce qu'elle t'a fait, Cardamone ? T'as un ticket ou quoi ? Tu t'occupes que d'elle !

-Elle en a besoin, répondit-il, piqué. Elle est très perturbée.

-Et mes gosses, tu crois qu'ils le sont pas ? Qu'est-ce qu'elle s'est tapée de plus qu'un père alcoolique, violent, et la misère ?

-Des tas de trucs. Mais t'en fais pas. Demain j'arrange tout.

A ma grande surprise, il tint parole. En deux jours, je récupérai le téléphone, mes allocations de mère isolée, et pus prétendre au RMI. Lagarta avait le bras long. Il fut charmant, m'accompagna dans toutes mes démarches, se comporta comme un vrai petit mari. Il m'allongea même, sans conditions, huit cent mille balles, et je les escamotai sans poser de questions. J'en profitai pour acheter huit stères de bois, vacciner et stériliser les cinq merdeux à fourrure dont je me trouvais lotie depuis cette nuit d'épouvante, acheter grolles et manteaux à tout le monde, changer le matelas de Jim, trouver un congélocoffre d'occase, régler les factures en souffrance et offrir une caisse de Saint-Jo à l'Italien. Quand tout fut dilapidé, notre situation se présentait beaucoup mieux.

Quelques jours passèrent, et mon humeur devint printanière, au contraire du temps. La neige avait laissé place à un ciel d'un bleu étincelant où flottaient des cumulus pareils à des icebergs, et la température ne montait plus au-dessus de moins douze. La nuit fantastique, criblée d'étoiles et coupante comme du verre, figeait tout dans une splendeur polaire dès six heures, et ne s'évanouissait à regret qu'une fois les gosses en classe. L'Italien ne sortait plus de sa chaufferette et les chiens s'ensevelissaient dans le quintal de paille qu'il s'était fait déverser devant sa caravane.

Puis Michaël fut libéré. Il me menaça de mort au téléphone si je ne retirais pas ma plainte. Je lui dis que j'allais en ajouter une autre, pour insultes et tentative d'intimidation. J'avertis les flics, qui me rassurèrent : bravade, dirent-ils. Il n'osera pas. De toute façon nous sommes là. Ca ne me tranquillisait qu'à demi. Sandro y alla de son couplet : Ne crains rien, je ne le laisserai pas faire. Mais toutes ces bonnes résolutions fondirent le soir même, lorsqu'il reçut chez moi un coup de fil affolé de Nicky.

-j'arrive, dit-il.

Et il raccrocha. Il sauta à pieds joints dans son froc sans daigner me balancer la moindre explication.

-Adieu, dis-je quand il ouvrit la porte.

-Arrête, Lisa, c'est pas drôle. Les deux mêmes ont foutu le camp ce soir. Cardamone et Saphir. C'est la cata.

-Tu l'as dit. Et si Michaël vient nous trancher la gorge cette nuit, ça s'appelle comment ? Les flics peuvent pas s'en occuper, de la fugue des gamines ?

-Appelle-les. Je dois y aller. Je crois savoir où elles sont allées.

-Adieu, répétai-je.

-Au-revoir, dit-il en claquant la porte.

6

J'étais furieuse, et surtout, j'avais peur. Non pas de la violence de Michaël, mais de devoir encore sacrifier une nuit de sommeil, m'affoler, m'inquiéter. Je n'en pouvais plus.

Ce soir-là, après le départ de Sandro, je fus longue à m'endormir. Le sommeil des gamins était meilleur depuis qu'ils dormaient chacun avec un chaton. Les acrobaties noctambules et le barouf des petits félins les rassuraient. Pour ma part j'avais hérité d'Albertine, la petite chienne, dont les terreurs nocturnes compromettaient mon repos déjà fragmentaire. Mais cette nuit-là je fis peu de cas d'Albertine. Je ne cessais de penser à Sandro. Il me tourmentait comme une rage de dents. J'avais été plutôt dure avec lui, mais comment pouvait-il m'abandonner dans un moment pareil ? Qu'est-ce que cette petite peste de Cardamone pouvait signifier pour lui ? Après tout, il s'occupait d'une dizaine de gamins et de gaminés ayant sensiblement le même âge et les mêmes problèmes. Certains cas me paraissaient plus désespérés que celui de Cardamone, dont le caractère narcissique et offensif constituait un armement lourd tout à fait opérationnel face aux difficultés de la vie. L'un des gosses en était à sa quatrième tentative de suicide, trois autres suivaient des cures de désintoxication avec des résultats mitigés, un autre encore s'était défiguré avec la bombe artisanale qu'il voulait déposer dans

la boîte à lettres de sa famille d'accueil. Une fillette de quinze ans, n'ayant que son corps à vendre pour être en mesure de le farcir de came trois fois par jour, se bradait de la façon la plus brouillonne et la plus suicidaire, et avait proposé maintes fois à Sandro son épiderme juvénile sur lequel on avait envie de coller des rustines. Je ne comprenais pas pourquoi Cardamone. Sa beauté ? Elle était très belle en effet, et avait du répondant. Et alors ? Il n'en était pas amoureux et ne la désirait pas. Ce genre de choses se voit, se sent. Et elle, de son côté, qui passait sa vie à essayer de faire bander tout l'hémisphère nord, se montrait plutôt réservée en sa présence. Il ne s'agissait pas de ça. Mais de quoi, nom d'un chien, de quoi ? Et qu'est-ce que je connaissais de lui ? Sa peau, son odeur, sa façon de cligner des yeux quand il était contrarié, de hausser les sourcils quand il jubilait. Son humour, sa façon de m'aimer, naïve, infantile et pleine de camaraderie, mais aussi tentaculaire et incohérente. Beaucoup de choses, en somme, et presque rien. Il m'apparaissait comme une terra incognita crêpue de selve que j'aurais attaquée avec une lampe de poche et un couteau suisse. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser, ni à mettre la main dessus. Ca aurait pu être amusant, ce petit jeu de cours après moi que je t'attrape, si j'avais été plus jeune, sans enfants, sans problèmes de fric. Dans ma situation, c'était un luxe extravagant. Ca me bouffait la moitié de mon énergie, et j'en manquais déjà pour faire face à tout.

Pour la première fois, je rêvai de Sandro. Et je me souviens que dans mon rêve tout était réglé, d'une façon qui ne satisfaisait personne.

Il était écrit que je n'arriverais pas, cette année-là, à dormir une nuit d'affilée. Le téléphone sonna à quatre heures du matin. Albertine se mit à hurler, et je dus la calmer avant de décrocher. Quand j'y arrivai, toute la baraque était sur le pied de guerre.

-Allô, dis-je d'un ton hargneux.

-c'est Anja, me dit une voix encore plus basse et cassée que d'habitude. Ecoute, je suis désolée de te réveiller, mais j'ai préféré t'avertir avant les flics. Il est arrivé un sale plan à Sandro.

-Comment ça un sale plan ?

-Il s'est fait renverser par une bagnole.

-c'est sérieux ?

-c'est plus que sérieux, ma pauvre Lisa. Il est mort.

-Quoi ?

-Tu veux que je passe ?

-Mais... Bredouillai-je, effondrée. Comment ça s'est passé ?

-On ne sait pas exactement. Il avait retrouvé les gamines. Ce sont elles qui ont alerté les flics. C'est pas net, de toute façon.

Elle se tut et je ne trouvai rien à dire. J'avais le vertige, envie de vomir.

-Lisa ?... Lisa ?

-Oui, oui, je suis là.

-Tu veux que je passe ?

-Non, ça va, mentis-je.

-Bon, j'arrive. Ne bouge pas. Les gosses sont réveillés ?

-Ouais.

-j'arrive.

-Quel est le connard qui téléphone à quatre heures du mat ? S'écria Jimmy, indigné. C'est ce trou du cul de Sandro, je parie ?

Ils étaient là tous les quatre, en rang d'oignons, comme les Dalton, au pied de mon lit. Je me rendais compte que je devais avoir l'air hagard, je les voyais à travers un brouillard scintillant, le flot de larmes que je n'arriverais jamais à verser. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps entre vingt et trente ans, et maintenant il ne m'en reste plus que pour les crises de nerfs. Le chagrin reste coincé dans ma poitrine, comme un petit paquet de braises enkysté qui me rongerait les poumons et le coeur. Je ne savais pas quoi leur dire.

-Qu'est-ce qui se passe ? Demanda Sam. Il est arrivé quelque chose à quelqu'un ?

Je hochai la tête.

-A papa ? Dit Tom d'une voix étranglée, et je me sentis brisée à l'idée que ce petit malheureux aimait encore son père.

-Non, chéri, non.

-A Mamie ? Demanda Cindy.

-Non, c'est Sandro. Il s'est fait... Enfin il a été écrasé par une voiture.

-Putain, prononça Jim avec une sincérité touchante, d'abord Albert, et maintenant Sandro...

-Ouais, dit Tom en fondant en larmes, c'est la série noire...

-Tu l'as enterré dans le jardin ? Demanda Cindy.

-c'est peut-être Papa qui l'a écrasé, dit Sam d'une voix sourde. Il a bien écrasé Albert.

-t'en sais rien ! Rétorqua Tom avec violence, t'étais pas là !

-Ouais, renchérit Jim d'une voix fêlée par les sanglots qu'il retenait, comme par hasard il sort de taule ce soir et tiens ! C'est bizarre ! Sandro se fait écraser !

-c'est Papa qui a écrasé Albert ? Demanda Cindy, abasourdie.

-Fermez-la ! Hurlai-je. Vous êtes insupportables !

Ils restèrent plantés au pied de mon lit, le bec cloué, les yeux écarquillés et pleins de larmes. Je les enlaçai tous les quatre et ils se mirent à mugir sans plus de retenue.

-Pauvre Sandro ! Brama Jim.

Albertine se mit à hululer. Cindy la repoussa d'un coup de pied peu miséricordieux, et la petite chienne alla se fourrer sous mon lit, où elle resta coincée, la tête à l'envers et l'arrière-train pincé entre deux lattes. Ses insupportables glapissements de terreur dénouèrent la grappe éplorée que nous formions, et nous nous retrouvâmes tous les cinq à quatre pattes sous mon lit. La petite sotte se débattait en hurlant, dans un paroxysme d'horreur, contre ce qu'elle devait prendre pour une tarentule géante et qui n'était qu'une literie d'occasion.

-Elle est coincée à mort, fit remarquer Tom.

-Je n'ai jamais vu un animal aussi calamiteux, marmonnai-je. Jim, tu ne peux pas la tirer par la queue ?

Nous en étions là lorsque j'entendis sonner à la porte. Je laissai les enfants à cette délicate opération de désincarcération et allai ouvrir. Machin, vêtu d'un loden vert bouteille fatigué mais irréprochable et coiffé d'un feutre anthracite sans ruban, s'effaça pour laisser passer Anja. Tous deux avaient l'air tendu et quoique l'oeil sec, affichaient au compteur dix ans de plus que d'habitude. Machin me serra la main, puis me tapota l'épaule d'un air navré.

-Ma pauvre Lisa, dit Anja, et elle me prit dans ses bras. En me consolant, elle avait l'air de bercer sa douleur. Machin referma la porte et les vociférations des garçons le tirèrent de son embarras.

-Me permettez-vous ?...

Je hochai la tête. Il se dirigea au jugé vers le tumulte qui nous arrivait de ma chambre.

J'étais complètement paumée. J'entendis le timbre doux et plein d'autorité de Machin, et même la chienne se tut. Anja sortit de sa poche révolver une petite flasque qui contenait du marc, en engloutit une rasade et me la passa. Ca me fit un bien fou. Je sortis de l'engourdissement glacé dans lequel j'étais coincée depuis que j'avais appris la nouvelle, je repris conscience. Une latte claqua dans ma chambre, Albertine poussa un bref jappement et une bouffée de soupirs enfantins arriva jusqu'à nous. Puis Machin refit son apparition, portant dans ses bras l'horrible petit

bouddha. Suivaient les quatre mômes qui le dévoraient des yeux.

-Je vous présente Cindy, Tom, Sam et Jim. Monsieur Machin.

-Maman ! Dit Jim d'un ton de reproche.

-Mais je m'appelle Machin, dit Machin avec un sourire indulgent. Je suis le commissaire Machin.

-Alors c'est un meurtre ? Demanda Jim, que cette perspective semblait enthousiasmer.

-Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ? Questionna Machin.

Il avait une expression d'intense intérêt.

-Mais rien ! Hurla Tom. Il sait plus quoi faire pour se rendre intéressant ! Même mentir !

-Ben... Dit Jim. Qu'est-ce que vous faites ici, alors ?

-Mais pourquoi en étais-tu si sûr ? Demanda Machin d'une voix toujours aussi douce.

Il n'avait pas l'air d'être homme à lâcher facilement un os.

-Les enfants se sont montés la tête, intervins-je. Je vais vous expliquer tout ça.

Mais le commissaire leva la main dans ma direction, m'incitant à la fermer.

-j'aime les enfants, me dit-il avec bonhomie. Quoique la vérité ne sorte presque jamais de leur bouche, leurs idées me donnent des idées. Laissez-les parler. Nous nous entretiendrons plus tard.

-Moi j'ai rien à dire, avertit Cindy d'un ton très décidé.

-Machin est un vrai flic, grinça Anja. Même quand il dort. Même quand il baise. Même quand il chante sous la douche.

-c'est vrai, je suis un vrai flic, répartit Machin. J'aime mon métier. Mais je ne suis pas pour autant une vache, et vous le savez, Anja. Je connaissais Sandro depuis plus longtemps que vous deux réunies. Allez donc me faire un café, et mettez-y un peu de votre marc, s'il vous plaît.

Anja rougit et me prit par la main, tandis que Machin entraînait mes garnements vers les chambres.

-Qu'est-ce qui se passe ? Dis-je. Pourquoi est-il ici ?

-Je t'ai dit que c'était pas net. Les experts n'ont pas fini leur boulot, mais ils sont sur le coup. Les deux gosses n'ont pas décroché un mot, elles ont l'air traumatisées. Je veux dire que même Cardamone a l'air traumatisée. En plus, elles n'ont pas pu rentrer seules. L'accident a eu lieu dans la vallée, à cinquante bornes de la baraque. Quelqu'un les a forcément ramenées au moins jusqu'à une borne ou deux du village.

-Alors ?

-Alors rien pour le moment. Au mieux, un homicide involontaire avec délit de fuite. Ca y est, le café bout. Merde, tant pis.

Elle versa le reste de sa flasque dans nos trois tasses.

-Ceci dit, il était venu pour t'annoncer la nouvelle. Nous nous sommes rencontrés devant ta porte, et je lui ai dit que c'était déjà fait. Du coup il s'est mis au boulot, à sa façon. Il n'y a pas encore

d'enquête, en fait. Machin flaire le contexte, se balade dans le décor. Et puis il était très attaché à Sandro. Au moins autant que nous, et peut-être plus.

Nous allâmes porter le café dans ma chambre, où Machin s'était assis par terre, sans se départir de sa distinction naturelle, et jouait avec un chaton en écoutant les propos décousus de Cindy.

-Ah ! Dit-il, tout joyeux. Le café !

-j'ai pas fini, dit Cindy d'un ton sec.

-Et bien finis vite, mademoiselle, car j'ai moi aussi quelques petites choses à vous dire.

Les garçons, qui commençaient à somnoler, dressèrent l'oreille. Cindy acheva à grand-peine son exposé. Machin hochait la tête en buvant son café à petites goulées voluptueuses.

-Savez-vous, mes enfants, ce que c'est qu'une présomption ?

-Non.

-c'est une supposition. On imagine ce qui s'est passé ou comment ça s'est passé. Ce n'est pas un fait acquis, solide. Une enquête doit se baser sur une palette étendue de présomptions qu'on élimine au fur et à mesure en prouvant leur irréalité. Vous comprenez ?

Les garçons acquiescèrent, mais je vis que Tom était un peu perdu. Cindy, quant à elle, avait décroché dès les premiers mots et ses yeux se fermaient tout seuls.

-Mais, poursuivit Machin, il existe aussi ce qu'on appelle des présomptions légales. Ce sont des suppositions que la loi nous oblige à faire. La

présomption d'innocence, par exemple, nous oblige, en France, à considérer tout accusé comme innocent tant que sa culpabilité n'est pas prouvée.

-Mais c'est complètement con ! S'écria Sam. Si on suppose qu'il est innocent, on va pas chercher à prouver qu'il est coupable!

-Oui, reconnut Machin, ça paraît paradoxal, ou hypocrite. Mais ça oblige tout de même les membres de la police, de la justice, et même le tout venant, à traiter les gens contre lesquels on n'a que des présomptions comme des innocents.

-Moi je trouve ça bien, dit Tom.

Un léger ronflement de Cindy traversa le silence pensif qui suivit. Machin se leva et me remit sa tasse.

-Je serai chez Nicky et Georges cette après-midi, me dit-il. Pourriez-vous passer vers treize heures ?

-Oui.

-Merci. A cette après-midi, alors.

Il me serra la main, se reprit, et me donna une accolade brève et maladroite. Ca lui ressemblait tellement peu que j'eus un mouvement de recul. Puis il cala son feutre sur la magnifique chevelure blanche qu'il devait laquer pour la discipliner, mais qui bombait comme un dos de cygne, remonta le col de son loden jusqu'à ses tempes et prit congé.

Anja ne me lâcha pas les semelles. Au même moment Pierre, comme je l'appris plus tard, prenait la cuite de sa vie chez un vieux pote de Sandro. Nous allâmes ensemble à Saint-Pierre. Elle avait acheté chez Grosses Miches un alcool de

grains de bonne qualité dont elle regarnit sa flasque sans la rincer.

Machin se montrait toujours calme et froid, prodiguant la neutralité bienveillante chère aux sociologues avec discernement. Rien ne paraissait le troubler. Ni les vociférations aigres de Mauricette, ni les lamentations de Nicky, ni l'expression de débilité totale qu'arboraient comme deux frères Georges et Jeannot, incapables dans ces circonstances de se rappeler même la date de leur anniversaire. Il nous salua quand nous arrivâmes comme s'il ne nous avait pas vues depuis des semaines.

-Vous pouvez disposer, dit-il aux deux couples ennemis. Je vous remercie de votre collaboration. Quoi qu'il en soit, je suis chargé de cette enquête et nous nous reverrons certainement dans les jours à venir.

-Mais pourquoi ? Gémit Jeannot, dont le teint à la fois rosé et jaunâtre évoquait un foie gras industriel. On n'a rien fait !

-Je ne vous ai accusés de rien, fit remarquer Machin. Mon travail consiste à accumuler le plus grand nombre possible de renseignements sur les protagonistes de cette histoire. Et votre fille en est une. La mort de Lagarta m'oblige à me poser des questions sur toutes les circonstances de cette mort. Il essayait de ramener deux enfants en fugue. Je ne peux pas éluder cette fugue. Vous comprenez ?

-Mais des fugues, tous les gamins en font ! S'écria Nicky.

-Absolument pas, répondit Machin d'un ton tranchant. Puis, se tournant vers nous comme si la question était close : voulez-vous me suivre dans une des chambres ? Nous y serons plus tranquilles.

Nous nous installâmes dans la chambre de Nicky et Georges. Anja fit circuler sa flasque entre nous trois avec sa générosité habituelle. Ses réponses furent sobres et exactes. Quand vint mon tour, j'exposai sans rien omettre les événements des jours précédents, et dus m'étendre sur le désastre conjugal auquel mes quatre marmots devaient la vie. Il ne cessa de prendre des notes. Il avait trois petits carnets de couleurs différentes dont l'un aurait pu s'appeler "contexte large", l'autre "contexte restreint, faits directs" et le troisième "rien à voir, mais peut servir".

-Michaël peut être suspect ? Demandai-je.

-Oui, évidemment, répondit Machin sans beaucoup d'enthousiasme. En tout cas, il a un mobile et son caractère s'y prête. Mais ça me paraît un peu tiré par les cheveux. Je pense qu'il sera vite innocenté. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

-Moi ? Rien. Je n'y crois pas non plus. Il aurait fallu qu'il sache que Sandro courait après les gosses cette nuit, qu'il le reconnaisse -je ne suis pas sûre qu'il l'ait déjà vu. Pas en ma présence, en tout cas. Enfin ça fait beaucoup de si...

-Nous allons l'interroger de toute façon. Je lui enverrai un inspecteur dès ce soir.

-Mais, intervint Anja, vous ne croyez pas à un accident, tout simplement ? Ce genre de choses arrive. Un type bourré qui s'est affolé et a foutu le

camp... Il viendra se constituer prisonnier en pleurant dans les heures qui viennent...

-Non, dit Machin, alors là par contre, ça ne fait aucun doute, c'est un meurtre. Les experts ont rendu leurs conclusions en fin de matinée, ce pauvre Sandro a été zigouillé en trois fois. Renversé et roulé dessus une première fois, qui n'aurait pas été mortelle, mais écrasé de nouveau en marche arrière, puis une dernière fois en marche avant et à petite vitesse. Personne ne viendra s'excuser en pleurant.

Je me levai brusquement et tout devint blanc devant mes yeux. Une incoercible nausée me replia aussitôt en deux. Je vomis et tombai. Anja poussa un cri. Je me relevai d'un bond.

-Pardon ! M'écriai-je. C'est l'accident. Je ne savais pas...

-Pardon, disait Machin en même temps que moi. Je suis un âne, j'ai tellement l'habitude... Excusez-moi.

-Merde, la carquette iranienne de Nicky, murmura Anja avec une satisfaction inconsciente.

Elle la porta au petit lavabo et entreprit de la laver à grande eau pendant que Machin me tamponnait les tempes avec un mouchoir propre humecté d'eau de Cologne.

-Ca va, ça va, dis-je. C'est l'image...

-Ca ira pour aujourd'hui, décida Machin. Je vais appeler les gamines. Restez là, si vous voulez. Reposez-vous. Anja, donnez-lui une rasade de votre whisky.

Les deux gamines se pointèrent. Saphir n'était pas beaucoup plus livide que d'habitude, et Cardamone avait repris du poil de la bête.

-Voyons, dit Machin, qu'est-ce que vous avez vu ? Comment ça s'est passé ? Essayez de vous rappeler.

A ces mots Saphir fondit en larmes, se recroquevilla en pressant ses mains contre son visage, et se mit à se balancer en poussant des cris sourds qui n'avaient rien d'humain. Cardamone lui jeta un regard de mépris.

-Il faisait nuit, dit-elle d'un ton maussade.

Anja avait pris Saphir dans ses bras et essayait, en vain, de la calmer.

-Oui, je sais, dit Machin. Mais est-ce que Sandro vous avait déjà rejoint ?

-Ouais.

-Et vous marchiez le long de la route ?

-Ouais, enfin, dans l'herbe.

-Il vous a dit quelque chose ?

-Non.

-Tu es sûre ?

-Il nous a demandé pourquoi on était parties.

Saphir poussa un gémissement. Cardamone haussa les épaules.

-Et alors ?

-La bagnole est arrivée et elle l'a écrasé. On a eu peur, on a couru. Le mec s'est enfui.

-Tout de suite ?

-Ouais.

-Il n'a pas fait marche arrière, il n'a pas manoeuvré ?

Cardamone jeta au vieil homme un regard aigu.

-Ah ouais, peut-être. Je sais plus.

-Et comment êtes-vous rentrées ?

-A pied.

-Non, dit Machin. Sandro a été tué vers deux heures, vous avez averti les gendarmes de Saint-Pierre à trois heures dix. Vous n'avez pas fait cinquante kilomètres à pied en une heure.

-Ah non, c'est vrai. Un mec nous a pris.

-Un mec ? Quel mec ? Quelle voiture ? Je dois tout savoir.

Cardamone poussa un soupir exaspéré.

-Je sais plus, un mec, il nous a laissées près de l'entrée du village, il allait je sais plus où.

-Jeune ? Vieux ? Blond ? Brun ? La voix ?

-Je sais plus.

-Bon. Je crois qu'il est inutile de continuer, dit Machin. Nous reprendrons cet entretien plus tard.

-Ouais, dit Cardamone. C'est con, hein ? Je sais tout, mais j'ai pas envie de parler.

-Quel âge as-tu ? Lui demanda Machin à brûle-pourpoint.

-Je viens d'avoir quatorze ans. Je les fait pas, hein ?

-Parfait. Tu peux donc être incarcérée. Et bien Cardamone, si tu ne te montres pas plus coopérative, je serais obligé de te placer en détention.

Un éclair de fureur traversa le regard de la gamine, qui siffla :

-Elle est bonne, celle-là ! Moi, j'ai tué personne !

Saphir continuait à pousser des cris sinistres en se balançant comme un singe.

-Pourquoi êtes-vous parties ? Demanda encore Machin.

-Je sais plus, gronda Cardamone.

7

Dès que j'en trouvais la force, nous redescendîmes à l'étage inférieur. Lorsque je vis Nicky assise, hébétée, en face d'une tasse d'hibiscus, toute la hargne que j'avais pu accumuler contre elle tomba d'un coup. Cette fille était exhibitionniste comme d'autres sont roux ou diabétiques. Elle devait manquer de sommeil, car elle ne nous entendit pas descendre l'escalier. Mais dès que nous entrâmes dans son champ visuel, son chagrin, aussi simple et nu qu'un enfant qui pleure dans son coin, fut aussitôt repeint, cintré, maquillé, en talons hauts, girl aguerrie prête à déferler en se tortillant sur la grande scène du cabaret Désespoir. Je sentis qu'anja se raidissait à mes côtés.

-Mais comment une chose pareille a-t-elle pu arriver ? Sandro...

-Arrête ton char, maugréa Anja. On a tous de la peine, Nicky, et on n'est pas en Sicile, ici. Qu'est-ce que tu sais de plus, toi ?

Quelque chose de sombre et tortueux remua dans l'obscurité, du côté du poêle, et nous sursautâmes, Anja et moi, quand émergea de l'ombre un petit homme qui ressemblait à une chauve-souris qu'on aurait remise à l'endroit.

-Qu'est-ce que c'est que ça ? S'exclama Anja, dont les nerfs débordaient un peu sous l'effet cumulatif des rasades de remontant.

-c'est le père de Saphir, geignit Nicky. Il voulait voir sa fille, Mauricette s'y opposait, bref j'avais organisé un rencard chez moi. C'était

parfait, Saphir était folle de joie, mais cette espèce de connasse a déboulé... Un scandale !

Le petit homme eut un mouvement convulsif répété de tout le haut du corps, comme une poule qui n'arrive pas à engloutir un morceau trop gros. Je baissai la tête, gênée.

-Alors ça, c'est la cerise sur le gâteau, murmura Anja, perdant avec ses dernières bribes de sobriété toute miséricorde.

Le petit homme hocha la tête et s'inclina.

-Pedro, dit-il. Et il tendit une main sale et maigre qu'anja saisit par réflexe et actionna, incrédule.

-Enchantée, dit-elle sans que son expression laissât soupçonner la moindre véracité dans cette formule éculée.

-Mon pauvre Pedro, me crus-je obligée de lui expliquer, vous arrivez en plein drame...

-j'ai l'habitude, répondit-il avec un fatalisme si comique que Nicky toussa pour s'empêcher de rigoler.

-Alors, qu'est-ce que tu sais de plus, toi ? Reprit Anja, balayant d'un revers de main l'intermède Pedro. La gosse t'a dit quelque chose ?

-Elle m'a dit tout et le contraire de tout, pleura Nicky. Et elle ajouta, sans se soucier du paradoxe : Ah, si Sandro était là, il aurait su lui desserrer les dents, lui. C'était le seul que Cardamone écoutait un peu.

-Oui, rétorqua Anja, et si ma tante en avait, ça serait mon oncle. Mais tu te rends compte de ce que tu dis ?

Nicky dévisagea la petite blonde sans la moindre hostilité, et lui posant une main maternelle sur l'épaule :

-Tu devrais éviter de boire, ça ne te réussit pas. Tiens, laisse-moi finir ta flasque, je me sens toute flagada.

Anja la lui tendit de bonne grâce, et Nicky siphonna les trente centilitres restant sans reprendre son souffle. Ses joues rosirent, elle parut méditer quelques instants sur les mystères que personne n'expliquera jamais, essuya une larme résiduelle sur le coin de son oeil et exhala un vibrant soupir qui finit par une petite plainte musicale. Pedro ne la quittait pas des yeux. On voyait qu'il était taraudé par une de ces soifs que la tisane d'hibiscus, fût-ce par litres, étanche mal. Je reconnus chez lui cet aspect lyophilisé que prennent certains de ceux qui ne se nourrissent plus que de liquide, au stade terminal de leur toxicomanie. L'Italien aussi en était là. Et je trouvais que chez ces deux petits clodos, l'alcoolisme avait pris une forme plus pacifique que chez mon ex, en qui le premier hectolitre absorbé en moins de six semaines -rythme qu'il atteignit vers vingt-trois ans- avait déchaîné une violence sadique du type le plus pur. Toujours ma légendaire cerise. Le jour où je gagnerai au loto, on peut parier que le soleil se lèvera sur une inflation galopante digne de l'Allemagne des années vingt- ou que je perdrai mon ticket.

-Elle ne lâche pas un mot sensé. Elle n'essaie même pas d'avoir l'air de faire semblant. Machin compte la mettre à l'ombre.

-Quoi ? Rugit Nicky. Mais il est fou !

-Je vais très bien, dit Machin du haut de l'escalier. Et je n'en viendrais pas à ces extrémités, Nicky, si vous arrivez, devant qui que ce soit d'assermenté, à extraire de cette jouvencelle autre chose que les insolences grossières qu'elle m'a servi jusqu'ici.

-Monsieur Machin, modula Nicky, rassemblant les ensorcelantes ressources de sa voix et de son regard, vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! Sandro n'aurait jamais permis...

-Ma chère Nicky, si Sandro était présent pour permettre ou interdire quoi que ce soit, cette conversation n'aurait pas lieu d'être.

-Cette enfant souffre, elle est révoltée...

-Elle souffre en effet d'un nombrillisme aigu aggravé par une poussée de mauvais caractère, mais par dessus tout elle est terrassée par la lâcheté et la flagornerie de tous ceux qui en ont la charge, qui jugent amusant de la pourrir encore davantage en trouvant ses pires conneries divertissantes et en refusant de l'affronter parce qu'ils en ont peur. Et j'inclus le regretté Sandro dans ce jugement. Aimer quelqu'un, Nicky, ce n'est pas se mettre à plat ventre devant ses pires défauts jusqu'à ce qu'ils aient achevé de bouffer toute sa personnalité.

-c'est quoi alors ? Persifla Nicky. J'ai toujours rêvé de connaître la recette de l'amour, le vrai.

-Ma foi, vous devez être mieux renseignée que moi sur le sujet. Je ne peux pas comparer ma vie

sentimentale à la vôtre, Nicky. Le nombre de vos enfants et de vos époux impose le respect.

Je haussait les sourcils et Anja écarquilla les yeux. Nous étions tous éprouvés, mais un coup bas aussi vil nous surprit. Il dut tout autant stupéfier Machin lui-même, qui devint aussi rouge que Nicky et s'excusa.

-Quelle journée horrible, dit-il d'une voix brisée. On a l'impression d'être dans un marécage, la nuit, et d'avoir des algues autour des chevilles.

-Vous voulez un peu d'hibiscus ? Proposa Nicky.

-Je vais mettre Cardamone en taule, insista Machin. Si elle ne se déballonne pas, je la relâcherais. Je dois savoir ce qui s'est passé.

-Vous n'y arriverez pas comme ça, je vous assure. Vous ne connaissez pas Cardamone. Au contraire, vous allez la pousser vers la délinquance.

-Je ne crois pas que cette jeune personne a besoin de mon intervention pour choisir de mal faire. Et pour ne rien vous cacher, Nicky, le devenir de Cardamone m'indiffère. Je n'ai aimé qu'une teigne dans ma vie, et je croyais avoir contribué à en faire quelqu'un de bien. Mais aujourd'hui je n'en sais plus rien.

-c'est de Sandro qu'il parle, chuchota Anja à mon oreille. Mais où est passé le débris ?

-Quatre heures ! M'exclamai-je. Il faut que j'y aille. Monsieur Machin...

Je lui serrai la main. Je ne savais pas quoi faire d'autre pour le réconforter.

-Nicky, Anja... Je repasserai. Embrasse Pierre... Vous pouvez venir chez moi quand vous voulez.

Soudain je compris de quoi parlait Anja quelques secondes plus tôt en mentionnant son mystérieux débris. Pedro avait disparu. Quand ? Et surtout comment ? Il s'était évaporé, refondu dans l'ombre dont il était sorti. Ca tenait du miracle. Mais j'étais trop pressée pour y réfléchir. Cindy allait sortir de l'école.

-J'y vais, dis-je en sortant à reculons.

La panique m'avait saisie d'un seul coup à l'idée que Titine pourrait me faire un petit caprice au démarrage. L'institut était vraiment gentille, mais je ne tenais pas à la faire lanterner.

Comme d'habitude, mon angoisse eut une influence néfaste sur les événements et cette vieille rogne obstinée se contenta de pousser une quinte dédaigneuse. Une fois, deux fois, trois fois j'appuyai sur le poussoir que m'avait bricolé mon garagiste, en vain.

-Peut-être le contact ? Dit une voix timide dans mon cou.

Je sursautai en poussant un jappement de surprise. Pedro était assis sur le siège arrière, ses petites mains sur ses petits genoux, aussi comprimé latéralement par la force de ses complexes que si deux membres invisibles du pack de Bègles prenaient leurs aises de part et d'autre de sa chétive personne. Il avait les mêmes yeux que Saphir, de grands yeux bleu foncé dilatés par l'angoisse, d'une beauté tout à fait hors sujet sur son visage ravagé.

-Qu'est-ce que vous foutez là ? Glapis-je. Vous êtes malade ?

-Je vous en prie, dit-il en pâlisant encore autant qu'il le pouvait sans devenir transparent. Pouvez m'éloigner un peu d'ici? Je vous en supplie, pas le droit d'être ici.

Cete fois, je mis le contact. Ce type m'avait l'air aussi détraqué des nerfs que sa fille, et je ne tenais pas à ce qu'il se recroqueville et se mette à se balancer dans ma bagnole en poussant des cris inarticulés. La 4L s'éloigna de bonne grâce sur la route où les plaques de verglas, dans la lumière rasante, miroitaient comme des rubans de zinc.

-Mais pourquoi vous n'avez pas le droit d'être ici ? Demandai-je.

-Pas le droit, dit-il en hochant la tête. Et il s'abîma dans de noires pensées.

-Mais pourquoi ? Insistai-je au bout de cinq minutes de mutisme rêveur.

-Tué un mec dans la région il y a vingt-cinq ans. Fait mon temps, mais je suis interdit de séjour ici. Pour toujours.

-Vous avez tué quelqu'un ? M'étranglai-je.

-c'était un contrat, j'avais seize ans, dit-il d'un ton distrait. La rue, tout ça... Tiré que dix ans, mais ça me colle encore au cul. C'est pour ça qu'elle vit ici. Elle le savait.

-Qui ?

-Mauricette.

Il avait réussi à farcir ces trois syllabes de toute la rancoeur, la douleur et l'épouvante dont il était imprégné, encore plus que de mauvais vin.

-Elle voulait me séparer de ma fille. Que je ne la voie plus. Elle y a réussi, d'ailleurs.

-Nous y voilà, dis-je. Je vais chercher la mienne, de fille.

Il hocha la tête encore une fois et je jaillis de la bagnole après l'avoir garée en travers devant l'école. Cindy se rua vers moi et me sauta au cou. Elle était seule dans la classe avec la maîtresse.

-Vous avez failli être en retard, me dit celle-ci avec un grand sourire.

Je bafouillai des excuses.

-Ca ne va pas ? Me demanda-t-elle. Vous avez mauvaise mine.

-La grippe, répondis-je pour abréger.

Quand je retournai vers la voiture, elle était vide. Pedro avait tout du lapin de prestidigitateur. Mais je m'en foutais. J'étais fatiguée au-delà de l'imaginable. Dormir ne suffirait pas, il aurait fallu pouvoir mourir un jour ou deux. J'aspirais au néant.

-Maxence y m'a mordu le doigt, regarde.

-Je croyais que t'étais de sa bande.

-Oui, mais y veut tout commander. Moi je suis de la bande à Onésime.

-Ah.

-On va buter Maxence. En plus il a été au coin.

-Pourquoi ?

-Il a découpé la robe d'Aurélie avec le grand ciseau de la maîtresse. On n'a pas le droit d'y toucher.

-Il l'a vraiment découpée ?

-Il a fait deux bouts. On voyait la culotte d'Aurélie. En plus il aurait pu se crever un oeil.

-Qu'est-ce qu'elle a dit, la maman d'Aurélie ?

-Elle a crié. Elle a dit qu'elle allait téléphoner au sapeur.

-A l'inspecteur ?

-Non, au sapeur.

Je me mis à rigoler.

-Elle était d'accord, Aurélie ?

-Ouais, c'était pour faire un habit d'indien. En fait c'est elle qui lui a demandé.

-Et elle a pas été au coin ?

Cindy me regarda, stupéfaite de l'imbécillité de ma question.

-Ben non, c'est Maxence qu'a pris le ciseau de la maîtresse, je t'ai dit.

-d'accord, d'accord.

Elle me soulait, mais ça me faisait du bien que la mort de Sandro lui soit sortie de l'esprit. Les petits enfants sont comme des sources fraîches et babillantes. Je vis que l'âge béni de l'inconscience avait fui Tom, par contre, quand nous nous rejoignîmes devant la porte toute neuve de la maison.

-Maman, tu crois que c'est Papa qui a écrasé Sandro, toi ?

Ca l'étouffait, cette possibilité, mais par dessus tout sans doute parce qu'il se sentait incapable de mal juger son père, quoi que celui-ci ait pu faire.

-Ecoute, on n'en sait rien, mais moi je ne crois pas.

Ca le soulagea. En vérité, il y croyait plus que moi. Une fois l'anthrax vidé, il s'étendit avec complaisance sur un contrôle d'orthographe dont il s'était sorti avec les honneurs. Je le félicitai, mais

je ne l'écoutais que d'une oreille. Je pensais à Sandro, à Machin, à tout ce que je ne savais pas. Sans compter qu'il fallait me remettre en chasse dès le lendemain pour trouver du boulot, car je savais que Bigou m'attendait au tournant, un CES merdiquissime sous le bras, dès que Sandro aurait cessé de faire grouiller ses relations -ce qui hélas était advenu, même si ce salopard ne le savait pas encore.

Jim et Sam, à peine arrivés, me soumirent à un interrogatoire serré afin de me faire cracher les dernières nouvelles concernant Sandro. Ils faisaient preuve d'un détachement brechtien et je compris que tout ce cirque leur permettait de muer leur chagrin en énigme de série noire, c'est à dire en quelque chose dont leur sagacité pouvait venir à bout. Réaction positive, pensai-je. On ne sort des crassiers, même psychologiques, que par la lutte et l'action. C'est pourquoi je n'omis rien de tout ce que j'avais appris dans la journée.

-Mais elle est pire que con, Cardamone, dit Jimmy.

-Ou alors elle est complice, fit remarquer Sam.

Je levai les yeux au ciel. Tom haussa les épaules.

-Elle fait l'intéressante, c'est tout, dit-il.

-En tout cas, Maxence, demain on le bute, affirma Cindy avec véhémence.

Et elle brandit sous le nez des garçons son doigt mordu. Ils firent mine de s'y intéresser et l'écoutèrent dégoiser un quart d'heure, les yeux dans le vague.

Je me délassai en préparant avec amour une blanquette de dinde. Et je fus bien avisée d'en faire trois kilos, car à peine eus-je mis la table qu'on frappa, ou plutôt qu'on gratta à la porte. Cindy bondit, faisant tomber les deux chatons affolés qui avaient pris son giron comme poste d'observation pour être à la hauteur de la table, et ouvrit la porte en grand, faisant entrer à pleines brassées une brume glaciale dans la cuisine. Pedro, quant à lui, resta figé sur le seuil, encore plus ratatiné que tout à l'heure dans ma voiture.

-Sais pas où aller, murmura-t-il.

Il puait le jaja communautaire à plein nez.

-Entrez, merde, et fermez la porte, on caille, m'écriai-je.

-c'est qui ? Demandèrent en même temps Tom et Cindy.

-c'est Pedro, le papa de Saphir.

La cerise sur le gâteau, aurait dit Anja, mais je gardai cette réflexion pour moi. Je voyais se profiler une énième nuit blanche, et tout ce que je ressentais, c'était une sorte de désespoir à l'idée que je n'arriverais pas, encore une fois, à avoir mon compte de sommeil. Je resservis Pedro trois fois sans qu'il ingérât plus de cinquante grammes de nourriture. Ensuite, les chats se rendirent compte qu'il ne se défendait pas et le griffèrent sauvagement chaque fois qu'il avait l'insolence de planter sa fourchette dans un morceau. Les quatre petites têtes tressautaient dans l'assiette de Pedro en grondant, déchirant, broyant, engloutissant, s'étouffant, feulant et crachant. Les gamins oubliaient de manger devant le spectacle fascinant

d'un éternel vaincu se faisant tailler en pièces par quatre barbares lilliputiens. Les chatons, en outre, ne manquaient pas de se cogner des peignées brèves et féroces dès qu'une petite face incendiée par l'avidité s'approchait un peu trop d'une autre. Au cours de ces algarades, ils éclaboussaient de sauce, en plus de leur minois, la chemise et le pantalon de Pedro.

-Maman, fais quelque chose, murmura Tom quand la troisième assiette fut vidée. Ils vont se rendre malades.

-Et bien surtout ne te dérange pas pour moi, répliquai-je. Pourquoi est-ce que je devrais me faire lacérer les mains ?

-Quand on mange, il faudrait les foutre dehors, fit remarquer Jim. Ca devient impossible.

-Il y a un volontaire ? Demandai-je.

Pedro restait figé, ses yeux splendides élargis par l'horreur au milieu du champ de ruines de son visage.

-j'ai une idée ! S'écria Sam. Les gants de jardin !

Et se précipitant hors de table avant que j'aie pu articuler un mot, il se prit les pieds dans Albertine, couchée comme d'habitude au mauvais endroit. Pedro parut se déshydrater encore davantage sous le flot mêlé de glapissements et d'injures qui en résulta. Enfin Sam revint de la cave, ganté de cuir, et put empoigner un par un et jeter par la fenêtre Guillemette, virgule, Minuscule et Petit Point, qui se tordaient, poussaient des vagissements hystériques et faisaient résonner

dans leur cage thoracique de la taille d'un verre à liqueur des grondements démoniaques.

-j'ai plus faim, murmura Pedro. Il n'osa pas dire qu'il avait soif, et je ne lui proposai rien.

-Alors c'est pas Jeannot, le père de Saphir ? S'enquit Tom.

Ce disant, il dévisageait Pedro et ses pensées s'inscrivaient sur la surface transparente de sa petite figure claire et franche. L'espèce générique des pères, à l'étude, recelait peu d'individus présentables. Dans un sens, ça le soulageait. Il traînait, dans le regard dont il enveloppait Pedro, un peu de cet amour filial en déroute dont son coeur en crue submergeait et noyait sa fragile raison enfantine. Mais Pedro n'en avait cure. Il n'était plus depuis longtemps qu'une épave.

-Bon, soupirai-je, Jimmy, tu viens m'aider à monter le matelas de la cave ?

-Il dort ici ? Dit Tom. Il peut pas aller chez Saphir ?

A ces mots, le débris s'anima.

-Peux pas, non, expliqua-t-il. Pas le droit. Elle pourrait, mais elle veut pas.

Les gosses s'entreregardèrent, les yeux écarquillés. Cette explication confuse les laissait sur leur faim.

-Mais qui ? C'est Saphir qui veut pas ? Insista Sam.

-Non ! Oh non ! S'esclaffa Pedro. Pas ma fille ! Elle m'aime. Mauricette.

Ca, ça n'étonnait pas les gamins. Ils n'avaient pas besoin d'explications supplémentaires.

Mauricette, à leurs yeux, se serait vendue pour le plaisir de faire du mal à quelqu'un.

-Mais t'as pas le droit de la voir quand même ?
Hasarda Tom d'une voix précautionneuse.

-Non, pas le droit. Déchu des droits parentaux, moi. Elle qui a fait ça. Jeannot l'a adoptée.

Cette fois, tout le monde avait compris, sauf Cindy. Pedro poussa un soupir déchirant et rassembla tout son courage pour me demander d'une voix dolente :

-Un petit verre ?

Je faillis répondre : Non merci, mais finis par aller chercher les deux seules bouteilles dont je disposais dans la maison, un blanc à cinq balles pour faire les sauces. Les yeux de Pedro s'humectèrent de reconnaissance. Ca ne suffirait pas pour le bourrer, mais ce serait assez pour nous éviter à tous une crise de délirium. Je réfléchis au moyen de me débarrasser de ce malheureux dès le lendemain sans le jeter dans les bras des flics ni le faire calancher de froid ou de manque, sans succès. Il faudrait pourtant qu'il s'en aille, j'avais déjà adopté quatre chats sauvages et une chienne paranoïaque, je ne pouvais pas me charger en plus d'un crétin alcoolique. Mais j'étais trop fatiguée pour tirer des plans réalisables. Il serait toujours temps le lendemain d'aviser.

-Allez mes chéris, allez vous laver les dents. Une bonne nuit ne nous fera pas de mal.

-Et toi ? Demanda Jim. Ca va aller ?

Il jeta un regard indicatif sur Pedro, dont toutes les énergies rassemblées essayaient de

calmer le tremblement convulsif qui l'avait saisi à la vue des bouteilles.

-t'en fais pas, j'en ai vu d'autres. Dès qu'il sera imbibé, il va dormir, et moi aussi.

Je l'embrassai.

-Bon. De toute façon, tu gueules, je suis là, hein ?

-Oui, oui, Jimmy, dis-je avec un petit rire. J'y compte bien.

-Tu lui prêtes pas ma brosse à dents, hein, Maman ? Cria Cindy du fond de la salle de bains.

Cette brosse à dents en forme de Minnie, concession récente à ses goûts chiottisés par la propagande en vigueur dans les cours de récréation, était encore auréolée d'une gloire de nouveauté.

-Bien sûr que non ! Allez, dépêchez-vous !

Ils étaient épuisés, et je n'eus pas de mal à les coucher. Ils sombrèrent dans le sommeil aussitôt. De mon côté, je bâillais à m'en décrocher la mâchoire. Je bâclai le lit de Pedro dans un coin de la cuisine après avoir débarrassé la table. Quand je passai l'éponge, il leva les deux bouteilles d'un geste prévenant et gracieux. L'une était déjà vide, et il avait éclusé le tiers de l'autre. Ses yeux ravageurs étincelaient d'une vitalité nouvelle, et je dus me rendre à l'évidence : loin de l'assommer, l'alcool lui insufflait une énergie juvénile.

-Déjà neuf heures et demie ! M'exclamai-je. Oh là là !

-Vous coucher ? Dit-il, incrédule. Allez, le verre de l'amitié.

Je poussai un soupir agressif. Il était bien bon de me proposer mon propre jaja.

-Ecoutez Pedro, commençai-je. J'ai pas dormi depuis des semaines. Demain je dois chercher du boulot...

-Pas moi, dit-il, espiègle. Cotorep. Et il prit un air souffreteux pour expliquer : le coeur...

-A ce point ? Badinai-je. Vous avez trop aimé. Et moi j'ai pas assez dormi. Allez, bonsoir...

-Allez ! Le verre de l'amitié.

-Oh ! Merde ! Bordel de putain de Dieu, j'ai sommeil.

-Moi depuis la prison j'ai plus jamais dormi. Je sais plus ce que c'est. La vie, pas facile, hein.

-Bonne nuit.

-Et qu'est-ce que je fous là ? Interdit, en plus. J'arrive, il meurt. Ma chance. S'ils me trouvent, je suis bon, ça sera moi.

-Allez, pas de parano inutile, Pedro. Vous seriez pas foutu de conduire un solex, dans l'état où vous êtes du matin au soir.

-Moi ? Je bois ? C'est ça ?

Je le regardai avec des yeux ronds. Il finissait la deuxième bouteille. Le spleen du verre vide vint mettre une touche de mélancolie dans sa loquacité désordonnée.

-c'est vrai, reconnut-il, je bois. Très mauvais pour mon coeur. Mais que faire ?

-Une cure, cinglai-je en me dirigeant vers la porte.

-Pas possible. Une cure, je meurs. Le coeur. C'est à cause de Mauricette. Elle m'a bouffé le coeur. Grillé, rôti. Une pute.

-c'est marrant, tiens, moi aussi on m'a traité de pute six ou sept fois ces derniers temps. Dès qu'une femme rentre pas dans vos plans, vous l'accusez d'écartier les cuisses. C'est raffiné.

-Mais c'est vrai, dit-il d'un ton sérieux. Je faisais tout, tout. Je travaillais, je m'occupais du bébé. Je buvais pas. Voulais me racheter une conduite, c'est sûr. Et alors ? Elle couchait avec trois ou quatre voyous. Pourquoi ? Mais rien, des bijoux, des robes, de la hi-fi, que des conneries. Elle me détestait, elle détestait la gosse. Pas voulu la garder, petite. En nourrice, moi je bossais, pouvais pas. Jamis avec elle. Des fois elle sortait, elle rentrait pas de la nuit. Des fois de deux trois jours. Je le savais, elle était comme ça, avant le mariage, on était dans une bande, on sortait tout le temps. Après j'ai arrêté, elle a continué.

-Mon pauvre Pedro, mais je m'en fous que ça donne une idée de l'infini.

-Quand elle a voulu se débarrasser de moi, quinze y'en avait pour témoigner que je la battais, que je rentrais soûl. C'est une fine mouche. Et pareil pour Saphir...

Ses yeux se remplirent de larmes. Je bâillai.

-Pedro, vous me raconterez pour ça demain. Je suis gazée, j'y comprends rien, faut que je dorme.

-Ils l'ont dérouillée, à l'hôpital la gamine. Elle avait huit ans. Et plusieurs fois ! Ils lui ont tout fait. Et c'est moi qui ai été déchu ! Elle avait peur, elle me parlait plus. J'ai tout perdu, tout. Mauricette c'est le diable. Le diable ! Aux audiences elle avait l'air d'un ange, avec sa petite robe bleue et son col en dentelle. Et elle pleurait,

la tête dans ses mains. Et qu'est-ce qu'elle leur faisait faire à Saphir !

Il fondit en larmes et chercha à tâtons une bouteille, qu'il trouva vide.

-Tout perdu, sanglota-t-il. Tout. Boulot, ma petite fille, tout. Par ce démon, je sais pas pourquoi je l'ai épousée. Saphir osait plus me parler. Elle a pas desserré les dents devant le juge, jamais. Trop peur. Et tout ce qu'elle endurait...

-Mais enfin c'est abracadabrant, cette histoire. Personne s'est jamais rendu compte de rien ? Ils l'ont crue, elle, et rien de vous ?

-Abracadabrant, répéta-t-il. Abracadabrant.

Le mot lui plaisait.

-j'ai du mal à le croire.

-Pour ça. Moi tueur, cabane, elle rien, jamais. Une fine mouche. Personne a jamais rien su, personne. Alors vous non plus. Et à quoi bon ? Maintenant c'est trop tard, je vaus plus rien, rien. On voudrait pas de moi pour s'essuyer les pieds. Et maintenant l'autre qui se fait buter. Je suis bon.

-Vous aviez pas un ami, un seul ?

-Les amis, tu parles. Pas d'amis, moi. Je sais où ça m'a mené, les amis. Pas besoin d'amis.

-Pedro, c'est n'importe quoi ce que vous me racontez. Vous êtes soûl comme un cochon.

-Et je suis bon, cette fois, répéta-t-il avec une obstination monomane. Ils vont me coller ça sur le dos. Le connaissais même pas. Jamais vu. Pas le droit d'être ici.

Je me levai de la chaise où j'avais eu la faiblesse de m'asseoir et poussai vers lui le verre

qu'il m'avait servi. Il l'engloutit d'un trait et poussa un soupir.

-Si vous voulez, je vous balance à la gare demain. Rentrez chez vous, Pedro. Vous n'avez rien à foutre ici, si vous êtes interdit de séjour. Pourquoi êtes-vous venu ?

-Saphir. Saphir m'a demandé. Elle m'a écrit. En poste restante, une chance, j'y passe, des fois. J'ai pas de domicile.

-Saphir vous a écrit ? Mais pour vous dire quoi ?

-De venir. Des choses à me dire. Urgent, viens, papa. Six ans que je l'avais plus vue. Mais une toute petite lettre.

Il farfouilla dans la poche de son innommable pantalon et réussit à en extraire un chiffon rose, froissé, criblé de coeurs et de petites fleurs, qu'il me brandit en tremblant. Il y était écrit :

Papa chéri

Ca fait trop longtemps qu'on s'est pas vus. Tu me manques trop, j'ai des trucs à te dire, je suis malheureuse, il faut que tu m'aides et je t'aiderai moi aussi. Viens, c'est très important pour moi, il faut que tu viennes.

Saphir

L'écriture était ronde, régulière et maladroite, une écriture de petite fille sage. Je lui rendis son trésor et hochai la tête.

-La nuit porte conseil, Pedro, dis-je. Allons dormir, on réfléchira demain.

8

Ce furent les mêmes qui me tirèrent du lit le lendemain. J'avais sombré dans un sommeil de brute, et même si Michaël avait défoncé la façade avec un grumier, ça ne m'aurait pas arrachée à mon coma. Les deux grands avaient loupé leur car. Pedro s'était volatilisé pendant la nuit, laissant son lit immaculé et les deux bouteilles vides rangées avec une componction d'huissier devant la porte de mon placard à balais. Ca ne me surprit qu'à moitié.

-Où il est le père de Saphir ?

-j'en sais rien. Dépêche-toi, Cindy. Allez, tout le monde dans la voiture. On achètera des croissants en bas. Vite !

-Je trouve plus mon cahier de textes, geignit Sam.

-Tant pis. Allez ! Vos cours commencent dans un quart d'heure. De toute façon vous êtes en retard.

-Alors pourquoi se presser ? Philosopha Jim.

Je clignai des yeux. J'avais le vertige, le sommeil m'engluait encore.

-Magnez-vous ! Je démarre dans vingt-cinq secondes.

Ils se regroupèrent en maugréant dans les parages de la 4L, mais dès que je démarrai ils se ruèrent sur les portières. J'avançai en faisant rugir le moteur.

-Attends ! Maman ! Attends !

-Non !

Les portières claquèrent. Je vérifiai d'un coup d'oeil rapide le nombre de têtes. Cindy était coiffée comme l'enfant sauvage avant sa domestication, Sam comme la statue de la liberté. Jim avait boutonné jeudi avec vendredi et Tom se curait le nez d'un air absorbé. Le compte y était.

-Vous avez vos cartables ?

Une rumeur de grognements excédés me répondit. Avec l'inconscience que donne la bourre, je descendis à la ville en moins de vingt minutes, malgré les plaques de verglas qui reluisaient sous les phares. Les deux grands furent catapultés l'un à son lycée, l'autre à son collège, des miettes de croissant plein le buffet et l'air hagard, portant leur cartable comme un émigrant sa maudite et indispensable batterie de cuisine. Je m'aperçut trop tard que Sam ne portait qu'une chaussette.

En remontant au village je m'autorisai à musarder. J'en avais le temps, les petits n'avaient classe qu'à neuf heures.

Une fois qu'ils furent à l'école, j'ingérai un cinquième café et allai pianoter sur le minitel de l'antenne ANPE, à la mairie de Saint-Pierre. L'Hippo de Saint-Marcel cherchait une caissière à plein temps à compter du premier janvier. Je téléphonai et pris rencard pour le surlendemain. Quand je sortis, le soleil commençait à percer la brume glaciale du matin, et une lumière diffuse, éblouissante, dessinait de vagues ombres autour des bâtiments. J'eus un pincement au coeur à l'idée de rentrer chez moi, où ne m'attendaient que la neurasthénie d'Albertine et l'appétit dément des

chatons. J'avais besoin de présence humaine. Ma voisine recevait son arrière-petite-fille, Larirette était au boulot, l'Italien passait par une phase de mutisme bougon. Je laissai la 4L devant la mairie et dirigeai mes pas vers chez Nicky et Georges.

A la sortie de Saint-Pierre, la route bifurquait et descendait en lacets à travers une série de concrétions calcaires presque nues dans les plis desquelles s'enracinait une végétation plus méditerranéenne que l'altitude ne l'aurait laissé supposer : chênes verts, buis, cistes. Un peu plus bas, cette petite route plongeait dans une châtaigneraie à l'abandon et serpentait pendant deux cent mètres entre les terrasses et les éboulis de murets. Enfin elle se dirigeait vers le hameau, situé un peu en surplomb, où se côtoyaient tant bien que mal la maison de Mauricette et Jeannot et celle de Nicky et Georges. Je devais d'abord passer devant la première.

J'arrivai par l'arrière de la maison, et j'étais encore dissimulée par les troncs des derniers châtaigniers, embroussaillés à leur base de vigoureux rejets et tendant vers le ciel leurs cîmes spectrales desséchées par l'endossia. Ce que je vis ressemblait à une mauvaise plaisanterie. Jeannot était accroupi devant un barbecue démonté dont il avait l'air, malgré la profusion d'outils qui l'entourait, de ne savoir que faire. Et en face de lui, Cardamone, debout, un pied sur le tas de ferraille, les bras croisés, le harcelait d'un discours bas et sifflant. Elle portait une ras-la-touffe, des collants en résille, des bottes mexicaines, et une sorte de gros pull rose en plumes d'autruche qui dévoilait,

par une échancrure carrée, la moitié de ses petits seins chocolat au lait et de leurs aréoles noires. Elle avait accroché dans ses cheveux une série de petites tresses blond platine.

-Voyons, Jeannot, roucoula-t-elle, je te plais pas ?

-Dégage, je travaille, dit Jeannot sans beaucoup de conviction.

Il jetait sur les jambes de poulain de Cardamone des regards libidineux. Je restai plantée derrière le châtaignier, emmerdée au-delà de l'imaginable. Que faire ? Passer comme si de rien n'était ? J'en avais jusque là de cette bande de cinglés. Et en plus, je ne pouvais pas me plaindre de l'acoustique du hameau. On aurait dit que Jeannot était sur mon épaule gauche et Cardamone sur mon épaule droite.

-t'as peur que Mauricette nous surprenne, chéri ?

A ces mots, Jeannot tressaillit et jeta par-dessus son épaule un bref coup d'oeil.

-Fous le camp d'ici. T'es qu'une pisseuse !

Il avait baissé la voix.

-Quoi ? Tu vas pas me dire que tu préfères les vieilles, pas toi...

Jeannot empoigna un marteau et se mit à taper sur un bout de tôle, à dix centimètres du pied de Cardamone. Mais elle ne recula pas, se contentant d'allonger sous le nez du travailleur sa jambe grêle et bien dessinée qui nageait un peu dans la résille. Je ne savais quelle décision prendre. Si cette petite connasse avait décidé de se faire violer par ce singe, après tout, ça ne me regardait pas. Je

commençais à grelotter sous mon châtaignier. Si ça continuait, j'allais choper l'encre, moi aussi. Cardamone s'étira, faisant saillir avec un art consommé toutes les rondeurs musculeuses et menues de son corps de peuplier. Jeannot s'arrêta de taper sur sa ferraille. Il avait l'air de peser le pour et le contre. D'après ce que je voyais de son expression, le contre était mal parti. A sa place, j'aurais hésité. Hélas il avait autant de discernement qu'une ablette. Il faisait partie de cette race d'hommes auxquels leur bite tient lieu de cerveau. Un tropisme puissant le faisait s'incliner vers la démoniaque adolescente. Il balbutia d'une voix engluée par toutes les sécrétions afférentes au désir des propositions que je ne distinguai pas - mais le son me suffisait.

-Quoi ? Dit Cardamone. Qu'est-ce que tu baves ? Article !

Le borbrygme se fit plus sonore et impérieux, sans gagner en clarté. Il l'accompagna pourtant d'un coup d'oeil et d'un mouvement de tête spasmodique vers le garage, situé en face, de l'autre côté de la route.

-Comprends pas ! S'écria Cardamone. Tu peux pas parler français ?

Une fenêtre s'ouvrit à la volée derrière le couple pré-adultérin, et le buste de Mauricette s'y encastra, en un coup de théâtre qui pour être multicientenaire n'en perdait pas pour autant une once d'efficacité. Mauricette, qui ne manquait pas d'un certain sens esthétique primitif, laissa tout le monde jouir de l'effet. Cardamone souriait. Il ne faisait aucun doute, à la regarder, que le lever de

rideau s'était produit au moment par elle décidé. Jeannot n'en finissait pas de se racornir. Nous attendions tous l'explosion.

-Ca va ? Je vous dérange pas ? Hurla Mauricette.

-Ben non, répondit Cardamone. Pas plus que d'habitude.

Mauricette sursauta et ses petites mains musclées se refermèrent sur le cadre de la fenêtre.

-Qu'est-ce que tu fous ici, toi ? T'as vu comment t'es habillée? Tu fais le tapin ou quoi ?

-Ouah, c'était pour faire plaisir à Jeannot. Il aime bien les petites filles habillées en putes, non ?

Mauricette blêmit, mais pas autant que Jeannot. Et je compris qu'à ce moment précis Cardamone commençait à être en danger, et pas seulement de se faire épingle dans un garage. Elle dut le sentir elle aussi, car elle recula de quelques pas, sans perdre son arrogance. Jeannot se levait. Cardamone recula encore. Mauricette, le regard fixe, comme hypnotisée, ne la quittait pas des yeux.

-Qu'est-ce qui t'arrive, Mauricette ? Cria Cardamone. Merde, t'as changé d'avis ? Ca te dérange, maintenant ?

-Attrape-la, dit Mauricette entre ses dents.

J'en avais assez vu. Je sortis des châtaigniers sans faire de bruit et me dirigeai vers eux d'un pas rapide et bien rodé. Cardamone, en plein milieu de sa volte-face, fut la première à m'apercevoir. Jeannot, qui s'était lancé à ses trousses, faillit me rentrer dedans.

-Et bien, et bien, dis-je, qu'est-ce qui se passe ?

Mauricette me scruta de la tête aux pieds avant de me répondre, dans son style inimitable :

-Qu'est-ce que vous foutez là, vous ?

-c'est pas une route communale ici ? J'allais voir Nicky et Georges.

Je tournai la tête et regardai Jeannot, qui s'était arrêté à quelques mètres de Cardamone.

Ah ! S'écria celle-ci. Attends, je viens avec toi.

-t'es pas au lycée ?

-j'avais pas envie d'y aller.

-t'avais pas autre chose que cet habit de clown à te mettre ?

Elle sourit, un sourire étincelant qui montrait ses dents et une partie de ses gencives, et avait quelque chose de carnassier.

-Ah ! Ah ! Ca c'est rien ! J'ai mieux ! Et se tournant vers Mauricette et Jeannot : Vous avez encore rien vu, mes petits ! Et elle me précéda en trottant vers l'autre maison.

Je regardai le couple. Eux aussi me mataient, d'un air ambigu, plein de menaces dissimulées et de calculs, qui me fit froid dans le dos.

-Qu'est-ce que vous avez ? Demandai-je d'un ton un peu trop agressif.

La colère de Mauricette éclata soudain, et elle asséna à Jeannot une baffe à assommer un boeuf. Elle avait tapé les doigts repliés, et ses ongles pointus lacérèrent la joue de sa moitié, qui reçut le coup sans réagir, sinon en se ratatinant et en portant les mains à sa tête, comme pour se protéger de la suite. Mauricette se mit à hurler.

-Avance ! Pauvre con, minable, chien, avance ! Mais tu vas y aller, oui ?

Elle commença à lui envoyer des coups de pieds dans les jambes, de toutes ses forces. Cardamone, qui était revenue sur ses pas, éclata de rire. Je me hâtai vers la maison de Nicky et Georges, tandis que Jeannot, prostré, était affalé dans l'entrée de la sienne, et tentait en vain de parer les coups de pieds au visage que Mauricette lui assénait en hurlant avec ses petites godasses à talons pointus.

-Pauvre tache ! Merdeux, loque, saloperie, tu vas rentrer oui ?

Cardamone me rejoignit en bas de l'escalier.

-t'es pas un peu cinglée ? Lui dis-je avant d'ouvrir. Tu sais faire quoi, dans la vie, à part chercher la merde ? Je croyais que Machin voulait te coller au gnouf. C'est pas encore fait ?

Mais à ma grande surprise, elle éclata de rire et m'embrassa.

-Laisse faire l'artiste, Pépita, me dit-elle. Moi, cette année, j'ai décidé de faire une BA.

-Une BA ?

-Ouais, une Bonne Action, tu connais pas ? Mais de quel trou tu sors ?

-Et la bonne action, ça sera quoi ? De te faire sauter par ce babouin sur la carrosserie de sa bagnole ?

-Ah ! Ah ! T'as tout vu ! Laisse-moi faire, je te dis. Je sais ce que je fais.

Je la regardai. Elle savait peut-être ce qu'elle faisait, mais en attendant elle ne décrochait pas un mot sur la nuit du meurtre. Je le lui fis remarquer avec une amertume qui parut la mettre sur la défensive.

-Laisse-moi faire, se contenta-t-elle de répéter. Sandro, t'étais peut-être avec lui depuis un an, mais moi, c'était mon père.

-Mais quel rapport avec Mauricette et Jeannot ?

-Aucun, poupée, t'occupe. Tu peux pas comprendre.

Elle ouvrit la porte et disparut en courant dans le couloir du fond, qui menait à sa chambre, sous l'escalier.

-Qui est là ? Demanda Nicky du fond de la cuisine.

Je lui racontai les détails de l'affaire. Les manoeuvres de Cardamone la laissèrent froide, elles devaient faire partie d'une routine un peu fastidieuse. Mais la rouste prise par Jeannot l'étonna.

-Tu viens à l'enterrement de Sandro ? Viens, hein...

Ca, ça me mit un coup à l'estomac. Merde, ce n'était pas assez qu'il soit mort, en plus, il fallait l'enterrer.

-Lisa ?

-Mais c'est quand ? Je sais pas...

-Demain.

-Ah ! Demain les petits n'ont pas école, c'est un peu la galère...

Nicky me prit la main et plongea dans les miens ses yeux d'un noir de velours. Elle allait pas me la faire, cette manie qu'elle avait de jouer de ses avantages physiques me semblait de plus en plus déloyale. Je me secouai.

-Oh non ! Arrête ! Ecoute, j'aime pas les enterrements...

-Georges s'occupera des mouflets. C'est à dix heures. Viens.

Ses yeux se remplirent de larmes. Je l'aurais giflée.

-Oh merde ! D'accord, d'accord !

-Merci, dit-elle d'une voix de contrebasse en me sautant au cou. Je me dégageai en hâte.

-Faut que j'y aille, Nicky, dis-je en essayant de reprendre mon souffle. Les gosses sortent de l'école dans une heure, faut que je leur fasse à bouffer.

-Repasse cette après-midi. Pierre et Anja seront là.

-Ouais, en coup de vent, hein. Allez, à tout à l'heure.

-A tout à l'heure, Lisa.

Je repassai au petit trot devant la maison de Mauricette et Jeannot, aussi inexpressive qu'un masque de carnaval oublié sur la pelouse. Les volets étaient fermés, des rideaux métalliques ajourés qui permettaient de voir sans être vu. Je pressai le pas. Un silence pesant planait sur les lieux, même les petits oiseaux la fermaient.

L'après-midi j'arrivai en voiture par l'autre côté de la route. La bagnole de Pierre et Anja, une vieille R5 couverte de fleurs psychédéliques et d'oiseaux de paradis par ses précédents propriétaires, un couple de berlinois nostalgiques, était déjà garée dans la cour. Je montai l'escalier quatre à quatre. J'avais les flubes que Mauricette ou Jeannot sorte de terre sous mes pieds.

-Ah ! Voilà Lisa.

Ils m'embrassèrent. Pierre avait un teint de papier mâché et ses yeux semblaient flotter dans de la graisse froide, mais il évita de s'appesantir sur les tenants et les aboutissants de sa cuite. Devant lui une aspirine bruissait dans un verre à dents. Nicky le regardait d'un air apitoyé.

-Moi, commença-t-il, j'aimerais bien savoir quel lien il y a, même si c'est dans la tête de Cardamone, entre les Stanley et...

-Les Stanley ?

-Oui, Mauricette et Jeannot. Entre eux et l'assassinat de Sandro.

-Pourquoi elle irait provoquer Jeannot ? Il doit y avoir une raison, non ? Insista Anja.

Nicky se leva et renvoya en arrière ses longs cheveux noirs d'un geste harmonieux. Puis elle tendit les mains, paumes en avant.

-Alors là mes enfants, je veux bien qu'on prenne tout en compte, mais le comportement de Cardamone, on le connaît depuis longtemps...

-Ouais, mais pourquoi elle a dit des choses pareilles ? Que Jeannot aimait...

Il se tourna vers moi.

-Je me rappelle plus exactement...

-Les petites filles habillées en putes, complétai-je.

-Pierre, intervint Nicky, tu sais que Cardamone écrit un journal ?

-Ca doit pas être triste, fit remarquer Anja.

-Tu ne crois pas si bien dire, continua Nicky. Et bien dans ce journal, Cardamone parle de toi.

-De moi ? S'étonna Pierre. Ca avait l'air de lui faire plaisir. C'est vrai que je l'ai eue en classe il y a...

-Six ans.

-Oui, dit Anja d'un ton rêveur, l'école du Moustier était encore ouverte....

-Dans son journal, reprit Nicky, balançant le pavé avec désinvolture, elle s'étend pas mal sur la façon dont tu te masturbais sur elle quand elle était sur tes genoux.

-Quoi ? Rugit Anja.

-Alors celle-là, elle est bonne, murmura Pierre.

-Elle ne parle que de Pierre ? Demandai-je.

La gamine m'intriguait de plus en plus.

-Oh non ! Elle parle du curé, de la moitié des pères d'élèves, de Georges, du pasteur...

-Ah oui ! Le pasteur ! Me souvins-je.

Nicky haussa un sourcil.

-Sandro t'en a touché un mot ?

-Oui.

Mon coeur se serra au souvenir de cette conversation.

-Ca alors, marmonna Pierre.

Il était encore sous le choc de la révélation. Se retrouver à cinquante berges dans la peau d'un pédophile ayant autorité lui faisait un effet singulier.

-Je ne prétends pas que tu sois un amateur de petites filles, continua Nicky d'une voix suave. C'était juste pour dire...

-Ah mais putain de merde, si j'étais amateur de petites filles, comme tu dis, j'irais pas tripoter

Cardamone. Une vérole pareille, mais elle ferait débâter Gilles de Rais.

-Pierre ! Cingla Anja.

-Ouais, s'excusa Pierre, je me calme, mais c'est des coups à se retrouver sous les ponts, ce genre de conneries...

-Allons, allons, dis-je. D'après ce que j'ai compris, le journal de Cardamone est un inventaire de tout ce que cette punaise aimerait pouvoir imputer à tous les poilus qui croisent son chemin.

-n'empêche, répondit Pierre, dont le teint crayeux semblait ne jamais devoir reprendre la moindre couleur, c'est un comble. Et moi qui lui ai fait sauter une classe...

-Elle est très douée, fit remarquer Nicky.

-Un génie, renchérit Anja. Elle est sous-employée ici. Il faudrait l'envoyer quelque part où ses talents pourraient s'employer à fond. En Algérie, ou en Bosnie, ou au Rwanda.

-Vous ne savez pas par quoi elle est passée, dit Nicky d'un ton tragique. Il faut la comprendre.

-Ouais, on sait par quoi elle nous fait passer, ça nous suffit, répliqua Anja d'un ton acide.

-Elle est où, d'ailleurs ? S'exclama Pierre. J'aimerais lui dire un mot.

-Tu n'y penses pas, fit Nicky avec précipitation. Il va de soi que je ne lis pas les journaux intimes des enfants qui me sont confiés.

-Mais et ce journal ? On peut y jeter un oeil ?

-Impossible. Je ne sais pas où il est.

Pendant quelques secondes, Anja et Pierre dévisagèrent Nicky. Celle-ci se contenta de lever

les yeux au ciel et de hausser les épaules. Je me levai. Tout ça commençait à me prendre la tête.

-Vivement que Sandro soit dans le trou, dis-je. Je crois qu'on devient tous cinglés.

A ces mots, ils se détendirent.

-A demain, Lisa, dit Anja. On partira d'ici.

-A demain, dis-je. Et je sortis.

Une fois dehors, je respirai mieux. Il faisait un temps magnifique, froid et ensoleillé. Ce coin était un vrai panier de crabes. Je fus heureuse de rentrer chez moi. Je passai le reste de l'après-midi dans mon plumard, avec les chatons ronronnants autour de moi. Sans dormir, j'arrivai à me reposer vraiment. C'était la première fois depuis longtemps.

9

Le lendemain j'arrivai chez Nicky et Georges un peu en avance avec mes deux bambins révoltés. Nicky était en noir. Cardamone, l'air maussade, trônait sur le canapé fait main, son fin visage aux yeux baissés émergeant d'une buée de cheveux crépelés où flottaient, captifs, des brins de paille et des débris végétaux. Elle ne portait qu'une polaire trop grande et rapiécée avec de la toile de jute, et un pantalon de jogging dont les ourlets déchiquetés traînaient de part et d'autre de ses vieilles baskets. Sa manière à elle de manifester son deuil. Georges faisait la vaisselle. Il avait envie de ne voir personne, de ne parler à personne, et son dos voûté l'exprimait de façon éloquente. Pierre et Anja étaient vêtus, comme d'habitude, avec un mauvais goût pratique et discret. Quant à moi, j'avais rassemblé mes fringues les plus sombres, et troqué mon manteau chaud mais jaune contre un imperméable léger mais gris foncé. La matinée ne s'annonçait pas comme une partie de plaisir. J'avais refusé, la veille au soir, de voir Sandro une dernière fois. Nicky s'était attardée avec complaisance sur la virtuosité des morticoles, capables selon elle de transformer un chien écrasé en jeune premier.

-l'office funèbre est à dix heures, chantonna Nicky. Il faut y aller.

-Le quoi ?

Anja me prit par la manche et me traîna dehors.

-c'est la mère de Sandro qui y a tenu. Elle est très pieuse.

Sans me demander mon avis, ils me nichèrent dans un coin du 4x4 de Nicky. J'eus à peine le temps d'apercevoir la gigantesque silhouette de Georges devant la porte d'entrée, portant un ouistiti éploré habillé comme Cindy. Une insupportable sensation de malaise me gagna, et j'eus peur de me trouver mal. Anja et Pierre regardaient la route les dents serrées. Nicky fredonnait une romance désuète. Nous nous garâmes à trois cents mètres de l'église de Pardoux et remontâmes la grand-rue à pied. J'étais dans un état second. Il me semblait que toutes mes sensations passaient par le filtre d'une voile invisible, et qu'au centre de cette toile tendue entre moi et le monde, j'étais seule. Il y avait foule devant l'église. Le parvis baignait dans une lumière crue. Je reconnus Machin un peu à l'écart. Il donnait le bras, avec une antique courtoisie, à une petite femme blonde, mince et gracieuse, dont les mains dessinaient en l'air des bouquets tragiques, et qui marchait avec la maladresse d'un faon. Elle devait avoir dans les cinquante-cinq ans, et semblait lutter pour ne pas s'effondrer.

-c'est la mère de Sandro, chuchota Anja à mon oreille.

Ca me paraissait impossible. Physiquement, d'abord. Comment quelqu'un d'aussi grand et gros que Sandro, dont toute la physionomie rappelait un ours, avait-il pu sortir de cette porcelaine ivoirine ? Et puis l'âge ne correspondait pas. Ou

alors elle l'avait eu vraiment jeune : Sandro avait quarante-deux ans.

-Enfin, reprit Anja, qui lisait en moi comme en un livre ouvert, c'est la femme qu'il a toujours présentée à tout le monde comme sa mère. Mais il n'a jamais fait partie de ses côtelettes, comme tu peux l'imaginer. C'était sa mère adoptive.

De nouveau, je parcourus la foule des yeux. La majorité des gens, à l'instar de la mère de Sandro, faisait partie de ces milieux bénis où les femmes ne font pas la vaisselle, quoiqu'elles engagent rarement des hommes pour la faire à leur place. Il était difficile d'imaginer qu'on allait accompagner à son dernier squat un éducateur des plus miteux. Pour moi, ça ne représentait qu'une énigme de plus. J'aperçus, à la périphérie de cette foule bruisante, des couleurs plus criardes et une agitation plébéienne. La tenue de deuil de Mauricette, d'un noir laqué zébré d'estafilades sang de boeuf, la moulait de la glotte aux chevilles, ne laissant ignorer aucune courbe de son corps, dont la facture indienne classique, chairs rondes et déliées, finesse des articulations, tirait l'oeil de certains notables. Une fois que ces malheureux avaient été appâtés par son corps, ils ne pouvaient plus en détacher les yeux. Toute son expression et son attitude disaient : je vous emmerde. A côté d'elle, Jeannot avait l'air d'une otarie, l'intelligence en moins. Saphir, les yeux baissés, vêtue d'une robe en laine noire, tenait la main de Ganaël, habillé en garçon d'honneur. Tous les quatre, dans cette foule dépayante, se bousculaient et se marchaient sur les pieds. Je revins à Mauricette.

Consciente d'attirer sur elle tous les regards, elle tentait de masquer les siens, en vain. Si tous ces messieurs bien mis avaient été moins captivés par son corps souple et rond comme celui d'un chat bien nourri, ils auraient, comme moi, suivi ses coups d'oeil involontaires et répétés pour tomber sur un être qui dans un autre genre, valait le coup d'oeil. Il était grand, mais pas assez pour se détacher de la foule. Pourtant, cette impression de haute taille était accentuée par sa morphologie. Il avait les épaules étroites, mais bosselées de muscles qui ressemblaient à des kystes. Ses articulations se présentaient comme des sortes de noeuds sur des membres trop longs en forme de colonnes. Agé peut-être de trente-cinq ans, il était chauve, avec des cheveux filasse qui traînaient de part et d'autre de son caillou. Sa face brutale et chafouine n'exprimait que l'arrogance, et il avait l'air de se foutre des regards corroucés qui parfois se posaient sur lui. Son ensemble jean délavé faisait une tache bleue dans la foule noire et grise. Un sourire triomphal découvrait ses tabourets de guingois et illuminait ses yeux de cinglé, dont le gris pâle et la fixité ne laissaient rien supposer de plus qu'un paléocortex. Il regardait Mauricette, et elle essayait de ne pas faire de même. J'eus l'impression qu'elle le connaissait, et que nulle inimitié ne s'élevait entre eux. Mais il la gênait.

-Et celui-là, demandai-je à Anja, mon guide.
C'est qui ?

Elle le regarda et sa petite bouche se plissa de désapprobation.

-Ah on pouvait faire confiance à Sandro pour collectionner les tarés, commenta-t-elle.

Je souris et laissai tomber. Mais Anja se rendit soudain compte de ce que cette remarque pouvait avoir d'insultant pour moi, et elle porta les mains à sa bouche, ne sachant que dire pour adoucir ses propos à l'emporte-pièce.

-Je sais, je sais, dis-je. Tu ne pensais pas à moi en disant ça.

-Elle a encore sorti une connerie ? Demanda Pierre d'un ton bonhomme. Elle a un véritable talent pour dire ce qu'il ne faut pas, quand il ne faut pas, à qui il ne faut pas.

Anja rougit jusqu'à la racine des cheveux.

-d'accord, je la ferme, dit-elle d'une petite voix catastrophée. Il a raison. Mais je te jure que je ne le fais pas exprès.

-Chut, chérie, dit Pierre.

La foule se massait graduellement sous l'arc brisé surplombant les vantaux de l'église. Il allait falloir pénétrer dans ce putain de tombeau géant où la poussière des siècles nous attendait, froide et humide.

Une lumière paradisiaque, tombant en cascade des vitraux, illuminait l'église. Des écharpes lumineuses redessinaient le décor vénérable à larges coups de couteau, faisant naître une scène impressionniste pleine de chaleur et de gaîté : les horizontales lustrées des dossiers, les verticales poudreuses des piliers s'élançant vers les voûtes avec une vigueur végétale. La foule s'agitait, bonasse, cherchant comme une bande de volailles ensommeillées à s'aligner sur les perchoirs. Anja et

Pierre remontaient vers le chœur. Je restai vers le fond, fascinée, et ne m'assis que lorsqu'un silence bruissant gagna toute l'assemblée. Je dus pousser un peu -tout doucement- le petit être qui se trouvait à côté de moi, en m'excusant. Une main se posa sur la mienne, légère et timide, tandis qu'un sourire d'innocent apparaissait sous des yeux pareils à des gemmes, aussi beaux, aussi inexpressifs.

-Pedro ! Soufflai-je. Qu'est-ce que vous faites là ?

-Dormi ici, dit-il dans un soupir. Il gèle, dehors.

-j'espère que vous n'avez pas sifflé tout le vin de messe, pouffai-je.

Un vieux monsieur très droit se retourna pour me fusiller du regard.

-y'avait du vin ? Mais où ? Chuchota Pedro.

-Chut !

Il resta pétrifié, grêle et écarquillé, avec cet air de gnome des animaux nocturnes piégés par la lumière des phares. Un tremblement douloureux agitait sa chétive carcasse. J'évitais de le regarder. Et mes yeux se posèrent par hasard sur une grande boîte à chaussures en chêne verni qui reposait, légèrement oblique, sur des sortes de tréteaux. Je mis vingt secondes à identifier l'objet, et vingt minutes à émerger de la fascination morbide qu'il se mit aussitôt à exercer sur moi. J'avais l'impression de pédaler dans une toile d'araignée, d'avoir le visage collé comme une ventouse à un hublot couvert de vase. Ce n'était pas possible qu'il soit là-dedans, ce putain de caisson semblait taillé

au mieux pour Albert, à condition de le débiter d'abord pour disposer en quinconce les différentes parties de son corps. Ce n'était pas lui. Ils s'étaient plantés de cadavre. Une envie de rire démente me remonta dans la gorge avec la brutalité d'une nausée à l'idée que nous étions en train de nous lamenter sur la dépouille mortelle d'une bignolle morte de la cirrhose -ou, qui sait, d'un cul-de-jatte qui se serait claqué un anévrisme entre les bras d'une mineure. C'en était trop. J'enfouis ma tête dans mes mains et éclatai de rire, pliée en deux dans l'ombre protectrice de la travée.

-Allons, allons, me murmura Pedro en me tapotant l'épaule. On y passera tous. Lui aujourd'hui, moi demain.

J'étouffais. Il allait m'achever avec sa sollicitude. Tout à coup la foule entama un dialogue avec le prêtre. La dernière fois que j'étais entrée dans une église, je portais du Petit Bateau sous ma jupe plissée bleu marine, et j'avais balancé un jeton de téléphone lors de la quête. C'était tout ce dont je me souvenais. Mon rire convulsif se calma et je suivis, dans cette hébétude qui suit une attaque de nerfs, le manège des prières et des répons. La liturgie commençait à m'endormir. Où était passé Sandro dans tout ça, nom de Dieu ? Quel rapport ? Et si le mec qui l'avait écrasé se trouvait dans l'église ?

-Tenez.

Il me tendait un mouchoir vert et cloqué semblable à un tout petit chou frisé. Je fis un vague signe de tête pour décliner l'offre. A ce moment-là tout le monde se leva. Déjà ? Je

ramassai mon imper par terre et me levai à mon tour au moment où tout le monde tombait à genoux. Pedro avait l'air aussi paumé que moi. Je cherchai des yeux Pierre et Anja, en vain.

-Bordel, j'y comprends rien, marmonnai-je, et j'en ai plein le cul.

-c'est la messe pour le mort, m'expliqua Pedro.

Je le dévisageai, incrédule. Il était vraiment aussi con que ça? Il m'adressa un sourire encourageant et me pressa les mains avec ses petits doigts diaphanes en pattes de langoustine.

-Vous le connaissiez ? Demanda-t-il.

-c'était mon jules.

Il hocha la tête en fermant les yeux et me tapota la cuisse. Toutes ces auscultations finissaient par me mettre les nerfs à vif. J'avais du chagrin, d'accord, et j'étais dans la merde sans doute, mais ma situation se présentait comme un printemps sur la Riviera à côté de la sienne. Il me sourit de nouveau et j'eus envie de le gifler.

-Le vin de messe , demanda-t-il dans un chuchotis tremblé. On le boit quand ?

-On en boit pas, répliquai-je. Il est pour le curé.

Ca eut l'air de lui faire mal. Une cuisante frustration, un résumé de toute sa vie.

-Mauricette est là, articulai-je à deux centimètres de son oreille. Avec Saphir.

-Je sais.

Il haussa les épaules et parut s'absorber dans une prière personnelle, un peu catholique, un peu vaudoue. Il faisait des petits gestes de la main

entre ses genoux, il avait l'air de jeter des sorts à ses godasses.

C'était fini. Déjà la foule s'ébrouait et se déversait hors des travées, remuant avec l'exultation animale qu'on éprouve à s'étirer et faire quelques pas après être resté une heure quasi immobile dans le froid, le cul sur le dur. Le cercueil n'était plus à sa place. Quatre gros bras étaient en train de le manoeuvrer vers la sortie. Ils avaient beau essayer de ne pas casser l'ambiance, leurs trognes enluminées par le blanc-cass de dix heures et leurs gros bras sans doute tatoués sous leurs pulls camionneurs évoquaient plutôt la java des déménageurs de pianos que la messe en ut mineur.

Le cimetière se trouvait à la sortie de Pardoux, et nous emboitâmes tous le pas au fourgon mortuaire. Je me retrouvai dans la grand-rue à avancer au même rythme compassé que les autres. J'avais oublié mon imper dans l'église. J'étouffai un juron et renonçai à y retourner en courant. Il faisait un temps superbe et glacial. Je ne pleurais pas, mais mon nez se mit à couler, et mon mouchoir se trouvait dans mon imperméable. Et puis j'avais envie de pisser. On aurait dit que mon corps faisait l'impossible pour que je me sente encore plus mal que prévu. Quelqu'un me prit le bras.

-Merde, Pedro, soufflai-je. Lâchez-les moi une minute.

-c'est moi, murmura Machin.

Je me retournai et sa chevelure éblouissante m'accrocha les yeux. Dans la lumière hivernale, c'était trop.

-Remettez votre chapeau, chuchotai-je. C'est indécent

Il sourit.

-Je ne peux pas, nous sommes dans un cortège funèbre. Tenez, reprenez ça.

Mon imperméable. Cet homme était la providence en personne. Ayant récupéré mon tire-moelle, je me mouchai à petits coups discrets.

-Comment vous avez su que c'était le mien ?

-j'étais juste derrière vous. Derrière vous et le petit bonhomme qui disparaît tout le temps.

Son regard patient et obstiné était posé sur moi. A sa façon, il était en train de traverser un continent. Il commençait par poser les rails, et puis il avançait la loco de dix mètres. Et puis il reposait un rail. Il avait le temps. L'enterrement, il s'en foutait. Ses yeux débordaient de vitalité et du bonheur de vivre, le chagrin n'y pouvait rien. Il jouait à une sorte de jeu de go à l'échelle de la réalité, depuis toujours. Je souris à mon tour.

-Le père de Saphir, dis-je à voix basse.

-Oui, je m'en doutais. Qu'est-ce qu'elle lui ressemble.

-Il est interdit dans le coin, précisai-je.

-Je sais, je sais. Il fit le geste de chasser une mouche imaginaire. Je sais tout de lui. Un pauvre type, mais qui pourrait sans doute m'en apprendre si j'arrivais à l'approcher.

-Eh bien profitez-en, il était là...

-Oui, dit machin avec un petit rire désenchanté, il était là, mais il n'y est plus. Et puis je ne veux pas l'affoler. Ce type vit comme Arafat depuis des années. Une parano pareille devrait être classée aux monuments historiques. En plus il est malade. Si je lui mets la main au collet, il est capable de me faire une crise cardiaque. Je n'ai plus l'âge des bavures.

-c'est vrai, cette histoire de contrat ?

-Oui, c'est vrai, mais il n'a pas eu de chance. C'est d'ailleurs une de ses caractéristiques, le manque de chance. Le type a été touché au bras. Il n'est même pas tombé dans les pommes. Et comme il avait encore plus de choses à se reprocher que Pedro, il a foutu le camp de l'hôpital par la fenêtre de sa petite chambre le soir même. Et sa blessure s'est infectée. Septicémie. Il a fallu lui couper le bras, mais ça n'a servi à rien. Il est mort trois jours plus tard. C'est le genre de choses qui arrivent une fois sur mille.

-Et alors ?

-Et alors c'était un fils de bonne famille, une bonne famille dont il était la honte, mais qui a sorti l'artillerie lourde, le cousin procureur, les neveux avocats, et caetera... Et Pedro a pris quinze ans. Rien n'a joué en sa faveur. Ni le fait qu'il était mineur, ni le fait qu'il n'avait tué personne. Il a joué de malchance au procès, une fois de plus. Vous auriez vu le jury, vous l'auriez pas cru.

A présent le cortège funèbre se disloquait et serpentait sur plus d'un kilomètre. Deux jeunes filles de bonne famille s'engouffrèrent dans une

pâtisserie. Il faisait trop beau pour un enterrement, le coeur n'y était pas.

-j'aimerais quand même bien savoir ce qu'il est venu faire ici, dit Machin d'un ton songeur. Ca me turlupine.

Je le lui expliquai, et lui racontai tout ce que je savais sur Pedro, et de fil en aiguille, les événements des derniers temps, des fureurs de Mauricette au journal de Cardamone. Il sortit aussitôt un petit carnet "rien à voir, mais peut servir" et se mit à griffonner dedans.

-Vous avez vu la lettre de Saphir ? Est-ce que vous pourriez me dire exactement ce qui y était écrit ?

-Non. J'étais fatiguée, vous savez. Qu'elle était malheureuse, qu'elle avait des trucs à lui dire. Qu'elle voulait qu'ils s'aident l'un l'autre. Et c'est vrai qu'elle a l'air mal barrée, cette gosse.

-Il y a des gens qui naissent comme ça. Ce sont des aimants à emmerdements. Elle tient ça de son père.

-Et elle, elle ne vous a rien dit sur l'accident ?

-Non. Elle est choquée, c'est la crise de nerfs à chaque fois. J'attends qu'elle se calme. Ca peut durer.

Nous arrivions devant la grille du cimetière. Le corbillard s'était garé à côté d'une sorte de petit oratoire gris avec du marbre et des angelots fessus un peu partout. Je n'en revenais pas. Ainsi Sandro faisait vraiment partie d'une de ces familles où même les morts pètent dans la soie. Ca expliquait la facilité avec laquelle il m'avait sorti de la merde quelques temps plus tôt.

-Je me suis permis de mettre une couronne de votre part, dit Machin.

-Des couronnes, maugréai-je, il m'en faudrait deux ou trois dans la bouche. Mes plombages se font la malle.

-c'est pour ça.

-Mais vous savez, fallait pas. Parce que j'en ai vraiment rien à foutre.

-Moi non plus, Lisa, mais on est dans un autre monde, ici. Et ça peut me servir, voyez-vous, que vous ne soyez pas trop mal vue par la famille.

Je ne répondis rien. Je trouvais qu'il y allait un peu fort. Au bout d'un moment, je finis par grincer :

-Et à quoi ?

- je ne sais pas. Une idée parmi d'autres. Je cherche dans toutes les directions. Mais la famille de Sylviana n'aimait pas du tout Sandro.

-Sylviana ?

-Sa mère . Sa mère adoptive, en fait. Elle l'a adopté quand il était en prison, très tard. Elle était déjà veuve. Mais elle a cinq autres enfants qui l'ont plutôt mal pris. Il y a un sacré gâteau à partager, quand elle quittera cette vallée de larmes.

-Sans blague ? Mais vous y croyez, vous, à cette piste ?

-Non, reconnut-il. Je ne crois à rien. Je tâtonne, je rêve, c'est tout. Ramassez une poignée de terre.

-Quoi ?

-Ramassez une poignée de terre, répéta-t-il. Pour jeter sur le cercueil.

-Oh merde, marmonnai-je en me baissant.

La terre était gelée. Je ramassai trois graviers et une petite touffe d'herbe. Machin passa devant moi et s'arrêta un instant pour jeter ses dix grammes de glèbe. Le cercueil était déjà constellé de petits tas grumeleux en étoile. Sandro était là-dedans, du formol plein les tripes et du coton à la place du cerveau. Je rejoignis Machin en hâte.

-Et puis aussi, reprit-il comme si nulle formalité n'avait interrompu ses propos, je suis embêté, avec votre Michaël.

-Allons bon.

-Il est infoutu de prouver qu'il était chez lui cette nuit là. J'ai même la certitude qu'il n'y était pas.

-La certitude ?

-Deux petites auto-stopeuses, deux soeurs de dix-sept et vingt-deux ans qu'il a rencontrées l'été dernier et avec lesquelles il avait passé, paraît-il, une semaine. Elles sont de Lyon. Elles sont revenues le voir à l'improviste. Ces petites gourdes ont dormi sur son paillason cette nuit là, au lieu d'aller à l'hôtel, comme tout le monde. Dites, il a du succès, votre ex.

-Il était dans le plumard d'une troisième, je le connais, affirmai-je.

Il hocha la tête.

-c'est aussi mon impression, mais alors il ne veut pas compromettre la troisième. Ce qui nous met tous dans la mouise. Moi ça m'oblige à me coller sur un tuyau qui sent le crevé à cent mètres, et lui il étoffe encore sa réputation, qui n'a pas besoin de ça. Il va finir par y laisser son boulot.

-Ca serait que justice, dis-je d'un ton hargneux. Il se fait au moins deux briques par mois et vous avez vu comment on vit, les gosses et moi ? C'est un commercial de génie, paraît-il. Vous en faites pas, la boîte le lâchera pas comme ça. La moitié du chiffre, c'est lui. En tout cas c'était encore le cas il y a deux ans.

-c'était, dit Machin. Mais des commerciaux aux dents longues, dans ce pays, il y en a autant que de rats dans un collecteur d'égouts. Votre Jules a fait deux ou trois conneries ces derniers mois. Il boit trop, ce n'est pas nouveau, mais le divorce l'a rendu encore plus capricieux et irascible qu'avant. Il pose des lapins aux huiles, maintenant. Même un commercial recherché ne fait pas ça. Il se saborde. Il a perdu deux gros clients depuis avril dernier. Et deux jeunes loups de vingt-cinq balais sont en train de gratter son carnet d'adresses petit à petit. Pour moi, à Noël prochain, il est sous les ponts.

-Comment vous savez tout ça ?

-c'est mon métier, dit Machin avec modestie.

A la sortie du cimetière, la foule se dispersait. Je cherchai Nicky des yeux et vis la frêle silhouette de Sylviana se diriger vers nous.

-Je vous laisse, dis-je trop vite.

-Non répondit Machin, restez. C'est vous qu'elle veut voir.

-Un autre jour, suppliai-je. Mais il était déjà trop tard.

Sylviana me sourit et me prit les mains, tandis que Machin nous présentait l'une à l'autre.

-Enchantée, dis-je d'un ton contraint.

J'essayai de comprendre l'expression de Sylviana, et quand j'y arrivai, je n'y crus pas. Elle avait peur de moi.

-Sandro vous admirait beaucoup, dit-elle d'une petite voix tremblante, et ses yeux se remplirent de larmes, des yeux très grands, de la couleur des tabacs blonds, des chaumes, de l'ambre. Ses cheveux devaient être teints dans leur nuance d'autrefois, un blond foncé tirant sur le roux. Tout en elle donnait une impression automnale de mélancolie, de douceur et de fragilité.

-Il m'admirait ? Couinai-je.

Machin me jeta un regard furtif de désapprobation et la pauvre Sylviana se rétracta. Toujours ma grande gueule. Mais tout de même. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle me dise que je le faisais bander, mais s'il m'admirait, il me l'avait bien caché. Je me repris aussitôt et lui serrai les mains à mon tour.

-Je regrette de n'avoir pas pu vous connaître... Avant...

Elle hocha la tête, rassurée.

-Nous nous verrons bientôt, murmura-t-elle. Dès que je pourrais... J'y tiens. Vous êtes... Vous êtes tout ce qui me reste de lui.

J'acquiesçai. Elle devait croire à ce qu'elle disait. Moi non. Il existe dans les sociétés humaines des murs de verre entre les castes. L'amas de pognon qui lui permettait de rester jeune et belle était aussi élevé que profond le trou bourbeux où le simple fait de survivre m'avait dévoré les dents, les cheveux, la peau, et me faisait paraître dix de plus que mon âge. C'était trop de

distance entre nous. Et puis merde, les pauvres sont trop pauvres parce que les riches sont trop riches.

-Alors... A bientôt, murmura-t-elle. Et elle m'embrassa. Un baiser très bien, sans bave, plein de retenue. Je restai inerte sous la caresse timide. J'avais l'impression d'être Bourru l'ours. C'était plus fort que moi. Elle s'éloigna à petits pas pressés.

-Au revoir, Lisa, me dit Machin sur un ton de reproche. Et il ajouta : vous apprendrez à la connaître. Ne soyez pas bouchée. Sylviana est beaucoup plus compliquée que son milieu, vous savez. A chacun sa guerre, d'accord. Mais il y a des lignes de front aussi dans les salons de la haute. Le monde n'est pas en noir et blanc.

Je restai coite après cette sortie. Il m'avait fait la morale ou j'avais rêvé ? Il était déjà loin quand je trouvai une réplique à mon goût. Je la ravalai et me dirigeai vers Nicky, qui restait plantée dans la lumière en face de Mauricette, près de la grille du cimetière, et avait tout du sac d'engrais en tenue de soirée. Je vis en m'approchant que Jeannot s'était mis du fond de teint pour masquer les ecchymoses dont son visage était couvert. Pierre et Anja chuchotaient, un peu en retrait, et Cardamone et Saphir se tenaient par la main comme deux petites filles. Ce n'était plus l'enterrement de Sandro, c'était la trêve de Noël.

-Alors vous venez ? Répéta Mauricette. A la fortune du pot, hein. C'est juste pour marquer le coup.

Pour ce qui était de débiter des conneries, Anja avait affaire à sérieuse concurrence.

-Tout le monde chez moi, alors, claironna Mauricette avec sa voix à rayer l'émail des dents. Vous aussi, Lisa. On l'aimait bien, le Lagarta. Pas vrai Jeannot ?

Jeannot hocha la tête, docile. J'interrogeai l'assemblée du regard.

-Qu'est-ce qui se passe ? Demandai-je d'un ton mauvais. On va fêter ça chez Mauricette ?

Celle-ci éclata de rire et me gratifia d'une bourrade dans l'épaule.

-Elle est franche, la mère. J'aime ça, s'écria-t-elle. Allez, à tout de suite.

Ils démarrèrent sur les chapeaux de roues, emportant Cardamone et nous laissant Ganaël, qui avait éternué sur son costard dans l'indifférence générale.

-c'est quoi, ce sketch ? Demandai-je. On est invités à l'apéro ?

-Ah, Lisa, supplia Nicky, écoute, allons-y, parce que toi tu ne te les fades pas tous les jours de la semaine, mais moi, un peu d'apaisement dans la guérilla me ferait un bien fou.

-c'est ton problème, rétorquai-je. Moi je fais pas ami-ami avec ces cinglés.

-j'ai pas trop envie non plus, dit Pierre.

En montant dans le 4X4, je faillis m'asseoir sur Pedro.

-Ah putain, s'écria Anja, à bout de nerfs à force de se taire, mais on peut pas faire un pas sans lui marcher dessus, il est pire qu'une merde de chien !

-s'il vous plaît, bêla Pedro. Avec vous ça marchera peut-être. Voir ma fille.

Le voyage jusqu'à Saint-Pierre dura trente-cinq minutes. Trente-cinq minutes d'éloquence baroque, de pleurs, de prières et de trémolos implorants, au terme desquelles nous promîmes à Nicky ce qu'elle voulut, à condition qu'elle ferme son clapet. Pedro, pour sa part, avait promis dès les premières secondes. Il tenait Ganaël sur ses genoux et étalait la morve sur le plastron du même au moyen de son mouchoir en choucroute. Sans ses lunettes, le bambin avait un oeil qui disait merde à l'autre. Il avait l'air d'un singe de bateleur qui aurait égaré son orgue de barbarie.

-Tu sais, gazouillait Pedro dans son cou, moi le papa de ta soeur.

Il avait dû mettre la main sur le vin de messe. L'air autour de lui titrait bien ses douze degrés. Le gosse restait immobile, les bras ballants, dans cette odeur surie. Anja ouvrit une fenêtre en soupirant.

-c'est bon, on arrive, dit Nicky.

-On reste un quart d'heure et on se casse, avertis-je.

Mauricette nous attendait sur le pas de sa porte. Elle s'était changée, mise à l'aise, comme on dit, et arborait un jogging en molleton turquoise qui dégueulait sur ses formes et rajoutait des bulles là où il n'y avait auparavant que des déclivités élastiques. Elle avait l'air d'une poupée de son un peu trop garnie. Les tons de cette tenue à prétention sportive faisaient ressortir sa tignasse

rougeoyante et ses yeux clinquants. L'air aimable ne lui allait pas, elle semblait déguisée.

-Où sont les gamines ? Demanda Nicky.

-Dehors, elles se baladent. A leur âge on les fait chier, nous, les adultes.

Cette subite tolérance me stupéfia. Mauricette me posa dans la main un cocktail rosâtre et laiteux. Jeannot, assis sur un énorme canapé en cuir violet, préparait les mélanges, un petit guide ouvert à côté de lui. On aurait dit qu'il passait un examen.

-Qu'est-ce qu'il a ? Demandai-je. On dirait qu'il est malade.

Mauricette ne se démonta pas pour si peu.

-Il est tombé dans l'escalier, m'expliqua-t-elle avec un grand sourire plein de vraies belles dents faites pour mordre. Et ses yeux étaient plantés dans les miens comme des pics à glace. Mais soudain tous ses traits parurent givrer, et elle reprit son expression naturelle. Elle venait d'apercevoir Pedro, qui s'était glissé dedans dans l'ombre de Pierre. Une flambée de haine et de fureur lui tordit le visage.

-Tu oses... Tu oses.... Bégaya-t-elle. Et perdant toute contenance, elle se mit à hurler : Dehors !

Pedro nous regarda tous d'un air suppliant. Mauricette s'élança vers lui. Sans l'intervention de Pierre, elle lui aurait probablement fait sauter un oeil d'un coup d'ongle. Il recula vers la porte en tremblant. Il se mit à pleurer comme un gosse, à la fois de frustration et d'épouvante.

-Je veux voir Saphir, geignit-il.

-Fous le camp ! Minable, déchet, salopard, fous le camp d'ici!

C'était dur. Il n'avait même pas eu le temps de boire un verre. Il dut se contenter de celui qu'elle lui lança à la figure. Dès qu'il eut refermé la porte, Mauricette se laissa tomber dans un fauteuil assorti au canapé. Elle tremblait de la tête aux pieds.

-Ce fumier, répétait-elle, ce fumier... C'est le père de Saphir... Un assassin, un alcoolique... Ils l'ont relâché, c'est fou...

Personne ne releva, et nous parlâmes d'autre chose. Mais l'ambiance était retombée. Elle n'arriverait jamais à nous persuader que Pedro était dangereux. Nous sifflâmes nos cocktails, tous plus dégueulasses les uns que les autres, et prîmes congé. Quand je sortis, Mauricette me prit par les mains. C'était la mode, ces derniers temps. Il faudrait que je songe à faire payer les gens. Je me raidis, dans l'attente de la connerie qu'elle ne manquerait pas de me sortir. Ca ne fit pas un pli.

-Allez, Lisa. Il est mort, mais vous vous êtes vivante, c'est ça qui compte.

-Merci, dis-je froidement.

Tom et Cindy me firent une scène au moment de partir de chez Nicky et Georges, et contraignirent ce dernier à finir l'histoire du petit chaperon vert. Ils avaient mangé, et même pris un bain.

-Vous vous êtes bien amusés ? Demanda Georges.

-Très drôle, répliqua Nicky. Vraiment, Georges, ton humour n'a pas de tabous. Bravo.

Nous déguerpîmes avant le crescendo de la scène qui s'amorçait. Nous avions notre compte.

10

Pierre et Anja me raccompagnèrent chez moi. La R5 me suivait en pétaradant, envoyant sur les filets de neige des bas-côtés des nuages de métaux lourds. Quand nous arrivâmes sur la place, il me sembla que mon coeur se décrochait dans ma poitrine. La mercos maudite était garée devant la baraque. La portière arrachée avait été remplacée par une portière d'occase d'un rose lait fraise écaillé.

-Bon. On t'accompagne, décida aussitôt Pierre.

Cindy se blottit dans une encoignure de la 4L. Je n'essayai pas de la déloger, et me contentai de jeter sur elle mon imper et le blouson de Tom.

-Je reviens te chercher dès qu'il sera parti, promis-je.

Mais elle ne réagit pas. Roulée en boule, elle examinait les dessins de son pull avec une concentration d'autiste. Elle était paralysée de trouille.

Tom nous précéda. Michaël s'était assis sur une chaise en formica et buvait du jus de pomme d'un air écoeuré, tandis que les deux grands, debout, lui posaient une nuée de questions sans attendre les réponses et sans même prendre le temps de respirer.

-c'est toi qui as tué Albert ?

-Et Sandro ?

-Où t'étais la nuit du crime ?

-Pourquoi t'as fait ça ?

-Ils sont bien dressés, dit-il d'un ton morne quand nous entrâmes dans la cuisine. Et Cindy ? Elle est où ?

-Elle se cache, répliquai-je. Elle a peur. La pauvre gosse ne sait pas encore faire la différence entre un ogre et un pinardier.

Il me jeta un regard suintant de méchanceté impuissante. Il avait l'air fatigué, dégoûté, et un peu malade. J'inspirai, m'emplissant les poumons d'une odeur d'asile de nuit qui me parut en décalage avec son standing.

-j'aimerais bien que tu t'en ailles, dis-je d'une voix égale.

Il ne daigna pas esquisser un geste. J'attendis quelques secondes et réitérai :

-Va-t-en, ou j'appelle les flics.

Cette fois, il releva les yeux sur moi. Il faisait des efforts pour se contrôler. Pierre et Anja, silencieux, se tenaient un peu en retrait mais ne perdaient pas une miette de la scène. Michaël se leva et se dirigea vers un placard mural qu'il ouvrit.

-Anja, murmura Pierre, va donc passer un petit coup de fil.

Elle sortit sans faire de bruit. Michaël, le dos tourné, choisissait l'assiette la moins minable de mon tas d'assiettes. C'était dur. Comme de trouver le verre à moutarde le plus précieux. Il se rabattit enfin sur mon unique saladier en verre, qu'il laissa tomber par terre d'un geste méprisant. Et il eut l'air très bête, parce que le récipient, au lieu de voler en miettes, rebondit en lâchant un éclat ovale aussi

dédaigneux qu'un pet, et finit sa course sur ses orteils.

-Merde ! Fulmina-t-il.

Et il balança un coup de pied dans le gros bol qui achevait de se stabiliser.

-Touroc, commentai-je. Pas cher, moche, très solide.

Comme pour me donner raison, l'objet rebondit encore une fois contre le mur et revint en faisant un bruit désagréable et rocailleux vers Michaël, pareil à un chien crétin rapportant la baballe au maître exaspéré.

-Va-t-en, Papa, glapit soudain Tom. Pourquoi t'es revenu ?

-Mais pour vous voir, les chéris, dit Michaël en se rasseyant, un sourire dément aux lèvres. Tu n'es pas content de me voir ? Même toi ?

-t'as raison, attaquaï-je, culpabilise le pauvre môme. Il a osé l'ouvrir devant Papa chéri qui a essayé de défigurer Maman à coups de tessons, défoncé la porte et écrasé le chien...

A ces mots il se leva avec une brutalité qui fit sursauter tout le monde et pointa le doigt sur moi. Malgré eux, les garçons reculèrent.

-Fais attention à ce que tu dis, ma vieille, siffla-t-il entre ses dents. Et fous-toi bien ça dans le crâne : j'ai écrasé personne, moi. Rien ni personne. D'accord ? Et c'est ce que tu vas dire aux flics.

Pierre se râcla la porte et avança d'un pas, levant les mains en signe d'apaisement.

-Ecoutez, mon vieux...

Michaël se tourna vers lui comme s'il venait juste de l'apercevoir. Il avait la manie du théâtre bas de gamme.

-Qui c'est çui-là ? L'autre gros lard est pas encore refroidi que tu t'en envoies un autre ?

-Papa ! Hurla Tom.

Sam le ceintura et l'entraîna vers sa chambre. Je l'entendis sangloter et se débattre. Jim restait imperturbable, les bras croisés. Cette pose téméraire lui suçait toute son énergie. Ses yeux noirs vacillaient comme des bouées d'ancre dans son visage livide.

-Bon, ça suffit maintenant, dit Pierre, perdant son sang-froid. Foutez le camp d'ici, puisqu'on vous le demande.

-Monsieur m'insulte ? Me demanda Michaël d'une voix sourde.

-Tu nous emmerdes, dis-je, de guerre lasse. Qu'est-ce que tu veux ?

-d'abord, répliqua-t-il du tac au tac, crispé comme d'habitude sur ses prérogatives défuntes, je veux que tu arrêtes de me manquer de respect devant les gosses.

J'éclatai de rire. La tête de Pierre valait le coup d'oeil, mais ce n'était rien à côté de celle de Jim.

-Bon, repris-je, recouvrant d'un coup toute ma mauvaise humeur. Ton cinéma minable, tu y mets une faveur rose, et tu te le carres où tu veux, s'il reste de la place. Fais ce que t'as à faire dans ton petit univers de demeuré, casse-moi la gueule, j'ai l'habitude, mets tout en miettes ici, terrorise les mômes, torche ton carnage habituel et dégage, parce que nous on a autre chose à faire qu'attendre

que tu te décides. Allez hop, vite fait bien fait, et ciào.

-t'aimerais bien, hein ? T'aimerais bien que je m'énerve ? Comme ça ça confirmerait ces salades que tu racontes, que je suis violent, que je suis le croquemitaine ?

Je mis les poings sur mes hanches. Je n'en pouvais plus de le voir. C'était comme me retrouver devant une tumeur en bocal, une saloperie dont j'aurais failli mourir. Il me révoltait. L'amour, pensai-je, c'est vraiment n'importe quoi. C'est une atteinte à la dignité de l'homme. Moi j'avais aimé ça ? J'en avais été dingue, accro, malade ? Mais nom d'un chien, qui nous extirpera ce chancre, cette insulte à l'intelligence qu'ils appellent amour ? Michaël me faisait pitié, au fond, et moi aussi je me faisais pitié. C'était vrai qu'il était en pleine dégringolade, à cause de tout ça. Des petits détails, son col froissé, lui qui était si maniaque autrefois, un pli nouveau au coin de sa bouche, et puis son attitude, son corps. Il n'était pas encore conscient d'être lessivé, mais ses muscles, ses nerfs, ses tendons avaient renoncé. Tout avait été trop facile pour lui -moi la première.

-Mon pauvre Michaël, dis-je sans animosité, t'es vraiment une tache.

Il serra les dents et les jointures de ses doigts devinrent blanches. Si Jimmy continuait à rester aussi figé, il allait choper une crampe. Cindy devait commencer à se congeler dans la voiture. Pierre ne cessait de soupirer, grogner, piétiner, avaler sa salive et se tortiller.

-Je vais être clair, dit Michaël avec une lenteur délibérée. J'ai pas flingué l'autre grizzly, là, et tu le sais. Tu le sais d'autant mieux que j'étais chez toi cette nuit-là. Et j'aimerais bien que tu le précises aux flics, parce qu'ils ne me lâchent plus, en ce moment. A la boîte, ça fait un sale effet.

Jimmy parut pousser de dix centimètres. Pierre s'éclaircit la voix.

-Ecoutez, intervint-il, ça me ferait mal, parce que ma femme était avec Lisa à partir de quatre heures et quart.

Michaël tourna lentement la tête vers lui et le détailla, en prenant son temps, de la tête aux pieds et des pieds à la tête. Le retour lui prit plus de temps que l'aller.

-Il est encore plus vieux que l'autre, fit-il remarquer avec dédain.

Ses yeux noirs se crochetèrent sur ceux de Pierre, et il dit entre ses dents :

-Votre femme, je sais pas où elle était cette nuit-là, et je m'en fous. Mais elle était pas chez nous. On s'est couchés tôt et je suis parti à sept heures.

-Michaël, si tu redescendais sur terre ? On était sept à la baraque, en comptant Machin, et y'en a pas un de nous qui t'a vu. T'as pas une autre version ?

-j'étais là, s'entêta-t-il.

Mais il avait encore pâli.

-Allez, barre-toi, ça vaudra mieux pour nous tous.

-j'étais là ! Hurla-t-il en tapant du poing sur la table. Il devait croire que je bluffais, à propos de

Machin. Tu le sais aussi bien que moi ! Et t'as intérêt à en témoigner, tu m'entends, salope?

-t'étais pas là, dit Jimmy d'une voix chevrotante.

Et après cet acte d'héroïsme il se retira dans sa chambre, à reculons. Son père ne l'avait même pas regardé.

Au cri de Michaël, Pierre s'ébroua et lui sauta dessus, puis, le tenant par les épaules, essaya de la traîner vers la porte. Mal lui en prit. L'autre lui envoya un coup de talon dans les joyeuses et Pierre se cassa en deux en expectorant avec un bruit sec de bois mort qui romp, au moment où la porte s'ouvrait sur un quatuor de képis. Pierre étant hors d'état de nuire, ils se précipitèrent sur Michaël. Ce crétin en envoya un au tapis, le plus galonné, avant de disparaître sous un tourbillon d'uniformes bien repassés qui n'allaient pas le rester longtemps. Une pluie de coups se fit entendre, et les hoquets de rage de mon ex se transformèrent en gémissements.

Le chef cracha un petit jet de salive sanguinolente sur mon carrelage, voulut se relever, avisa Anja et Pierre qui semblaient absorbés par une cérémonie cultuelle dont le centre était les organes génitaux de Pierre, auxquels tous deux adressaient à voix basse et douce des paroles réconfortantes, parut regretter d'être célibataire, et se releva en se massant la mâchoire.

-Arrêtez, ordonna-t-il d'une voix molle. Vous allez le démolir.

Les trois flics s'arrêtèrent comme un seul homme, laissant à terre une épave prostrée qui se tenait la tête en demandant pardon.

-Quand il vous a cogné j'ai vu rouge, dit le plus jeune.

Les deux autres, deux vieux briscards, le regardèrent avec dédain.

-Soyez pas lèche-botte, mon garçon, c'est pas moi qui vous paye, dit le galonné.

Et il alla filer la main à la toute petite Anja qui essayait de déplier le très grand Pierre, avec des précautions de dentellière.

-Essayez de pisser, conseilla-t-il.

Le couple hocha la tête et se dirigea vers les gogues, d'où nous parvinrent les exhortations câlines d'Anja et les protestations douloureuses de Pierre. Enfin l'écho d'une miction entrecoupée déclencha des soupirs de soulagement dans la maréchaussée, et le chef se tourna vers moi.

-Qu'est-ce qui se passe ? C'est votre ex, non ? On a reconnu la mercedes.

-Oui.

-La petite dame nous a averti qu'il était chez vous et qu'elle craignait le pire. Il va reprendre le frais. Mais qu'est-ce qu'il voulait, au juste ?

-Je voulais voir mes enfants, bougonna Michaël, qui avait réussi à s'asseoir.

Un petit paquet de bulles rosâtres s'accumula à la commissure de ses lèvres. Il me fixa avec tant de menace dans le regard, l'imbécile, que je crachai le morceau.

-Il voulait que je témoigne qu'il était là la nuit du meurtre de Lagarta. Peut-être dans un trou de

souris, ou sous le paillason. Enfin on est sept à ne pas l'avoir vu, avec le commissaire Machin.

-Salope ! Hurla Michaël.

Le jeunot lui envoya une mandale, par distraction. Il y eut un bruit de dents qui claquent et un bref gémissement.

-Contrôlez-vous, mon garçon. On ne traite pas les gens comme ça, voyons, dit le galonné sur un ton de reproche. On a déjà assez mauvaise réputation. Vous avez un carnet à souches, non ?

-Heu... Oui, dit le jeune flic, qui prenait des couleurs.

-Et bien verbalisez, mon garçon. Arrêtez de baffer comme un pithécanthrope, montrez-nous que vous savez écrire.

-c'est un cas numéro cinq ? Balbutia le bleu. On groupe ?

-Attends, on va t'aider, dit le plus âgé des deux autres. Déjà y'a coups et blessures, c'est le tribunal.

-Coups et blessures, ricana Michaël, qu'est-ce que je devrais dire !

-Ce que vous voulez, rétorqua le galonné. Mais nous on est assermentés.

-Obstruction et rébellion...

-On fera ça à la maison, coupa le chef. Madame ?

-Attendez, dis-je. Ma petite est dans la voiture.

Elle dormait, chaude comme une caille, sous mon imper et le blouson de Tom. Quand je repassai dans la cuisine, je vis que Pierre et Anja étaient sortis de leur antre.

-Je voudrais déposer une plainte, chevrota Pierre.

-J'y compte bien, dit le galonné. Et je vous conseille d'aller voir un toubib, on ne sait jamais.

Il porta la main à son képi en un salut qui évoquait le strict minimum réglementaire. Les trois autres étaient en train de traîner Michaël dehors, sans brutalité mais sans ménagements non plus pour les hématomes dont ils l'avaient couvert quelques instants plus tôt. Dès qu'ils furent sortis, Pierre s'assit avec précaution.

-Tu es restée combien de temps avec ce taré ?
Demanda-t-il.

-Treize ans, dis-je. Treize. Ca porte chance.

Je m'assis en face de lui. A vrai dire, ça me soulageait que Michaël soit au gnouf encore une fois. J'aurais même préféré qu'il canne, et cesse de représenter un danger pour moi et les gosses. Tout ça finirait mal. Et pourtant, je ne croyais toujours pas à sa culpabilité. Pierre me dit soudain :

-Tu ne crois pas que ça peut être lui ?

-Non.

Anja et lui échangèrent un coup d'oeil qui me déplut.

-Il le connaissait pas, dis-je. Et comment aurait-il su que cette nuit-là...

-Merde, pour un mec qui le connaissait pas, je trouve qu'il l'a quand même bien décrit, fit remarquer Pierre. "Gros lard", "grizzly", et il a dit aussi que j'étais "encore plus vieux que l'autre", c'est-à-dire qu'il situe Sandro entre lui-même -il a à peu près ton âge, non ?

-Oui, murmurai-je.

-Entre trente et quelques, donc, poursuivit-il, et cinquante, c'est mon âge. Cinquante-trois pour

être exact. Sandro avait un peu plus de quarante ans. Pour quelqu'un qui le connaissait pas, je le trouve précis.

Anja hochait la tête d'un air grave. Je m'empoignai la tignasse et commençai à la triturer.

-Mais comment aurait-il su que les gosses fugueraient justement ce soir-là ? Et que Sandro irait les rechercher ?

Je me tus tout à coup, tandis que les derniers mots de Sandro me revenaient à la mémoire. Il avait dit : Je crois savoir où elles sont allées. Et s'il pensait le savoir, ça devait plutôt venir de Cardamone, avec laquelle il était très lié, que de Saphir, qu'il connaissait à peine. Mais alors...

-Moi, des fois, dit Anja, je me demande si c'est pas encore plus tordu qu'on le pense, s'il est pas tombé dans un piège, le Sandro. Qu'on se soit servi des gamines... Parce que quand même, quelqu'un les a ramenées. Après le coup de l'accident, elles étaient choquées, elles seraient pas montées avec n'importe qui. Pour moi, elles connaissaient celui qui les a ramenées.

Je n'arrivais pas à faire attention à ce qu'elle disait. L'idée m'était venue juste avant, comme un coup de fouet. Cardamone savait où Sandro irait d'abord la chercher. Il suffisait qu'elle donne rencard à quelqu'un d'autre... Non. Ce n'était pas possible.

-Qu'est-ce que tu dis ? Bégayai-je.

-Je me demande, répéta Anja, si on s'est pas servi des gamines pour lui tendre un piège.

Pierre balaya toutes ces suppositions d'un geste.

-Machin, coupa-t-il. Machin saura quoi faire de tout ça.

Je hochai la tête. Je le voyais d'ici bourrer son petit carnet "contexte restreint, faits directs" de ses pattes de mouche. Oui, Machin saurait. Nous nous détendîmes tous les trois. Je fis réchauffer un café et nous allâmes faire nos dépositions et porter plainte. Le ciel commençait déjà à s'obscurcir. Et les gosses allaient être en vacances. Si je ne décrochais pas ce boulot à l'Hippo, c'était foutu pour quinze jours. Je ne pouvais pas les faire garder.

-Maman, me demanda Jim avant que j'aie eu le temps d'enlever mon imperméable, il connaissait Sandro, Papa ?

J'étais décidément la seule à ne pas l'avoir compris.

-Oui, répondis-je, un peu énervée. Mais ça ne veut pas dire grand-chose.

Tous les quatre, chacun dans un genre différent, avaient l'air de clowns sous-alimentés prêts à se produire dans la MJC sans vitres d'une ville de l'est, un soir de novembre. Ça me rendait malade, je n'arrivais jamais à vivre des trucs normaux, et les gosses n'en finissaient pas de dérouiller.

-Bon, soupirai-je, arrêtons un moment de penser à ce meurtre, Machin le fait pour nous, et c'est son métier. Je lui fais une confiance absolue. Vous aviez pas des devoirs à faire pour demain ?

-Non, j'en ai pas, pépia Cindy.

-Attends de voir dans deux ans, maugréa Tom en cueillant son cartable avachi dans un coin de la

cuisine, tandis que les deux grands traînaient des pieds jusqu'à leur chambre.

Je fis à manger tôt, ce soir-là, et envoyai les gosses se coucher de bonne heure. Ca faisait au moins six mois qu'on ne m'avait pas proposé un boulot destiné au grand public, et à plein temps. Caissière à l'Hippo, c'était pas l'Amérique, mais ça valait quand même mieux que de me faire sous-louer par l'état comme handicapée sociale à la cantine-garderie-paroisse de Sautiran pour faire le garde-chiourme, récurer à quatre pattes des chiottes lilliputiens et lustrer le confessionnal.

Je me teignis les cheveux dans cette nuance acajou qui est devenue ces dernières années le ton le plus passe-muraille pour les ouvrières et employées entre vingt et cinquante ans, et choisis dans ma garde-robe les fringues les plus neutres et les moins abîmées. Il fallait que je décroche ce dur, notre vie en dépendait. Pour ne pas avoir la même tête livide et fripée que ces derniers jours, je pris, contrairement à mes principes, un somnifère avant de me coucher, et je me mis au lit à neuf heures et demie. A peine allongée, je coulai comme une pierre dans le sommeil épais, total, fuligineux dont je rêvais depuis si longtemps. Je dormis neuf heures et émergeai juste avant la sonnerie du réveil. J'avais l'impression de revenir d'entre les morts pour investir un corps tout neuf. Jim et Sam arrivèrent dans la cuisine et s'installèrent chacun en face de son bol. Ils avaient des têtes à avoir dormi sous les ponts.

-t'as pas entendu Albertine gueuler cette nuit ?

-Non, répondis-je joyeusement.

-j'ai pas fermé l'oeil de la nuit, se plaignit Jim. C'est sûr que je vais prendre une tôle.

-Aussi, s'indigna Sam, une interro deux jours avant les vacances, c'est vraiment des chiens.

-J'y comprends rien avec ce prof, continua Jim d'un ton amer. Il fait des cours que pour les bons. Nous on peut crever.

-Ne t'inquiète pas, dis-je, tout va bien se passer.

Mais en disant cela, je me parlais d'abord à moi-même. Je fourrageai dans les braises et remis du bois. Le feu reprit tout de suite et je laissai la porte du poêle ouverte. Les deux garçons s'absorbèrent dans la contemplation des flammes. Il n'y a rien de tel qu'un bon feu pour vous panser l'esprit. Un vieux diesel se fit entendre sur la place.

-Le car ! M'écriai-je.

Ils bondirent, arrachant leurs manteaux des portemanteaux, et sortirent en courant, s'empêtrant dans leurs cartables et les rouant de coups de genoux. Le deuxième car était en train de se ranger contre le flanc du premier. Les deux chauffeurs fumaient toujours leur première clope de la journée ensemble. Je refermai la porte. Sept heures et quart. Je déjeûnais, quand c'était possible, entre le départ des grands et le réveil des petits. Je me fis un thé fumé qui me laissa la bouche goudronnée comme si j'avais pompé un paquet de boyards, mais augmenta mon bien-être. Je mangeai avec appétit et sans me presser. Il faisait encore nuit noire, mais les oiseaux commençaient à s'agiter et gazouiller dans les grands ormes nus de la place. Vivre, après tout. Il n'aurait pas fallu

grand-chose pour que ça devienne possible. Je ne souffrais d'aucune tare rhédibitoire. Je n'étais pas alcoolique et misanthrope, comme l'Italien. Ni alcoolique et folle furieuse, comme Michaël. Ni alcoolique et crétine comme ce pauvre Pedro. Je ne demandais qu'à bosser, même un boulot de con. Ce qu'il y a de bien, quand on bosse, c'est qu'on a des vacances.

Avoir eu ma dose de sommeil me donnait une impression d'invincibilité. Je descendis à Saint Marcel en trois quarts d'heure et arrivai avec dix minutes d'avance au rendez-vous. Il faisait beau, sec et froid. Le chauffage de la 4L laissait à désirer, et j'avais les mains soudées au volant. Quand je me garai, j'eus de la peine à les déplier tant elles me faisaient mal. Je ne cessai de me répéter : souris, mais ne ris pas, tandis que je traversais le gigantesque parking à demi plein.

Nous étions une dizaine. On nous fit remplir un questionnaire détaillé où il était question de nos compétences, de nos goûts, de notre état-civil, de notre nationalité. Les fiches furent ramassées par un petit jeune homme gominé. Nous attendîmes encore un quart d'heure et fûmes appelées les unes après les autres. Ces putois faisaient sortir les questionnées par une autre porte afin qu'elle ne puissent pas faire de compte rendu aux questionnables. Je fus appelée en dernier. Il était presque midi.

-Bonjour, me dit un homme grisonnant habillé de gris en me tendant la main. Son teint plombé et ses yeux cendrés faisaient tout pour rester dans le ton. Il émanait pourtant de lui une sorte de

luminosité. Je lui serrai la main. Son contact était réservé, sec et chaud. Il parcourut des yeux mon devoir d'un air ennuyé. Je devais lui être sympathique. Ca le faisait suer de m'octroyer une bulle. Vraiment il ne savait que faire.

-Guy Coutumier, se présenta-t-il soudain.

Encore une minute de gagnée.

-Chef du personnel, ajouta-t-il avec un bon sourire.

Je lui rendis avec empressement. Tout à l'heure je n'en aurais peut-être plus envie.

-Lise Spahi, chômeuse au long cours.

Il leva un sourcil et son sourire s'élargit.

-Je vois que vous êtes seule avec quatre enfants ?

-Oui je traverse, comme on dit , une mauvaise passe.

Il relut ma feuille. Il pourrait bientôt la réciter par coeur.

-c'est un travail qui est dur... Physiquement...
Commença-t-il.

-Ecoutez, coupai-je, j'ai travaillé à la coopérative du Courdon pendant quatorze ans. J'en ai remué, des sacs de grains, des sacs d'engrais, des sacs de terreau, des cageots de plants. Et j'ai souvent tenu la caisse.

-Nos caisses sont un peu différentes, s'empressa-t-il de préciser.

-d'accord, mais tout s'apprend, non ? J'apprends vite. Et j'ai vraiment besoin d'avoir du boulot.

Il me regarda encore une fois avec une sorte de gêne, puis parut prendre une décision.

-Ils vous ont bien cassée, à la coopérative. Je le dis pour que vous le sachiez. Je devrais plutôt vous congédier gentiment en vous promettant une réponse par courrier. Non ?

Je ne répondis pas tout de suite. Je n'arrivais pas à le croire. Alors ces salauds me brisaient chaque fois qu'on leur passait un coup de fil ? Les larmes me montèrent aux yeux, malgré moi, mais je me repris vite. Guy Coutumier fixait toujours sur moi ses yeux pâles et lumineux, gris, où s'enroulait, autour de la pupille, une flammèche jaune.

-c'est vous le chef du personnel, finis-je par répondre.

-Eh oui, admit-il. Vous voyez, je suis seul dans ce petit bureau. Seul à passer mes petits coups de téléphone. On me fait confiance. J'ai trente-deux ans de boîte. J'ai commencé dans les entrepôts, à décharger les camions.

Il se tut, fourragea dans un tiroir, en sortit un paquet de clopes américaines.

-Vous fumez ? Demanda-t-il.

-Non, merci.

Je commençais à me poser des questions sur son comportement. Est-ce qu'il allait me proposer de lui faire une petite gâterie sous son burlingue pour décrocher ce dur ? Non, il n'avait pas le genre.

-Moi non plus. Du moins je ne fume plus. Dangereux, la cigarette.

Je hochai la tête. Je ne voyais pas où il voulait en venir.

-Le cancer, l'infarctus, la voiture...

-La voiture ? Répétai-je.

Je vis que je lui avais fait plaisir en l'interrompant.

-Oui, m'expliqua-t-il d'une voix chargée de tout le pathos des tragédies humaines. On veut allumer une clope, le briquet est pas dans la boîte à gants... On roule à cent vingt...

-Boum, fis-je d'un ton sinistre.

-Boum, répéta-t-il. C'est exactement ça.

Nous nous regardâmes un long moment sans mot dire. Je devinai, sans comprendre pourquoi, que j'avais ce dur, et une joie insensée me cloua sur place. Enfin Coutumier éclaira ma lanterne.

-Mon beau-fils, il y a quatre ans. Ma fille avait pris un congé parental pour élever le troisième. Ils n'ont pas voulu la reprendre. Compression de personnel. C'est illégal, mais courant. Elle était au conditionnement chez Faidor. Vous avez vu, depuis, ils ont ouvert une autre boîte, au pralong.

-Ils font tous ça, dis-je. L'Hippo aussi, j'imagine.

-Non, protesta-t-il, on a une assez bonne convention. La meilleure de la branche. Camet était une sorte de capitaliste rouge. La tradition est restée. Vous verrez, l'ambiance est pas sauvage comme ailleurs...

J'avais envie de rire et de pleurer. Peur de taper une crise de nerfs, aussi. Il se leva et me tendit la main.

-Revenez mardi prochain, on fera les papiers. Trois mois d'essai, au SMIC, et après un peu plus. Ca va ?

Je gargouillai une réponse. Il eut un petit rire de grand-père qu'un bambin chatouille.

-Vous verrez peut-être ma fille, Rosalie. Elle est chef de rayon, maintenant. Quand on peut s'aider.... Vous savez, j'ai perdu mon père à cinq ans. On était six mômes, ma mère nous a élevés toute seule. C'est sûr, vous avez bien fait de tomber sur moi. Entre ma mère et ma fille, je suis devenu sensible aux problèmes des femmes seules avec leurs enfants.

Il me tapota le dos et me raccompagna jusqu'au parking. Il avait l'air très content de lui. Il n'était pas le seul. En arrivant dans la chignole, je commençai par fondre en larmes. Mais pendant tout le chemin du retour, je chantai à tue-tête.

11

Cette fois j'étais lancée, enfin je sortais le nez de la bouillasse. Au début, ce ne fut pas facile. Je n'avais pas travaillé depuis plus de trois ans, et ces saligauds me laissèrent en caisse sans arrêt pendant les trois premières semaines. Au bout de deux jours une douleur somptueuse m'habilla de l'occiput au bas des reins. Les packs de lait, les packs de flotte, les packs de bière, les barils de lessive m'arrachaient des larmes. A chaque mouvement de pivot j'avais l'impression qu'on me déchiquetait les nerfs des rognons avec une fourchette rouillée. Un torticolis comme on en a deux dans toute sa vie me claquemura le haut du corps dans une minerve de plomb fondu. J'avais si mal que je voyais des étoiles partout, comme dans les bandes dessinées. Tous les soirs je macérais dans un bain bouillant où infusaient des plantes médicinales sélectionnées par ma vieille voisine. Ca me soulageait un peu. Je me réveillais le matin soudée par la rouille, et tout recommençait.

Larirette avait laissé tomber la laiterie et la mère du Puffin de la Caille en Mottes, et faisait le coup de feu au Bistrot de la Vallée entre onze et trois heures. En plein hiver elle ne ramassait que les chasseurs, qui mangeaient peu, buvaient beaucoup, se comportaient comme des reîtres et parfois se collaient des peignées, tandis qu'elle alignait les jaunes avec un mépris glacé. Le matin et le soir elle s'occupait de mes enfants, ce qui,

disait-elle, la délassait. On était tombées d'accord sur un forfait de mille cinq cent francs par mois. Ca lui prenait, bagnole comprise, moins de temps, c'était moins physique et ça lui rapportait plus que la laiterie et les étains de l'aristo. Elle restait chez moi à peu près quatre heures par jour.

En une dizaine de jours, les douleurs s'estompèrent et je commençai à prendre le rythme. Las, un temps humide et stagnant s'installa, brouillards givrants le matin, crachin à deux ou trois degrés l'après-midi, et je chopai un rhume, comme tout le monde. Lequel dégénéra en bronchite, puis, l'angine mal soignée en profitant pour relever la tête, en néphrite, et je me retrouvai un vendredi soir délirant de fièvre et de douleur devant chez mon toubib, qui se proposa de m'envoyer à l'hôpital. Je refusai. Il me colla alors un arrêt de quinze jours, en me demandant si je comptais élever mes mômes jusqu'à leur majorité.

-Arrêtez vos conneries, gémis-je, je reprends lundi. J'ai deux jours pour me remettre.

-Ce sera donc avec un costard de sapin, badina-t-il. Puis il pianota sur son ordinateur d'un air rêveur.

-Je suis en période d'essai, essayez de comprendre.

Je lui expliquai les manoeuvres de la coopérative, et fis ressortir le fait que je ne devais qu'à Coutumier de m'être fait embaucher malgré mes casseroles.

-d'accord, convint-il, agacé. Mais on n'est plus au dix-neuvième siècle. Vous pouvez tomber malade pendant une période d'essai.

Quelle brouette de conneries, pensai-je. Mais je ne lui en voulus pas. Il était débordé, il n'avait plus ouvert un journal depuis longtemps.

-j'aime autant pas. On ne sait jamais.

Il me renvoya avec un traitement de choc et l'ordre absolu de passer le week-end dans les toiles. Ma soeur vint chez moi avec ses deux marmots, et je me laissai dorloter. La semaine passa comme un mauvais rêve. J'avais quinze jours d'antibiotiques et des tas de trucs et de machins pour le nez, pour la gorge, pour les reins, qui me coupaient l'appétit et me donnaient une nausée continuelle. Puis ça aussi passa, et je me rendis compte un matin qu'un mois s'était écoulé depuis la mort de Sandro. Les jours s'allongeaient, tandis que le froid régnait en despote absolu sur la montagne. Machin vint me voir un dimanche et m'informa, la mort dans l'âme, de la mise en examen de Michaël, qui n'était pas sorti du trou depuis qu'il avait réduit en miettes les valseuses de Pierre.

-Je n'y crois toujours pas, mais j'en sais plus, me dit-il. Vous saviez qu'il vous espionnait depuis deux mois ? Il a même investi dans tout un matériel de précision, jumelles, amplificateur de sons pour surprendre de loin vos conversations. Il est gravement atteint, si par extraordinaire c'était lui, il ne moisirait pas en cabane, l'hostau psychiatrique lui tend les bras. Il y est, d'ailleurs, pour le moment. Ils sont en train de le désintoxiquer. Il nie tout en bloc, même ce qu'il a fait et qui est déjà avéré par les flics : son expédition chez vous, et son absence la nuit du

meurtre. Je ne crois pas qu'il ait tué Sandro, ça ne colle pas. Il aurait pu vous tuer, vous, mais pas Sandro. Ceci étant, il est dangereux. Tout ce qui peut toucher à l'image qu'il a de lui-même représente un vrai sacrilège à ses yeux.

-Splendide, dis-je. Quand vous aurez fini de dresser un tableau clinique de ce pauvre nase, vous pourrez peut-être chercher qui a écrasé mon Sandro. Quoique je ne sais pas ce que ça peut faire, au fond...

-c'est très important, m'affirma Machin. Le crime ne doit pas rester impuni. C'est la base de toute société.

-Ah bon, c'est ça, la base ? Ca me semblait un peu plus compliqué...

-Oui, enfin, c'est très important. Vous avez besoin de fric ?

-Hein ?

-Je parle à titre personnel. Parfois, quand on trouve du boulot, on est obligé d'investir...

Je le dévisageai. Je ne m'attendais pas à ça. Puis je lui souris. C'était un type positif et efficace, qui allait droit au but.

-Vous gagnez beaucoup d'argent, vous ?
Demandai-je.

-Par rapport à vous, oui. J'ai un petit matelas de côté. Si je vous le propose, c'est que je peux, et sans me priver.

-Non, ça va aller.

-Bon. Réfléchissez-y. Votre carrosse m'a l'air un peu décati. Un diesel vous ferait faire des économies. On trouve des occasions intéressantes...

-c'est gentil, Léon, vraiment. J'y réfléchirai.

-Je repasserai, dit-il en sortant. Pas le temps d'en discuter aujourd'hui, mais on commence à en savoir un peu plus sur le meurtre lui-même. Saphir est frappée d'amnésie, et je n'ai pas l'impression qu'elle joue la comédie. Mais Cardamone commence à se déboutonner. Au compte-goutte, ça va de soi, et avec tout un cinéma.

-Vous l'avez incarcérée, finalement ?

-Finalement non.

-Et alors, qu'est-ce que vous avez de plus ?

-Le signalement de la bagnole. Elles sont montées avec le meurtrier, c'est lui qui les a ramenées.

-Elle l'a décrit ?

J'avais la chair de poule, soudain.

-Vous rigolez ? Elle nous tient par les couilles, avec ça. Elle va faire durer le suspense encore quelques semaines.

-Mais c'est un mec, alors ?

-Oui. Enfin c'est ce que dit Cardamone. Saphir plonge en transes chaque fois qu'il est question de cette nuit. Allez, au-revoir, Lisa. Pensez à ma proposition. Pas d'orgueil mal placé, hein ?

-d'accord, d'accord, au-revoir.

-c'était qui ? Demanda Tom en entrant dans la pièce.

-Machin.

-Du nouveau ? S'enquit Jim, et Sam apparut derrière lui.

J'avais été tellement absorbée par le boulot ces temps derniers que nous n'avions plus parlé du meurtre, ni de rien de tout ce qui tournait autour.

Pour ma part, je n'y avait même pas pensé. Mais je me rendis compte que les trois garçons n'avaient pas décroché une seconde. Cindy apparut, Albertine sous le bras, pendant comme un gros traversin.

-c'est le meurtrier, on dirait, qui a ramené les deux filles.

-Alors c'est qui ? S'écria Tom.

-On n'en sait rien, dit Jim.

Les deux autres se tournèrent vers lui. Cindy était en train de refiler des cacahuètes à Albertine, et celle-ci les engloutissait avec des bruits clapotants de succion.

-Il sort avec Cardamone, accusa Sam. Alors du coup, on en sait encore moins qu'avant.

Jim rougit jusqu'à la racine des cheveux. Je le dévisageai, les yeux ronds. Nom d'un chien, la vie continuait pendant que je comptabilisais les biscottes et les rouleaux de papier-cul, et à toute vitesse.

-Ca te regarde pas, répliqua Jim.

-Ca ne regarde personne, dis-je. Donc n'en parlons plus.

Mais ça me restait en travers. Je revins quand même à la charge, en essayant de me contenir.

-Enfin, Jimmy, tu n'es pas un imbécile. Il y a eu mort d'homme. Mort de MON homme. Alors si tu en sais un peu, j'espère que Machin en sera informé. Hein ?

Il hocha la tête d'un air buté, et je compris qu'il en savait un peu, et emporterait son secret dans la tombe. Il ne manquait plus que ça.

-Allez dans vos chambres, intimai-je. Non, pas toi, Jim.

Il resta, la tête baissée, une expression hostile donnant à tous ses traits une courbe descendante. Ca me choqua, et je me rendis compte à quel point le temps avait passé depuis que je le trimballais partout, juché sur ma hanche. Mon petit koala, mon premier bébé. J'eus un frisson et me sentis désorientée à l'idée que déjà peut-être des regards chargés d'un autre type d'affection féminine commençaient à l'envelopper. Il allait avoir quinze ans. Ca y était, alors, il était devenu quelqu'un d'autre. Quelqu'un, quoi. Un petit jeune homme tout neuf. Dès que les autres eurent disparu dans le couloir en protestant, j'attaquai cet être inédit avec une logique que j'espérais universelle.

-d'abord, il faut bien que tu te foutes ça dans la tête, et que tu l'enfonces, si tu peux, dans celle de Cardamone : un mec qui a déjà tué au moins une fois s'est grillé, il n'a plus rien à perdre. Il n'hésitera pas à recommencer s'il se sent menacé. Tu comprends?

Il avait pâli, mais refusait toujours de me regarder.

-Tu comprends ? Répétai-je.

J'avais envie de lui foutre des baffes.

-Oui ! Répondit-il presque en hurlant, et je me rendis compte qu'il était à bout de nerfs. Je repris plus calmement :

-Si elle sait quelque chose, elle est en danger. Et si elle te l'a dit, toi aussi. Cardamone se fait une idée exagérée de sa force. C'est une gamine, comme toi. Deux baffes, même d'un mec de taille

moyenne, et vous êtes au tapis, l'un comme l'autre. L'enquête, les flics sont là pour ça. C'est une question de pratique, de métier. Ils ont l'habitude des criminels. Pas vous. Et ils sont armés. Et costauds. Pas vous.

Un sourire nerveux parut sur ses lèvres, et je compris qu'il en pinçait pour la belle Cardamone. Tout ce que je lui disais, il se l'était déjà dit tout seul. Je ne le reconnaissais plus. Un de mes grands problèmes avec la vie, c'est qu'elle passe trop vite pour que j'aie le temps de m'y adapter. Mon amour maternel encore tout chaud était promis au pilon. Il fallait que je trouve autre chose, et vite.

-Jimmy, dis-je, je t'en prie. On passe notre vie à se tirer de la merde. Ton père, c'est à peu près réglé. Moi j'avais besoin d'amour, j'ai eu Sandro. Retour à la case départ. J'avais pas de boulot, j'en ai. Bon. On peut pas se battre sur tous les fronts. J'ai pas besoin que tu risques ta peau. Pense à nous, si t'arrives pas à penser à toi. Et pense aussi à cette andouille de Cardamone. A force de jouer avec le feu, elle va se retrouver carbonisée, et ça pourrait venir vite. Il y a un dément qui se balade dans la nature. Ca vous fout pas la trouille ?

-Je sais rien, dit-il d'un ton morne, écho frappant des inflexions habituelles de sa petite copine.

Je n'insistai pas. J'étais éberluée par la tournure que prenaient les événements, et bien consciente de mon impuissance.

-Je peux aller dans ma chambre ? Maugréa-t-il.

-Pourquoi tu me demandes mon avis ? Tu fais ce que tu veux.

Je m'étais fait une copine à l'Hippo, une petite nana qui avait à peu près mon âge et passait son temps à soliloquer d'une voix nasillarde et enfantine, passant en revue l'actualité, ses humeurs, le monde comme il va et comme il devrait être, le temps, la vie intérieure de la boîte.

-Ah, Bougressain est en marron aujourd'hui, c'est pas bon signe. Il va encore tenter sa chance, ramasser sa veste et faire la gueule pendant tout le reste de la semaine. Ca y est, il manoeuvre pour se rapprocher de Sylvette. Elle fait une gueule, dis donc, la petite Danielle lui a bien foiré sa permanente, cette fois. On dirait qu'une moissonneuse-batteuse lui a fait sur la tête. Je serais lui, j'irais pas. C'est quand même inouï ce que les hommes peuvent être cons.

Elle s'appelait Nadine. Et tout en pensant à haute voix et en dévidant d'un ton paisible la bobine multicolore de ses réflexions, elle nous laissait toutes au tapis en avalant les clients à un rythme olympique. Elle ne voulait pas casser sa moyenne. C'était une question de rythme et de souffle, non d'honneur. Elle était stakanoviste par commodité personnelle.

-c'est quoi cette merde ? Pas de prix ? Elle soupesait l'article qui avait échappé au fer rouge. Combien ça peut valoir, à votre avis ? Demandait-elle à la ménagère.

Celle-ci, sur son quant-à-soi, n'osait se prononcer.

-Allez, basta, je vous le fait à dix balles. Ca va ?

Et tout son corps reprenait l'oscillation régulière d'une mécanique bien huilée. La petite dame se barrait, serant dans ses fouilles une montre à quartz à dix balles.

-Tiens, il refout le camp, j'ai pas suivi l'affaire. La Sylvette est toute rose, depuis le temps qu'il la gonfle, il a dû décrocher le gros lot, cette fois. Mais où il est maintenant ? Tu le vois, toi ?

-Merde, il pleure, dis-je.

Nadine n'était pas méchante. Elle meublait l'absurdité de sa vie entre six et quinze heures en sciant le silence à la lime à ongles. Elle parlaient comme d'autres se grattent, par manie. Mais de voir le pauvre Bougressain se prendre encore une fois ses illusions désespérées en travers de la gueule, ça lui coupa la chique pendant vingt minutes. Elle n'aimait pas voir les autres souffrir, mais elle ne pouvait s'empêcher de les regarder.

-Ah là là, reprit-elle enfin avec une bienveillance désabusée, mais faut dire, il attaque fort, le pauvre. Il a choisi la plus belle, la plus jeune, celle qui s'envoie un cadre, en plus. Y'a des types qui aiment pas la facilité.

-l'amour est pas aveugle, quoi qu'on en dise.

Les premiers temps, nous faisons à deux le boulot de deux caissières : c'est-à dire qu'elle abattait la tâche d'une caissière et demie, et moi, en grimaçant de douleur, le reste. Grâce à elle, j'étais passée inaperçue. Dans les grosses boîtes, ils ont tendance à faire valser les caissières d'un poste à l'autre pour éviter les copinages et les bavardages qui s'ensuivent, mais Nadine m'avait pris sous son aile impalpable et se démerdait

toujours pour être à côté de moi. Elle arrivait ainsi à m'alléger de la moitié de mes clients, tout en produisant sa rumeur paisible et affairée de ruche en activité. J'eus le temps de m'adapter en restant informée de l'évolution de l'effet de serre, des iniquités de l'ordre économique mondial, des amours adultères du boucher et de la buraliste, des dernières découvertes de la paléontologie.

En rentrant chez moi ce soir-là je trouvai les trois garçons en train de lire mon courrier, selon leur habitude. Larirette les engueulait, en vain.

-Y'a écrit quoi ? Demandait Cindy d'une voix lancinante.

-Tu sais pas lire ? Persiflait Tom.

La gamine avait les larmes aux yeux. J'arrachai l'enveloppe des doigts de Sam.

-Mais c'est qui, Sylviana ? Demanda Jim. On la connaît ?

-La mère de Sandro, dis-je.

-On y va alors ? Ca serait bien, s'écria Tom. Elle a une piscine couverte et une salle de jeux, t'as lu ?

Je lus. Sylviana nous invitait tous les cinq à passer le week-end prochain dans sa propriété des Chabertes, dix bornes au sud de Valence, côté Drôme.

-On verra, m'empressai-je de répondre. Ca dépend du temps. S'il neige...

-Quoi ? S'indigna Sam. Mais on a des pneus neige !

-Tu peux pas laisser la mère de Sandro toute seule avec son chagrin, fit remarquer Tom. Ca serait dégueulasse.

-Oui, répliquai-je, on pourra pleurer sur l'épaule l'une de l'autre pendant que vous jouerez au billard et piquerez des têtes dans la piscine.

Il rougit. Les autres cherchaient des arguments un peu plus délicats, sans en trouver. Cindy demanda d'une petite voix insinuante :

-On pourra emmener Albertine ?

-Non, alors ça, pas question ! Elle a sa niche au fond du jardin, et les chats pareil, ils ont la cave. On leur laissera tout ce qu'il faut.

-Bon, je te laisse, chérie, interrompit Larirette en m'embrassant. A demain soir. Et de toute façon je passe au village samedi soir pour préparer le loto des blaireaux, si tu veux je jetterais un coup d'oeil sur ta ménagerie.

-Ca va, d'accord. A demain.

Je fus contrainte de téléphoner le soir même à Sylviana pour accepter. Je n'avais aucune raison de l'envoyer aux prunes. Ma seule crainte était que mes fauves laissent des traces de confiture sur un Van Gogh ou se mouchent dans des rideaux de soie, et je leur fit des recommandations insistantes qu'ils écoutèrent en haussant les épaules et en levant les yeux au ciel.

-Maman, on n'est pas des bébés, dit Jim.

-A part Cindy, précisa Tom, déclenchant une bordée de protestations larmoyantes.

-Tom, encore une remarque de ce tonneau et tu passes le reste de la semaine dans ta chambre. C'est compris ?

Le lendemain, Jimmy me demanda timidement si Cardamone pouvait venir avec nous. Je commençai par refuser tout net, indignée, mais ce sagouin, avec un calme d'homme mûr, me fit valoir que Cardamone avait beaucoup compté dans la vie de Sandro, que certainement sa mère la connaissait ou en avait entendu parler, et que je n'avais qu'à téléphoner pour prendre son avis, auquel il se soumettrait. Je téléphonai donc en maugréant, et après m'être excusée cinq ou six fois, j'abordai le sujet.

-Mais bien sûr, dit Sylviana. Je ne l'ai plus vue depuis... Presque trois ans.

-Et bien merci beaucoup, et à samedi, dis-je avant de raccrocher.

-Si on se fait arrêter, ça va être rigolo, grinçai-je. J'ai pas mon permis transports en commun.

-On se fera pas arrêter, Maman. On a la baraka, je le sens.

Jimmy avait raison. Il ne neigea pas, ce samedi-là, et il ne gela pas non plus. Les flics restèrent chez eux. Des nuages bas roulaient d'un bout à l'autre de l'horizon sans lâcher une goutte. Cardamone s'était mise sur son trente et un, elle paraissait avoir dix-huit ans. J'admirai la plasticité comportementale qui métamorphosait la petite zonarde agressive en jeune bourgeoise pleine de tact. Elle nous guida sur les derniers kilomètres et poussa un soupir de satisfaction en voyant émerger des arbres, au bout d'une allée sinueuse bordée de platanes, une maison du dix-septième siècle. Une

gouvernante apparut sur le seuil, une grande femme que Sylviana s'empessa d'escamoter de peur qu'elle nous intimide. Cardamone jaillit de la 4L et s'écria :

-Mémé ! Avec une flagornerie qui lui aliéna sur le champ les trois garçons.

Mémé et elle s'étreignirent longuement, trop longuement pour être honnêtes. J'eus l'impression qu'au bout de quelques secondes Mémé essayait de se dégager, en vain. La belle la serrait contre elle avec la puissance d'une presse hydraulique. Je me permis d'intervenir.

-Je ne sais pas si Sandro était ton père, lui soufflai-je, agacée, mais c'est sûr que Nicky est ta mère.

J'avais choisi les mots qu'il fallait. Elle lâcha sa proie et me jeta un regard peu amène.

-Bonjour, bonjour, les enfants, balbutiait Sylviana, un peu débordée par cette foule infantine. Cardamone, ma chérie, je te laisse leur montrer les lieux... Serena vous a préparé une collation dans le petit salon, et la salle de jeux est prête. Ah ! Et la piscine aussi, bien sûr, dans l'aile sud. Cardamone va vous y conduire, n'est-ce pas, ma chérie ?

-Ouais, ouais, répondit celle-ci, déjà lasse de jouer les Marie-Chantal. Tu m'as assez vue, c'est ça ?

Mais elle crevait d'envie de faire le guide. Les quatre gosses la regardaient, altérés de ces merveilles que le pognon dispense par wagons.

-Allez, on y va, décida-t-elle.

-Ouf ! Soupira Sylviana. J'en ai eu cinq, mais c'est loin maintenant. Le plus jeune a dix-neuf ans, je ne le vois plus que trois ou quatre fois par an.

Elle me mena dans une petite salle à manger où nous attendaient un loufiat et un repas fin pour deux, l'un servant l'autre. Je rassemblai toute mon énergie pour refouler la rogne qui remontait du fond de mon âme prolétaire. Ces indignations n'étaient pas de mise. Le pingouin posait sur moi un regard plein de curiosité.

Le repas se déroula dans une atmosphère de plus en plus détendue, au fur et à mesure que j'engloutissais des quantités colossales de tout ce qu'on me servait. Le cuisinier, vers la mi-temps, fit une apparition discrète pour contempler ma voracité et repartit enchanté. On me prépara en sus un dessert qui n'était pas prévu sur la petite carte. Sylviana saccageait d'un air absent ces merveilles de l'art culinaire. Bien bouffer matin, midi et soir faisait partie de son style de vie, comme porter la collection Mouchane et se parfumer au Doris Padua : une série d'automatismes. Le loufiat, de son propre chef, m'apporta un cognac de collection après le café.

-c'est bien, c'est bien, dit Sylviana, un peu agacée. Et maintenant laissez-nous, Urbain.

La pelisse d'une digestion à ses prémices m'enveloppait dans sa chaleur, m'imprégnant jusqu'à la moelle d'un calme et d'une euphorie bestiale. J'étais sur le point de me mettre à ronronner. Sylviana avait mangé juste de quoi colmater une dent creuse. Il me vint tout à coup à l'esprit que j'avais une curieuse façon d'exprimer

mon chagrin, et du fond de ma béatitude j'essayai de ressentir un semblant de honte, en vain. Sylviana me contemplait avec perplexité. Nous restâmes un moment en chiens de faïence, comme un berger patagon et un artiste new-yorkais essayant de trouver un sujet de conversation susceptible d'intéresser les deux, dans une langue commune. Nous n'avions que Sandro pour nous servir de point d'intersection, et ce n'était pas le même. J'y allai de mon sourire le plus engageant pour éviter de prononcer les premiers mots. Sylviana me rendit mon sourire. Nous étions bien avancées. Enfin elle se leva, se dirigea vers un petit meuble en bois jaune loriot et en sortit quelques albums. Des photos. Une curiosité aiguë m'arracha à ma torpeur.

-Il faut que je vous explique, dit-elle, le rôle que j'ai joué dans la vie de Sandro. D'abord, cet enfant n'avait plus de parents. Sa maman, la vraie, l'avait confié à sa soeur. Elle ne le voyait jamais. Quand elle est morte, il ne l'a su que six mois plus tard. La soeur était une bonne fille, très gentille, mais impuissante, dans ce milieu. Elle aimait beaucoup Sandro.

-Mais c'était où, tout ça ?

Je regardais les premières photos, fascinée. Un garçon de dix ou douze ans, maigre à faire peur, avec sur le visage un mélange de laideur, d'intelligence et de méchanceté. C'était lui, en négatif. Tout le contraire, mais tellement reconnaissable...

-A Grenoble. J'habitais, comme vous l'imaginez, un autre quartier. Il était tombé

amoureux de moi... Enfin il avait des attentions charmantes. J'ai fini par l'inviter chez moi, ce petit. Alors les ennuis ont commencé. Il m'a volé des bijoux, pour cinquante mille francs. J'ai refusé de porter plainte. Je le comprenais trop bien, j'étais sûre qu'il ne s'était pas moqué de moi. Il m'aimait vraiment. Les bijoux, ce n'était qu'une tentation trop forte. Vous comprenez ?

Je hochai la tête. Bien sûr que je comprenais. Et je commençais à voir, en transparence, la vraie Sylviana.

-Mon mari l'a très mal pris. Jusqu'à sa mort, je peux le dire, ça a été une guerre incessante entre lui et moi à cause de Sandro. L'enfant, comme c'était naturel, faisait l'imbécile. Vous savez, il était... Mon Dieu, comment dire... Il était... Vous connaissez bien Cardamone ?

-Oui, dis-je, interloquée. Enfin un peu.

-Il était comme elle, voyez-vous. Méchant, dur, cynique. Mais ça ne me décourageait pas. J'ai toujours su qu'il portait en lui l'autre Sandro. A un moment j'ai douté de lui. Il... Faisait travailler des femmes... Ça allait trop loin... Mais en même temps je me sentais responsable, il me semblait que si mon mari avait accepté que je me charge de lui, il n'en serait pas arrivé là...

-Vous vouliez l'adopter ?

-Je l'ai fait, mais beaucoup plus tard. Il avait alors vingt-huit ans, et il était en prison. Je l'ai adopté dès que mon mari est mort.

Je ne répondis rien. Je feuilletais les instantanés de la jeunesse de Sandro, et une image venait de me sauter à la figure. Elle était trop belle,

elle en paraissait irréaliste. Une petite nana de bande dessinée, avec des yeux trop grands, un visage bronzé éclairé d'un sourire insolent et encadré d'une masse de cheveux noirs qui lui descendaient en cape le long du dos. Elle apparaissait ça et là sur les photos, lutin facétieux prêt à faire sauter tous les boutons de culotte sur son passage.

-Nicola, me dit Sylviana. C'était une drôle de fille. On ne le dirait pas sur les photos, mais elle n'avait déjà trente ans et six enfants. Elle ne vivait pas avec eux, d'ailleurs. Les pères en avaient la garde, et elle ne les voyait presque jamais. C'était l'âme damnée de Sandro. Elle a eu une petite fille quand ils étaient ensemble. On aurait dit qu'ils s'en fichaient l'un comme l'autre. Elle est née avec une malformation cardiaque, et elle a fini par en mourir à treize mois.

Sa voix se brisa.

-Ils n'en s'occupaient pas du tout. Elle dépérissait... Ils ne la faisaient même pas soigner.

Nous nous tûmes. Je comprenais ce qu'avait voulu dire Machin quand il parlait à Nicky de ses enfants et de ses époux.

-Mais elle était tellement pleine de vie, tellement séduisante et drôle... Et sa façon fidèle, aussi. Quand Sandro a été en prison, elle a été la seule à aller le voir, avec moi, bien sûr. Oh ce n'était pas Pénélope, elle s'est remariée trois mois après et elle a eu encore deux enfants. Qui sont avec leur père, eux aussi. Mais jamais elle n'a abandonné Sandro. Au fond, ils étaient comme frère et soeur, elle se moquait de sa méchanceté, et il n'était pas choqué par... Comment dire... Son

manque de profondeur, le fait que rien n'avait de prise sur elle. Et finalement, elle aussi a plutôt bien tourné.

-Je sais, dis-je. Et Cardamone ?

-Je suis là, dit Cardamone.

Sylviana sursauta et la regarda avec une sorte de frayeur.

-Tu écoutes aux portes, maintenant ? Dis-je, furieuse.

-Quoi ? Qu'est-ce que t'as, toi ? Si tu veux savoir quelque chose, Pépita, c'est à moi qu'il faut le demander. Compris ?

Et pendant tout le temps de notre séjour, cette garce s'arrangea pour ne plus nous laisser en tête-à-tête un seul instant, au grand désespoir de Jim, qui aurait bien aimé organiser un tête-à-tête avec elle dans une des chambres de la maison de maître. Quand nous repartîmes, j'avais grossi de trois kilos, le seul fait de poser les yeux sur Cardamone me faisait craindre un urticaire géant, je m'étais fait deux amis -le loufiat et le cuistot- et toutes mes préventions contre Sylviana s'étaient envolées. Nous nous quittâmes en nous promettant de nous revoir bientôt.

12

La semaine suivante, Pierre et Anja passèrent me voir, chargés d'un tas de petits cadeaux débiles pour les gamins. Cardamone continuait à jouer les divas avec tous les inspecteurs mobilisés pour élucider l'affaire du meurtre de Sandro. Machin, pour sa part, évitait toute entrevue avec elle, de peur, m'expliqua Anja, de finir par lui taper dessus, lui qui n'avait jamais frappé personne de sa vie. Cardamone, en effet, était de taille à faire perdre son sang-froid au plus tempérant des pacifistes. Elle se servait indifféremment de son esprit acéré ou de sa beauté. En résumé, c'était une infernale emmerdeuse. Je perdis vite patience, malgré les égards que je tentais d'avoir pour Jim, en la voyant venir à tout bout de champ dans l'unique but de torturer mon gamin sous mes yeux. Mais lorsque je l'eus foutue dehors sans appel deux fois, dont l'une au cours d'une burle terrible, elle accepta de composer et ne se montra plus odieuse que quand j'avais le dos tourné.

Un jour que je n'en pouvais plus de voir Jim errer dans la maison d'un air abattu, cette teigne sur les talons, je résolus d'aller rendre visite à l'Italien. A présent j'étais du matin, et ne passais plus que quatre heures en caisse, entre neuf heures et treize heures. Je me levais à quatre heures moins le quart pour bosser à cinq. C'était quand même moins dur, je pouvais me dégourdir les jambes pendant l'étiquetage en arpentant ce temple de la grande consommation.

J'emmenai Cindy avec moi, de peur de la laisser aux griffes du vampire. Une seule victime me suffisait. En arrivant à la caravane, je fus surprise de ne plus y trouver qu'un seul molosse, qui nous regarda d'un air éteint gravir les petites marches en bois. L'Italien était assis sur son drôle de lit, au centre d'un amas de plaids, et en le regardant je compris ce que voulait dire "teint plombé". Il était gris, et on aurait dit qu'il arrivait à son épiderme des choses mystérieuses et un peu chaotiques, comme quand l'eau gèle et se met à faire des grumeaux là, des sortes de concrétions étoilées ici, des surfaces lisses ailleurs. Il me regardait, et il ne semblait pas me voir. Son immobilité avait quelque chose d'insolite.

-Il est mort ? Demanda Cindy.

Je sentis mes cheveux se hérissier sur ma nuque. Bordel de nom de Dieu, une cerise pareille ne s'invente pas, pensai-je. Mon premier mouvement fut de cacher la tête de Cindy dans mon giron. Puis je m'aperçus que la peau de l'Italien exsudait une moiteur épaisse, et une étincelle fit miroiter l'un de ses yeux. Il avait bougé. Je compris qu'il n'avait pas avalé son extrait de naissance, mais souffrait comme un damné.

-Ca va pas ? Chuchotai-je en lui posant la main sur l'épaule.

J'aurais pu être lauréate à tous les concours de connerie ce soir-là. Il me regarda d'un air apitoyé et réussit à articuler :

-j'arrive pas à pisser.

-Mais ça fait combien de temps ? Demandai-je.

Cette constatation triviale devait témoigner de quelque chose de plus compliqué et effrayant qu'une simple panne de zob. L'Italien puait. Il puait la peur, la maladie et la souffrance en solitaire. Il puait les sueurs froides. Même Cindy fut choquée, et elle était encore à l'âge où on peut manger du riz pourri ou des escargots crus sans grimacer -du moins cet âge n'était pas si lointain.

-Trois jours, je crois, gémit l'Italien.

-Je reviens tout de suite, promis-je. Tenez bon.

Je retournai à la maison en courant. Cindy ne touchait plus le sol que de loin en loin, ce qui l'amusait beaucoup. Quand j'arrivai, j'étais en nage. Je me ruai sur le téléphone et appelai Larirette.

-Quelqu'un a essayé de te violer ? Demanda Cardamone.

-Toi, la morveuse, du vent. Je t'ai assez vue pour aujourd'hui, et j'ai pas envie de rigoler. L'Italien est malade. Allô?

Larirette me répondit d'une voix ensommeillée. Elle aussi se levait à quatre heures du matin, mais elle se recouchait dans mon lit tout chaud jusqu'à six heures et demie. Ca ne l'empêchait pas de faire des siestes en remontant du Bistrot de la Vallée. Elle parlait de créer un comité anti-chasse, ou plutôt anti-chasseurs.

-Comment peut-on baiser avec un mec que ça fait bander de tuer des animaux ? Se demandait-elle six fois par jour.

Je craignais pour son équilibre psychologique. Pour ma part, il aurait fallu me payer un peu plus que le SMIC pour que j'endure de telles caricatures de la virilité.

Larirette ne dormait pas avec un chasseur, mais avec un tailleur de pierres, homme inoffensif et peu loquace qui ne perdait pas son temps à triquer sur des cadavres en sursis. Ils arrivèrent tous les deux vingt minutes plus tard, et je m'étonnai de le trouver moins consternant que ses prédécesseurs, large palette allant du quinquagénaire persuadé d'être encore aussi frais qu'un boutonneux au boutonneux convaincu d'avoir vécu autant qu'un quinquagénaire, avec toutes les nuances intermédiaires. Celui-là ne paraissait pas nourrir des ambitions démesurées quant à son impact sur autrui. C'était un très bel homme, malgré son corps lourd et trapu et sa petite taille.

Une fois mes mêmes aux mains de ce couple complaisant et Cardamone réexpédiée chez elle à coups de tatanes, malgré ses protestations, je fonçai chez l'Italien. Il ne me fallut pas plus de six minutes pour le caler sur la banquette arrière, en chien de fusil, avec un plaid sous la tête et deux autres sur le corps. Puis je roulai à tombeau ouvert vers l'hôpital le plus proche, situé à trente-cinq kilomètres. L'Italien avait tellement mal qu'il se concentrait sans discontinuer pour essayer de contrôler sa douleur, mais je la sentais palpiter et rayonner dans la bagnole comme une hydre invisible qui aurait été en train de le bouffer. Je n'avais pas pris le temps de pisser avant de partir et

je n'osais m'arrêter pour le faire, de peur d'en rajouter une louche sur son infortune. Quand nous arrivâmes à l'hôpital, je me tortillais presque autant que lui.

-Il n'arrive pas à pisser depuis quelques jours, chuchotai-je à l'interne qui finit par nous prendre en charge. Et j'ajoutai, d'une voix presque inaudible : où sont les toilettes ?

Lorsque je repartis, deux heures plus tard, l'Italien était tombé dans le coma. Je n'avais pas été foutue de remplir les formulaires qu'on m'avait présentés. Non, je n'étais pas de la famille. C'était un voisin éloigné. Oui, je le connaissais, mais je ne savais pas comment il s'appelait. Tout le monde l'appelait l'Italien, mais il était sans doute hollandais, ou belge. Oui, il buvait. Son âge ? Peut-être quarante ou quarante-cinq ans.

J'avais pris l'engagement de glaner dès que possible tous les renseignements disponibles sur lui.

Larirette et Max avaient fait bouffer les gamins et tout le monde lisait un peu entre les toiles en attendant le couvre-feu.

-Tu me dois rien, dit aussitôt Larirette. Alors ?

-Alors je sais pas. Il est tombé dans le coma, mais ils m'ont rien dit d'autre. Qu'est-ce que tu sais de lui, toi ? Il a une couverture sociale ? J'ai eu l'air con, à l'hostau, je savais même pas son nom.

Larirette regarda Max, qui regarda Larirette. L'Italien faisait partie de ces célébrités provinciales que tout le monde connaît depuis toujours et dont personne ne sait rien. Ils discutèrent à voix basse pendant que j'allais dire

bonsoir aux gosses. Ca prit un certain temps, car en arrivant dans la chambre de Cindy je pétai un câble en découvrant l'horrible Albertine qui trônait en majesté sur la couette de la petite. Dès que je l'eus attrapée par la peau du cou pour les virer manu militari elle, ses puces, ses tiques et ses vers, Cindy m'ensevelit sous une déferlante de protestations et de suppliques. Elle avait du mal à trouver le sommeil, Albertine la rassurait. Elle avait peur du noir. La nuit, il y avait des trucs qui remuait sous son lit. Des gros trucs. Des rats, peut-être, ou des serpents. Ou plutôt des grenouilles. Elle n'osait pas aller faire pipi, et elle ne pouvait pas s'endormir puisqu'elle avait envie de faire pipi. Je lui fis remarquer que Guillemette était beaucoup plus indiquée qu'Albertine pour la chasse aux petits nocturnes (la maison, en dépit de la présence des quatre chats, grouillait de souris) , mais elle m'affirma que Guillemette foutait le camp dans la cuisine dès les premières heures de la nuit pour jouer avec ses frères et soeur.

-Tu n'as qu'à fermer ta porte, dis-je.

-j'ai peur du noir.

-Et ta veilleuse ?

Oui, mais la nuit, ça me fait peur, l'orange.

-Bon, chérie, il faut que tu dormes maintenant, moi je dois aller discuter avec Laricette. Tu sais, l'Italien est très malade.

-Qu'est-ce qu'il a ?

-Je ne sais pas, mais il est très malade. Bisou ?

Elle m'embrassa et empoigna son abeille en peluche, contre laquelle elle cala sa petite tête

ébouriffée. Je sortis, laissant la porte entrebâillée et le couloir allumé.

-Tu peux pas éteindre le couloir ? Me demanda Tom. Ca m'empêche de dormir.

-Ferme la porte, mon chéri. Ta soeur a besoin de lumière.

-Ben et sa veilleuse, merde ? Si je ferme la porte, je me perds, la nuit, quand je vais pisser. Je la retrouve plus.

Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous à pisser comme des tonneaux en perce ? Je pensais à l'Italien, qui ne pisserait peut-être plus, et me sentis découragée, et fatiguée.

-Bonsoir, Sam.

-Bonsoir, maman.

-Bonsoir, Jim.

-Maman... Je voulais te dire...

-Oui ? Dis-je. Qu'est-ce qu'il y a ?

-Non rien. C'est rien.

-Qu'est-ce qu'il y a, Jim ? Demandai-je sur un ton un peu plus aimable. Excuse-moi, mais l'Italien est vraiment malade, ça me prend la tête.

-c'est pas grave.

-Bonsoir.

--Bonsoir. Tu sais, Cardamone ?

Je restai debout à côté de sa porte, dans le noir. On pouvait dire qu'il choisissait son moment.

-Oui.

-Elle est vraiment folle, tu sais. Elle veut coincer l'assassin toute seule. Les flics, elle les promène. Elle m'a dit qu'elle leur dirait rien d'intéressant.

-Et à toi, elle t'a dit quelque chose ?

Silence.

-Jimmy ?

-Non, dit-il avec une sorte de résistance. Rien de précis.

-Même l'imprécis peut aider Machin, Jim. Tu lui parlerais ?

Il attendit un long moment avant de me répondre.

-Non, maman, vraiment j'ai rien à lui dire. Je ne sais rien.

-Ca ne fait rien, dis-je. Réfléchis. Peut-être que tu en sais un peu quand même.

-Maman, qu'est-ce qu'il a l'Italien ?

-Je crois que c'est la fin, Jimmy.

-Mais pourquoi ?

Question impitoyable et enfantine. Pourquoi ? Pourquoi crève-t-on ? Pourquoi souffre-t-on ? Je me sentis glisser dans un bayou d'absurdités ontologiques.

-c'est parce qu'il boit ?

-Oui, évidemment, dis-je avec précaution. C'est sûr que c'est l'alcool qui l'a bousillé à ce point. Mais pourquoi il boit ?

-Sa femme s'est fait écraser par une voiture, rappelle-toi, me fit-il remarquer.

-Jimmy, dis-je, c'est un peu plus compliqué que ça. Les gens ne se mettent pas à biberonner parce qu'il leur arrive un malheur. Ou alors la terre entière serait vissée au goulot.

-Papa, il a commencé à boire quand ?

Alors là, malédiction, que faire ? Au secours ! Je pris mon courage à deux mains pour lui répondre. Un jour ou l'autre, il faut bien vider

l'abcès. Et puis merde, il était presque adulte, maintenant.

-Disons qu'il n'a plus cessé de boire... A ta naissance.

Il ne répondit rien. Je vis que ça lui avait fait un coup.

-Jimmy, dis-je, on en reparlera. Ce n'est pas toi qu'il l'a fait devenir alcoolique. Il te voulait, vraiment, mais il n'a pas pu supporter que tu viennes. Ca l'angoissait trop.

-Mais toi, me répondit-il avec une espèce de haine, pourquoi t'es pas partie ? Pourquoi t'en as fait encore trois ? C'est fou, ça. Puisque ça l'angoissait tant.

Je m'assis sur le lit.

-Et bien, dis-je à voix basse, moi j'ai jamais bu. Mais j'étais pas plus à l'aise que lui dans la vie. D'abord je venais à peine d'avoir dix-sept ans quand tu es né. Tout ça est arrivé tôt. Après, j'ai pensé que ça passerait. Et puis quand j'ai été enceinte de Sam il s'est mis à me taper dessus et après, ça a été la nuit. Je l'ai aimé, malgré tout, assez longtemps. Aujourd'hui je me dis que je l'ai aimé avant tout parce que je me détestais. Comme ça, lui et moi, on était d'accord sur au moins un point. Quand Cindy est née je l'aimais plus, mais j'en avait encore peur. J'ai mis trop de temps, c'est vrai. Mais il me semble que depuis je fais ce que je peux pour arranger ce merdier que j'ai contribué, par ma passivité, à mettre en place. Non ?

-d'accord, Maman.

-Et il me semble que toi-même, continuai-je sans pitié, t'as bien du mal à ne pas te faire

maltraiter par la belle Cardamone, et que sa méchanceté t'empêche pas d'être à genoux devant elle. Alors tu sais...

-Ca va, Maman, d'accord. Ca va, coupa-t-il.
Bonsoir.

-Bonsoir, maugréai-je.

Et je l'embrassai. Il me rendit mon baiser.

-Ah, ça y est ? S'exclama Larirette lorsque je revins enfin dans la cuisine. T'as remarqué ? Dès qu'il y a un coup dur, les mômes se découvrent des tas de problèmes. C'est un instinct.

-Je vois que tu es mûre pour la maternité, dis-je. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

-Max dit que le plus simple serait d'aller fouiller la caravane. Qu'est-ce que t'en penses ? Tu crois qu'on peut ?

-Ouais, ben faudrait y aller ce soir, parce que...

-Vous avez une clé ? Demanda Max.

-Ah non, la caravane est jamais fermée. Vous avez qu'à y aller, et...

-t'es gentille, chérie, mais nous, les molosses, ils nous connaissent pas, figure-toi. Je tiens à revenir avec tous mes tibias. Et je voudrais pas qu'il manque un morceau à Max, j'ai pas fini de faire l'inventaire de ses charmes.

Max baissa la tête. Je poussai un profond soupir. Ils avaient raison tous les deux, c'était pour ma pomme, l'expédition dans le landau de l'Italien.

Ca me prit plus de deux heures, mais je finis par trouver ce que je cherchais dans cet inextricable bordel où les vieilles épluchures voisinaient avec les canettes de bière pleines de pisse. De temps en temps je passais la tête à la

fenêtre et me remplissais les poumons d'un air glacé mais pur.

-Banco ! M'écriai-je en rentrant chez moi, une liasse à la main.

De vrais papiers, point, mais des tas de photocopies d'extraits d'acte de naissance, d'un certificat de mariage, quelques bulletins de paie rédigés sur divers formulaires et parfois manuscrits, et des lettres, des lettres et encore des lettres, dont une bonne moitié en français, voilà tout ce que j'avais glané. L'Italien s'appelait Jeroen Veldhuizen, il était né à Breda trente-neuf ans plus tôt mais avait vécu à Bruges toute son enfance, et jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, où il avait perdu la jeune femme qu'il négligeait pour traquer des adolescents. Ceux-là, il les coinçait comme un bouc en rut sur les parkings de discothèques sordides où les jouvenceaux équivoques hésitaient encore entre la prostitution, la schizophrénie ou un combat sans issue pour vivre normalement. La version officielle de sa déchéance -elle est morte, il est resté inconsolable- cédait le pas à des interprétations plus complexes. Il était beaucoup question dans les lettres de cette époque d'un jeune garçon qui était mort d'overdose pendant que Jeroen le besognait sans états d'âme. Par la suite, il avait déserté les discothèques. Sa jeune femme s'était fait écraser deux mois plus tard, mais déjà l'horreur l'avait cousu dans un linceul à douze degrés. Il ne cesserait plus de l'entendre clapoter à ses oreilles.

-Putain, marmonnait Larirette, mais ça existe, des histoires comme ça ?

Max se grattait la tête d'un air contraint. Il essayait d'oublier à quel point il avait envie de sauter Larirette, nonobstant le fait que d'autres se fussent servi du même type d'organe pour achever des mêmes agonisants.

-Ah là là la gerbe, continua Larirette.

-Je fais un café ? Proposa Max.

-Oh tu peux, de toute façon je fermerai pas l'oeil de la nuit.

-Elle va être courte, la nuit, ma belle, dis-je. Dans cinq heures on se réveille, toi et moi.

-L'Italien, reprit-elle, qui l'aurait cru ? Et tu lui as laissé tes mêmes l'autre fois ?

-Ce n'est plus le même, fis-je remarquer. On ne sait pas ce qui s'est passé exactement. Il était peut-être aussi défoncé que le gosse.

-Tu parles. Ah moi je pourrais pu le regarder en face.

-Ca m'étonnerait qu'on en ait l'occasion, dis-je d'un ton sec. Je crois qu'il est fini.

Moi non plus, je n'arrivais plus à le considérer avec la même affection. Même s'il en était mort lui aussi, de cette nuit. Dans d'atroces souffrances, et en y mettant beaucoup plus de temps. Ah bordel, pensai-je qu'il est difficile de rester amoureux de la vie, et des hommes, quand ils sont si laids, et qu'elle est si injuste. Et les fleurs ? Et les petits oiseaux ? Les chasseurs s'en occupent, me dis-je sombrement.

Nous ne dormîmes pas de la nuit, et finîmes par aborder des sujets plus rians de ceux des turpitudes de l'Italien, avec ses problèmes de cul. D'un commun accord, nous laissâmes tomber tous

les problèmes de cul masculins. Avant tout par égard pour Max, dont les problèmes de cul, me glissa Larirette dans le creux de l'oreille, offraient des aspects propres à enthousiasmer la plus bréhaigine des épouses protestantes. Je la croyais sans mal, ce type débordait de sensualité. Malgré son aspect rugueux, on avait envie de le toucher.

-Tu me le prêtes ? Demandai-je à Larirette au petit matin, juste avant de partir.

-Tu peux te brosser, ma jolie. Qu'est-ce que c'est que ce personnage de veuve assoiffée de sexe ? Ca ne te va pas du tout. Et c'est MON Max.

-On verra, on verra, dis-je en démarrant.

-c'est tout vu ! Cria-t-elle sur le pas de la porte.

Dans la première partie de la matinée, je me défonçai pour abattre mon boulot en un peu moins de trois heures.

-j'ai fini, dis-je à Bougressain. Faut que j'aille passer des coups de fil. J'ai un copain qui est en train de passer, à l'hôpital.

-Du moment que t'as tout fini, tiens, en revenant, passe par l'entrepôt et ramène-moi trois caisses de Tutti-Frutti, ça t'évitera de repointer.

Je téléphonai à l'hôpital tous les renseignements concernant l'Italien. Il n'avait pas de couverture sociale, mais maintenant qu'il était dans le coma, les toubibs ne pouvaient plus s'en débarrasser. Il occupait de façon illicite un lit pourtant nécessaire aux malades solvables. C'est du moins ce qu'on me fit comprendre, à demi-mot. Je précisai de nouveau que je ne faisais pas partie

de la famille. Je prenais des nouvelles, c'était tout. Et j'essayais de les aider.

-Qu'est-ce qu'il a ? Il va guérir ?

-Cancer du foie, me dit-on d'un ton abrupt. Phase terminale. Il ne se réveillera pas. Mais il peut mettre un certain temps à mourir.

-Désolée, dis-je.

-Il n'a vraiment pas de famille ?

-Ecoutez, s'il en avait une, je n'aurais pas dû me démener à sa place. Vous avez tous les renseignements, maintenant, téléphonez aux flics.

-Attendez, me dit la dame, sentant que j'allais raccrocher. Vous avez un numéro de téléphone ? S'il arrive quelque chose...

Quelle pudeur touchante, pensai-je en lui donnant mon numéro. Qu'est-ce qui pouvait arriver d'autre à l'Italien que de passer de vie à trépas ? Je passai par l'entrepôt et ramenai les caisses à Bougressain, puis ressortis pour aller bouffer mon sandwich sur le parking. On pouvait se sustenter pour un prix dérisoire à la cafétéria du centre commercial, mais après une nuit de chiasse et une après-midi de vomissements j'avais préféré renoncer à ce luxe. La plupart des autres caissières, d'ailleurs, préféraient se préparer des gamelles à la maison ou acheter des sandwiches à la gare voisine.

Je m'étais garée, sans y faire attention, devant un 4X4 cabossé dont la peinture rutilante était maculée de boue. Un de ces engins pseudo-militaires décorés comme des échoppes de forains, avec lesquels les aventuriers des classes moyennes se donnent l'illusion de faire le Paris-Dakar chaque

fois qu'ils vont au boulot. Gravée sur la gauche du pare-brise, une jeune fille vêtue de bracelets cloutés et de chaînes offrait aux passants les rondeurs improbables de sa plastique rudimentaire. De l'autre côté, une grosse vignette rouge et noire exhibait un groupe punk dont tous les membres avaient fini à l'institut médico-légal ou en taule dix ans auparavant. Je finis mon sandwich sans me presser et entamai ma canette de bière. A ce moment-là un gars de la sécurité que je connaissais vint vers moi. Ou plutôt, il s'avança vers le char d'assaut sang de boeuf et s'aperçut ensuite de ma présence.

-Salut Momo, dis-je. C'est l'heure de ta ronde ?

-m'en parle pas, répondit-il. J'ai la crève, et il fait un froid de chien. Le chauffage de ce putain de diesel part en sucette, ça fait dix fois que je le dis, mais ils en ont rien à cirer.

-c'est toi qu'est en avance ou c'est ton collègue qu'est à la bourre ?

-En avance, moi ? Non, c'est encore ce connard qui doit être en train de faire le beau devant une petite maman. Je devais l'attendre devant sa bagnole...

-c'est sa bagnole, ça ?

-Ouais, tu parles d'une frime. Comme mixer à hérissons, c'est fonctionnel.

-Bon, ben il se pointe pas, ton joli coeur. Moi j'y vais, il va être neuf heures, faut que je prépare ma caisse.

-Cião Lisa.

-Cião.

Au moment où j'arrivai devant l'entrée des artistes, je me retournai. Le dragueur des parkings était arrivé. Momo s'entretenait avec un grand mec chauve. Sa gueule de camé en descente d'acide me rappela quelque chose. Je m'attardai quelques secondes à le détailler. Un grand bonhomme maigre mais noueux, avec des cheveux blondasses qui flottaient de part et d'autre de sa calvitie. Son sourire surtout me parut familier. Un sourire d'allumé, avec des dents de traviolle qui semblaient lui pousser de partout. Comment faisait-il pour bouffer ? Neuf heures moins cinq. Je me précipitai à l'intérieur.

-Ah te voilà ma poule, me dit Nadine. J'ai cru que t'étais malade. Tiens j'en ai profité pour placer ta mitraille.

-Merci. Ca va ?

Les premiers chariots arrivaient, chargés des premières promotions. Ce n'était pas encore la bourre. Nous avons le temps de discuter entre deux clients. Nadine me demanda des nouvelles des gamins. Je lui racontai ma nuit de folie, des aveux de Jimmy à la vérité concernant l'Italien.

-Ouais, on vit dans la fosse aux murènes, dit-elle avec philosophie. Faut apprendre à garder ses distances. Mais pour en revenir à Jim, parles-en à Machin, de ce qu'il t'a dit. Qu'il se fasse pas trop balader par Cardamone. Moi je serais lui, j'essaierais de tirer les vers du nez à Saphir.

-Elle a tout oublié.

-Elle n'arrive pas à en parler, c'est tout. Qu'il l'endorme, qu'il la fasse parler sous hypnose, je sais pas, moi. C'est quoi ce truc ?

-c'était en promotion, expliqua une ménagère qui se trouvait à la frontière sociologique entre celle de plus de cinquante ans et celle de moins de cinquante ans.

-Ma bonne dame, tous les produits de cet éden sont en promotion. Des fois c'est carrément du dumping...

-Il était à part au rayon des fromages, expliqua la dame, que toutes ces considérations sur les stratégies commerciales de la grande distribution laissaient de glace.

-Bon, allez, dix balles, décida Nadine. Voilà, ça fait trois cent deux francs soixante.

Un petit flot s'écoulà, encore modeste. Le coup de feu commençait vers dix heures et demie. Nous avions encore le temps de papoter.

-Et dis-moi, c'est qui le type de la sécurité, là, qui se balade avec sa jeep costumisée ?

-Ah ! S'exclama-t-elle, ce connard de Bronsky !

-Tiens, Momo aussi l'a traité de connard. Mais il s'appelle vraiment Bronsky ?

-Non, non, il doit s'appeler Jude Mollard, ou Etienne Ducul, ou Jean Con. Non, ça me revient, il s'appelle Roger Putard. Ca, j'en suis sûre. J'en ai rencontré des ordures, mais alors lui...

-c'est à ce point ?

-Ben, il est fou, quoi. En plus d'être con il est fou. Violent. T'as qu'à demander à Sébastien. Il a deux dents de devant qui doivent être restées plantées sur le front de Bronsky. Bronsky draguait sa petite cousine...

-Attends, tu me raconteras tes histoires corses plus tard...

Deux camemberts, deux rouges espagnols, un gâteau industriel. Trois rouleaux de papier-cul, un baril de lessive. Et dix qui font cent.

-Pourquoi tu me demandes ça, au fait ?

-Je sais pas, je suis sûre de l'avoir déjà rencontré, mais où ?

-Ah on l'oublie pas. T'as dû le croiser dans la rue, quelque part. Il a fait de la taule, ce type. Pas qu'un peu, hein, des années. Agressions sexuelles. Multirécidiviste. Il était marié. Sa femme s'est flinguée, sa gosse est placée. Sympa, non ?

-c'est très frais, admis-je. Mais il est suivi, là ?

-Il prend des médocs, et il est suivi par un psy. Il est en liberté conditionnelle depuis cinq ou six ans. Mais il est pas plus net qu'avant, à mon avis. Y'a qu'à voir sa gueule...

-c'est pas un critère, dis-je sans beaucoup de conviction.

-Arrête, Lisa, y'a des paumés, c'est vrai, mais lui il est mauvais comme la gale.

-Sandro aussi l'était, avant.

Elle se tut. Elle aurait su quoi me répondre, mais elle n'y tenait pas. Je devinais qu'elle ne voulait pas me blesser. La rédemption de Sandro lui semblait sujette à caution. Elle n'y croyait qu'à moitié. Et au fond moi non plus je n'étais pas convaincue. J'avais beau l'aimer, je voyais bien que les zones d'ombre ne se trouvaient pas toutes dans son passé lointain. Cardamone faisait partie d'un mystère plutôt malsain, Nicky aussi. Nicky qui était payée par la DDASS pour garder des

mômes à la dérive, alors qu'elle avait abandonné ou laissé mourir tous les siens, et ça faisait du monde... Et Cardamone ? Plusieurs personnes l'avaient comparée au Sandro d'autrefois. Nicky m'affirmait qu'il n'était pas son père, mais qu'est-ce que j'en savais ? Et s'il était son père, c'était bien le dernier des salauds de la laisser placée chez Nicky. Nicky ne s'était jamais occupée de personne. Lui confier un gamin, c'était l'abandonner purement et simplement.

-Eh, à quoi tu penses ?

-A rien.

Le coup de feu arrivait. Nadine continua à soliloquer en prenant son rythme de croisière. Je ne ramais plus comme au début, mais ça me demandait tout de même un effort soutenu.

A treize heures, je pliai bagages. La fatigue de la nuit blanche commençait juste à se faire sentir. J'avalai un café au bistrot de la gare. Je n'avais que quarante bornes à faire, mais j'avais peur du coup de barre au volant. En fait, je commençai à avoir sommeil à cinq kilomètres de chez moi, et les derniers lacets, les plus délicats, me parurent interminables.

Aussitôt arrivée, je me déshabillai et remontai le réveil pour qu'il sonne à quatre heures. Larirette, comme toujours, avait fait mon lit. Dès que je m'allongeai entre les draps, le sommeil me submergea. J'eus l'impression de me laisser couler dans une baignoire d'eau chaude.

La sonnerie m'arracha à la volupté d'un sommeil sans rêves. Je cherchai le réveil à tâtons et appuyai sur son bitonio, mais la sonnerie

continua, intermittente, désagréable, opiniâtre. J'envoyai une baffe au réveil, qui roula par terre.

-Merde, le téléphone, marmonnai-je.

Je me levai, à poil, et décrochai. Je savais déjà ce que j'allais entendre, mais ma chair de poule prit quand même des proportions inquiétantes. Je hais ce genre de nouvelles. Je hais les coups de téléphone qui vous arrachent au sommeil. L'Italien était mort. C'était une bonne chose.

-Quoi, le corps ? Dis-je. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Non, non. Impossible.

Je raccrochai. Dès que j'eus reposé le combiné, le réveil se mit à sonner. Je l'achevai d'un coup de pied dans le hublot.

13

Machin me téléphona vendredi soir, et vint manger avec nous le samedi suivant, à midi. J'eus toutes les peines du monde à me débarrasser de Cardamone, qui voyait là une nouvelle occasion de briller de tous ses feux, et ne pus, en revanche, persuader Jimmy de rester à la maison. Il paraissait convaincu qu'il s'agissait d'un traquenard et qu'il se retrouverait muni de bracelets dès les hors-d'oeuvre.

-t'es vraiment un âne, finis-je par dire. Et où tu vas bouffer?

-Chez Nicky, répondit Cardamone. Allez viens, mon chéri.

-Je vous y amène, si vous voulez, dis-je avec humeur.

-Non, c'est bon, reprit-elle. Tu viendras nous chercher tout à l'heure.

-Je viendrai LE chercher tout à l'heure, précisai-je. Je me rappelle pas t'avoir adoptée.

-Oh, Maman, pourquoi tant de cruauté ? Minauda-t-elle. Allez, à tout à l'heure. Viens, mon poussin. Si Machin nous trouve ici, on est bons pour le fourgon. Hi ! Hi !

Je ne les regardai pas partir, c'était trop déprimant. Je tenais à recevoir Machin aussi bien que me le permettaient mes moyens étriqués. Il arriva à l'heure de l'apéro, l'apéro sous le bras. J'appréciai le geste. Il était un peu en retard, juste ce qu'il fallait pour que je n'aie pas l'air trop à la bourre de mon côté. C'était un homme qui savait

vivre. Il le démontra aussi en attendant le café pour parler des choses sérieuses. Pendant tout le repas il laissa la parole aux enfants, répondit avec une patience angélique aux questions des garçons (pour le moment, on n'a rien de concret contre votre père. Non, Cardamone ne nous a pas dit grand-chose: l'assassin est un homme, et il a une grosse voiture. Oui, on cherche la voiture. Oui, des traces de pneus, et un peu de peinture verte sur le corps. Pas grand-chose. Etc...) Et écouta même sans le moindre geste d'agacement l'exposé surnaturel de ce qui se déroulait sous le lit de Cindy chaque nuit.

-c'est bien, fit-il remarquer. Tu es quelqu'un de très courageux.

Cindy répondit à ce compliment habile par une moue de dépit. Elle avait compté, je crois, sur le soutien de Machin pour obtenir qu'Albertine dorme sur son lit.

-On peut aller faire de la luge avec Norbert ? Demanda Tom.

-Oui, oui, allez-y.

-Et moi ? Hurla Cindy.

-Oh merde, soupira Sam. Tu veux pas rester avec Maman ?

-Non ! Je veux faire de la luge !

Tom marmonna quelque chose d'indistinct. Cindy avait déjà son manteau à la main, et sa cagoule autour de la tête. Elle se donnait beaucoup de mal pour enfiler ses gants, et s'en donnerait encore plus tout à l'heure pour boutonner son manteau avec ses gants.

-Bon, allez, on y va, bougonna Sam.

-Attendez-moi ! Piailla Cindy.

-Attendez-la, ordonnai-je. Je ne veux pas qu'elle traverse la rue toute seule.

-Elle a mis ses bottes à l'envers, fit remarquer Tom d'un ton à la fois railleur et exaspéré.

-Et ben si ça la dérange pas, moi non plus, dit Sam avec beaucoup de bon sens. Allez viens là, Didi, je vais les faire, tes boutons.

-J'y arrive, protesta Cindy, qui n'y arrivait pas et suait à grosses gouttes dans sa cagoule.

Enfin ils vidèrent les lieux. Nous nous accordâmes, d'un accord tacite, quelques minutes de silence. Machin remuait d'un air rêveur sa petite cuillère dans son café, où il avait mis quatre sucres. Il sirota la mixture en se léchant le bord des lèvres entre chaque gorgée.

-Vous savez que Cardamone vous mène en bateau ?

Cette entrée en matière eut le don de l'amuser. Il haussa les épaules, fataliste. Je lui répétais ce que m'avait confié Jim.

-Je m'en doutais un peu, dit-il. Ce qui veut dire, d'une part, qu'elle connaît le meurtrier, d'autre part, qu'il est à sa portée. Croyez-moi, ça fait un moment que j'en ai l'intuition, tout se passe dans ce foutu hameau, entre ces deux maisons, entre ces deux couples. Jim ne dira rien, il est sous le charme. Mais continuez à me transmettre tout ce qui peut lui échapper.

-Et Saphir ? J'en ai parlé à une copine. Elle dit qu'il faudrait l'hypnotiser. Ça paraît saugrenu, comme idée, mais pourquoi pas ?

-Pourquoi pas ? Répéta Machin. Et bien, j'aurais peut-être des problèmes de crédibilité dans mon milieu professionnel si je me lançais dans ce genre d'opération. Non que je n'y aie pas pensé. Je ne crois pas qu'elle feint l'amnésie, ni que ses crises de nerfs soient simulées. Je subodore un enchainement de merdes sous ce crâne adolescent, que je ne serais peut-être pas en mesure de contrôler. Vous savez, on tire un petit bout, et toute la tripaille se dévide. Et si elle se flingue ? Et si elle devient folle, mais folle à lier ? Je ne suis pas un homme de l'art, je ne suis pas psychiatre. Et en admettant qu'elle nous fasse, sous hypnose, un rapport détaillé de la nuit du meutre, quelle valeur pourrait avoir un tel témoignage ?

-Et Cardamone ? Excusez-moi, mais qui est-elle au juste ? Vous le savez ?

Machin me jeta un regard circonspect.

-c'était sa fille ?

-Je ne sais pas. Personne ne le sait. Cardamone est la fille d'une putain toxicomane, une pauvre fille, vraiment, que Sandro faisait travailler et avec laquelle il a certainement couché à l'époque de sa conception, comme une cinquantaine de clients. Seule une analyse d'adn pourrait nous renseigner, mais je ne crois pas que ça ait le moindre intérêt. La seule chose qui en ait, de l'intérêt, pour notre histoire, c'est qu'il a fait une véritable fixation sur ce poupon, et dès sa naissance il s'est comporté comme un père avec elle. C'était un drôle de truc. A la même époque où lui et Nicky, s'est triste à dire, ont laissé mourir la petite fille qu'ils avaient peut-être eue ensemble, on les voyait partout tous

les deux avec ce bébé. La sainte famille. Il a fallu la désintoxiquer à la naissance, c'était assez dur. Et puis Sandro est tombé...

-Et la mère ?

-Cardamone est restée avec sa mère. Sandro et Nicky adoraient la balader partout, mais ils étaient infoutus de changer une couche ou de lui donner sa bouillie. C'était leur mascotte, en quelque sorte.

-Et après ?

-Oh, après... Ma foi, ce sont des histoires assez terribles, et qui nous éloignent de notre sujet. Et puis c'est un peu long à raconter...

-j'ai tout mon temps, Léon.

-Oui mais pas moi. Et puis tout ceci est compliqué, on ne sait comment l'interpréter. Parfois je me dis que ce qu'un homme prend peut-être pour la bonne action de sa vie est ce qui lui vaudra l'enfer, le crime le plus dégueulasse...

-Mais de quoi parlez-vous ?

-Bah, de tout ça. De Cardamone, de Sandro... Mais pour vous faire une idée, il faudrait rencontrer Biba...

-Biba ?

-Abibatou. La mère de Cardamone.

-Cardamone la voit ?

-Jamais. Elle ne veut pas en entendre parler.

-Qui ? Qui ne veut pas en entendre parler ?

-Cardamone.

Je voulus boire mon café, il était froid. Et amer, comme tout en ce bas monde.

-j'en reviens à ma proposition de la dernière fois, reprit Machin, changeant de sujet. Ce diesel ? Vous y avez réfléchi ?

-Ecoutez, on va faire comme ça : si j'entends parler d'une occase vraiment intéressante, je vous le dirais. D'accord ?

-d'accord. Mais ne vous croyez pas obligée d'opter pour un cercueil à roulettes sous prétexte qu'il est au prix d'un embrayage neuf. Quand je parle d'occase...

-c'est bon, Léon, c'est bon. J'ai compris.

-Et vous me tenez au courant de tout ce que pourra vous dire votre andouille de fils ? J'ai déjà fait un grand pas aujourd'hui, grâce à vous.

-Promis.

Il fallait que j'aie chercher Jim chez Nicky, mais je ne pouvais pas laisser les trois autres chez Norbert. Je m'enfouis dans mon anorak le plus miteux mais le plus chaud, enfilai moufles, écharpe, bonnet et bottes, et me préparai à affronter le petit blanc de Norbert, les dernières nouvelles des brebis de Norbert, les dernières défaites de Clothaire, son voisin et ennemi depuis huit générations, et les hurlements de protestation de mes minots qui bien sûr refuseraient de me suivre chez Nicky et Georges.

Je ne fus pas déçue, mais réussis à plier toutes ces formalités dans l'espace exigü de trois quarts d'heure. Enfin les trois gosses révoltés furent entassés dans la vieille 4L et je fonçai à Saint-Pierre.

-On en a marre de te suivre partout, attaqua Sam d'un ton abrupt.

-Et moi j'en ai jusque là de vous traîner partout, répliquai-je. On en a peut-être pour un

moment là-bas, et Norbert est pas votre nourrice.
Un peu de bonne volonté, merde.

-j'allais gagner, geignit Cindy.

Tom ricana.

-Oui, j'allais gagner, reprit-elle en hurlant.

Un début de laryngite lui donnait une voix à rayer le verre.

Je n'avais plus vu Nicky depuis des semaines, malgré les échanges intenses entre nos deux tourtereaux. Je la trouvai resplendissante. Malgré sa carrure presque cubique et sa cinquantaine bien tassée, elle drainait les regards avec la même efficacité qu'un écran de télévision dans une salle de séjour. Dès qu'on était las du spectacle, on avait envie de lui coller des baffes.

Sandro était mort et enterré, même dans son esprit. Je m'en rendis compte dès qu'elle m'aperçut et se composa le flash authentique du chagrin universel. Ca manquait tellement de conviction qu'elle y renonça au bout de dix secondes et m'éblouit sans honte d'un sourire beaucoup plus sincère et spontané.

Je ne repérai pas tout de suite Mauricette et Jeannot, vautrés sur des chaises en ferraille de style nouille. Ils se tenaient sous la pergola, dans l'ombre d'une vigne centenaire. En cette saison elle avait l'apparence sinistre d'un squelette calciné pris dans les barbelés. Georges descendait l'escalier, tenant un vaste plateau de cuivre sur lequel brimballaient une petite théière d'étain et des tasses en terre rouge. Il faisait très beau, et sur leur façade sud on ne sentait pas du tout le vent.

-Tu as l'air en pleine forme, dis-je à Nicky.

Ca aurait pu être interprété comme une sorte d'accusation, je ne m'en rendis compte qu'après l'avoir prononcé. Mais Nicky était de ces heureuses natures qui ignorent la pudeur, et elle prit mon salut pour ce qu'il était : un compliment. Elle me fit un clin d'oeil complice et l'accompagna d'un imperceptible mouvement de tête vers ses hôtes.

-Oui, dit-elle, ça va mieux en ce moment. Et toi ? Je te trouve meilleure mine, aussi. Cardamone ne t'ennuie pas trop ?

-Ah si, répondis-je, elle me fait suer. Mais qu'y faire ? Jim ne se lasse pas de sa cruauté.

-Tu es dure, me dit-elle sur un ton de reproche. Elle n'est pas mauvaise, au fond. Un peu paumée sans doute...

A ce moment-là Mauricette parut s'apercevoir de ma présence et me fit un petit geste de la main. On aurait dit qu'elle essuyait des toiles d'araignée sur une invisible mousseline. Jeannot s'empressa de l'imiter et se fendit d'un sourire, bien que son expression paniquée témoignât du fait qu'il n'arrivait plus à mettre un nom sur ma gueule.

-Bonjour, Mauricette, bonjour, Jeannot, dis-je en pédalant des doigts, moi aussi.

Jeannot pâlit, puis se lança.

-Bonjour Mnia, dit-il en se râclant la gorge.

-c'est la nana de Sandro, crétin, murmura Mauricette, assez fort pour que tout le monde puisse l'entendre.

-Lisa ! S'exclama Jeannot.

-c'est moi-même, dis-je. Je suis heureuse de ne pas vous avoir traumatisés.

-Oh, on en a vu d'autres, dit Mauricette sans le moindre humour.

-Personne n'en doute, fit remarquer Georges avec philosophie en déposant son fardeau sur la table de jardin. Il fait bon ici, hein ? Assieds-toi, Lisa. Tu veux un thé à la menthe ?

-Y'a du Pulpo ? Demanda Cindy.

-Je vais te chercher un jus de sureau, dit Nicky.

Elle revint avec Cardamone, qui s'était encore changée depuis le matin -une de ses manies- et se tortillait dans une sorte de justaucorps en molleton avec des franges à toutes les articulations. Ce machin comportait aussi une sorte de cape en tulle et était rayé transversalement de jaune et de noir.

-Une guêpe ! M'écriai-je.

-Tout juste, Auguste, dit Cardamone. Qu'est-ce que t'en penses ? C'est des fringues de théâtre. Ça me va bien, hein ?

En fait, ça la moulait de façon approximative, un peu comme une peau d'ours moule un ours à son réveil d'hibernation. Elle plaça une chaise de jardin à deux centimètres de celle de Jeannot et s'assit dessus, toute droite et frétilant du désir de faire chier le monde. Jeannot fit mine de l'ignorer, tandis que Mauricette la foudroyait du regard.

-Qu'est-ce que t'as fait du cadavre de mon fils ? Demandai-je pour détendre l'atmosphère.

-c'est quoi, un cavadre ? Demanda Cindy.

Personne n'eut envie de lui répondre. Je me rendis compte que mon intervention avait jeté un froid.

-c'est quoi, un cavadre ? Insista ma fille chérie.

-c'est un truc vide, dit Cardamone. Tiens, ça, tu vois, c'est un cadavre de bouteille. Ou un truc mort.

Elle ramassa un petit coléoptère tout desséché et le tendit à Cindy qui hochait la tête, contente de comprendre, pour une fois.

-Ca, c'est un cadavre.

Dans l'esprit de Cindy, il ne pouvait y avoir le moindre lien entre un mort, un vrai, comme Albert ou Sandro, et la petite sculpture de chitine légère et brillante qu'elle tenait entre ses doigts.

-Saphir va bien ? Demandai-je à brûle-pourpoint pour change de sujet.

Le visage de Jeannot prit une nuance terreuse, tandis que les yeux de Mauricette baissaient de vingt degrés. Nicky me jeta un regard ennuyé et Georges sourit avec discrétion, tandis que Cardamone souriait jusqu'aux oreilles.

-j'ai dit une connerie ? M'enquis-je. Je voulais juste avoir des nouvelles, ça fait plus d'un mois...

-Mal, coupa Mauricette d'une voix tranchante. Elle va mal. Il a fallu la mettre sous calmants. Faut dire que tous ces flics arrêtent pas de la harceler, hein, Jeannot ?

-oui, oui, confirma Jeannot.

-Faudrait lui foutre la paix, voilà ce qu'il faudrait. J'ai pris un avocat. Ca va pas se passer comme ça, insista Mauricette en me regardant d'un

air menaçant. On a droit à notre vie privée. On a droit au respect.

-Absolument, s'écria Georges en tapant du poing sur la table. On a même le droit au respect de notre vie privée.

Jeannot regarda Georges, cherchant quelque chose d'intelligent à dire pour conclure. Cette quête resta infructueuse et il la ferma. Je remarquai que Cardamone s'appuyait sur lui avec un certain abandon. Le temps était à l'orage.

-Quelle journée magnifique ! S'exclama Nicky. On se croirait déjà au printemps. Encore un peu de thé, Mauricette ?

-Mmmh.

-Si tu veux des graines, il m'en reste pas mal de tomates, d'aubergines, de piments... J'ai commencé à faire mes plants, mais...

-Elle va continuer longtemps son petit jeu de con, cette bordille ? Explosa Mauricette.

Cardamone, qui enveloppait Jeannot avec l'intime familiarité d'une ventouse, se détacha de sa proie comme à regret, et sans se presser.

-Mais enfin, ma chérie, que se passe-t-il ? Chevrotta Jeannot, dont le teint avait viré de l'argile verte à l'argile rouge.

-Tu te fous de ma gueule ?

-Tu devrais faire du yoga, Mauricette, roucoula Nicky. Tu as des problèmes de nervosité.

-j'aime pas le jus de sureau, prononça Cindy d'une voix claire et fraîche.

Tout le monde se retourna vers elle et elle baissa les yeux, intimidée.

-Tu n'aimes pas le jus de sureau ? Demanda Nicky sur un ton propre à faire plonger trois générations successives dans les affres de la culpabilité. Mais c'est moi qui l'ai fait, tu sais ?

Cindy, au bord des larmes, saisit son verre et l'approcha de ses lèvres, mais ne put aller plus loin dans son accès de bonne volonté.

-Ca va lui coller la chiasse, trancha Mauricette. Il ne faut pas forcer les enfants.

Et elle arracha le verre des mains de Cindy pour en vider le contenu dans les graviers, sous la table.

-Mais j'ai quand même soif, hasarda Cindy d'une toute petite voix.

-t'en fais pas, lui dit Mauricette, continuant dans son rôle surprenant d'amie des petits enfants. J'ai du Pulpo à la maison, je t'en amène.

-Ramène-moi aussi une Suze, dit Jeannot.

Dès que Mauricette eut tourné le dos, Cardamone sembla se répandre sur l'épaule de Jeannot, qui resta aussi expressif qu'un bout de bois mais recommença à changer graduellement de couleur.

-Bon, je vais pas tarder, dis-je en m'essuyant la bouche.

-Tu restes pas dîner ? Dit Nicky avec précipitation. Reste ! Pierre et Anja passent ce soir.

-Ecoute, c'est gentil, mais...

-Tu bosses le week-end ?

-Non, non, mais...

-Allez, allez, Lisa, pas de manières. On bouffe tôt, je fais un gratin géant et hop ! Reste, ça me fera plaisir.

-Mais... Dit Georges.

-Qu'est-ce qu'il a encore, celui-là ? Grogna Nicky en le toisant.

-Pierre et Anja viennent ce soir ?

-Oui, répondit-elle d'une voix irritée.

-Mais c'est notre anniversaire de mariage ce soir, dit Georges entre ses dents. Tu l'as encore oublié ? On devait bouffer en amoureux, à l'Etoile du Vivarais. Bordel de merde, tu l'as encore oublié ? J'ai réservé une chambre...

-Oh ! Georges ! Quel romantisme ! S'écria Nicky en égrenant l'un de ses rires de gorge les plus sophistiqués. Mais pourquoi tu ne m'as rien dit ?

-Je t'avais dit de ne rien prévoir, plaïda Georges.

Je vis qu'il avait les larmes aux yeux, et me sentis dans la peau d'un lecteur de "Déetective". Mes idées sur Georges étaient en train de se modifier. Il avait l'air d'en croquer pour l'insupportable Nicky.

-Il vaut mieux remettre ça à une autre fois, risquai-je. Si c'est votre anniversaire de mariage...

-Pas question, trancha Nicky, catégorique. Au contraire, ce sera une occasion de faire la fête tous ensemble. J'étouffe, moi, j'ai besoin de voir du monde.

-Quoi ? Gargouilla Georges, passant de la déception à l'aigreur. Ce mois-ci, tu as passé exactement douze soirées à la maison, et sur ces

douze soirées, nous en avons passé quatre en tête-à-tête.

-Quatre de trop, décréta Nicky. Arrête de nous assommer avec tes états d'âme intimes, c'est obscène. Lisa est très gênée.

-Je préfère remettre ça à une autre fois, insistai-je.

-Tu vois ? Dit Nicky. Elle n'ose plus rester. Tu es odieux, Georges. Tu fais tout pour me couper de mes amis, pour m'éloigner d'eux. Et bien c'est d'accord. Nous allons passer cette soirée à nous faire chier en tête-à-tête, les yeux dans les yeux, ta main dans la mienne, en prévision de ce jour béni, à marquer d'une croix blanche...

-A marquer d'un pâté, oui ! Rugit Georges. Lisa, je te prie d'excuser ce moment de faiblesse, et je te conjure de rester ici ce soir avec tes gamins. Si tu désires inviter quelqu'un, un couple, une famille, une colonie, une association, un charter, un camp de réfugiés, que sais-je, ils seront reçus à bras ouverts, tes amis sont les miens.

-Bon, écoutez, je vous laisse...

-Oui, laisse-nous, entonna Nicky, tragique, laisse-nous en amoureux, lui et moi, seuls, laisse-nous...

-Lisa, est-ce que je dois me mettre à genoux ? Si tu préfères, je t'invite, toi et tes gosses, à l'Etoile du Vivarais, et Nicky fera un gratin pour Pierre et Anja...

-Cette scène est grotesque ! S'exclama Nicky. Je t'en supplie, Lisa, ne te laisse pas impressionner par l'accès d'hystérie de Georges ! Ce type est malade, ça fait dix ans que j'essaie de l'emmener

chez un bon psy. Cette année sera probablement celle de notre divorce, j'estime en avoir assez bavé...

-Si tu rentres chez toi, Lisa, me dit Georges avec beaucoup de calme, je viens avec toi.

-Qu'est-ce qui se passe encore dans cette maison de fous ? Demanda Mauricette, brandissant le bouquet de bouteilles qu'elle avait ramené de chez elle.

-Tu ne veux pas manger ici avec Jeannot, Saphir et Ganaël, ce soir ? Proposa Georges. Nous faisons une petite fête.

Nicky eut un hoquet de fureur. Mauricette le regarda à la dérobée, puis ses yeux tombèrent sur le couple Jeannot-Cardamone, lui tenant le rôle du mur, elle celui du lierre. Sa réaction fut instantanée. Elle gifla Cardamone de toutes ses forces, ce qui eut pour résultat de désincarcérer Jeannot. Dans le silence de mort qui suivit, Jeannot en profita pour déplacer sa chaise de quelques centimètres.

-Une Suze, commanda Cardamone d'un ton froid.

-Et mon pied au cul, tu le veux comment ? Claironna Mauricette. On the rocks ?

-Calmez-vous, mes enfants, calmez-vous, chantonna Nicky avec une onction pontificale en élevant ses mains au-dessus de l'assemblée. Buvons un thé ensemble...

-Ah non, s'indigna Mauricette, y'en a marre de cette pisse d'âne. Sers-moi une Suze, Jeannot.

-Tout de suite, ma chérie.

-Vous avez écouté les nouvelles, ce matin ? Interrogea Cardamone, dont les yeux noirs lançaient des éclats améthystes dans la lumière de plus en plus rasante du soir. Il y a un prêtre qui passe en jugement le mois prochain, il s'est envoyé dix-sept petites filles. Il leur faisait tout faire. Son confessionnal, c'était un vrai bordel d'enfants. Il paraît même qu'il les déguisait, pour se mettre en condition.

-Je m'occupe pas de religion, dit Mauricette d'un ton sec.

Et elle se massa la main gauche de façon ostentatoire, faisant craquer ses petits doigts carrés et osseux. Mais il en fallait plus pour décourager Cardamone.

-c'est dingue, non ? Il leur faisait enfiler des trucs de sex-shop, il leur mettait du rouge à lèvres... Y'a vraiment des tarés, hein ? Ces pédophiles, faudrait leur couper les couilles avec un couteau à surgelés, vous trouvez pas ? Qu'est-ce que t'en penses, Mauricette ?

-Ouais, dit sombrement Mauricette. Faudrait. Y'en aurait, des trucs à faire, si on voulait que le monde roule. Les allumeuses, par exemple, faudrait les coller six mois dans une maison d'abattage, ça les refroidirait.

-c'est quoi, une maison d'abattage ? Demanda Cindy en finissant son troisième verre de Pulpo.

-Aucune idée, dit Cardamone avec un aplomb singulier.

Mauricette se regarda les ongles.

-c'est une maison où on abat des choses, expliqua Georges.

-Mais quoi ?

-Des... Des arbres, répondit Georges.

Mauricette ricana. Jeannot semblait dormir les yeux ouverts.

-Ouais, enfin, des allumettes, quoi, s'esclaffa-t-elle. Ah ! Ah ! Des cure-dents ! Eh ! Cria-t-elle en secouant Jeannot comme un prunier. Ca te fait pas rire, ce que je dis ?

-Si, si, assura Jeannot d'un air terrifié. Qu'est-ce que tu as dit, ma chérie ?

-Qu'il est con, ma mère, c'est à y pas croire, se plaignit Mauricette avec une sorte de tendresse bourrue.

-Les pédophiles, faudrait leur éplucher le zob avec une fourchette à escargots, tu trouves pas, Jeannot ?

-Elle a un problème avec les pédophiles, cette gosse, lança Mauricette sur le ton de quelqu'un qui balance une hypothèse un peu aventurée.

-t'es sûre que c'est pas le contraire ? Persifla Cardamone.

-Tu veux parler de quelqu'un de précis ? Demanda Georges d'un ton léger.

La gamine lui jeta un regard d'animal traqué, et éclata d'un rire strident.

-Ah ! Ah ! C'est un rusé, le Georges, sous ses airs de yéti.

Un bruit de casserole se fit entendre, et tout le monde fut soulagé de voir la R5 baba de Pierre et Anja décrire un demi-cercle dans la cour pour se garer non loin de la table de jardin. Anja jaillit la première de la guimbarde, une bouteille à la main.

-Qu'est-ce que vous faites tous dehors ? Il caille, dit-elle. Moi je rentre.

-Bon, dit Mauricette, ben nous aussi on va se rentrer. Merci pour l'apéro, et à la prochaine.

-Oh, protesta Georges avec quelque lourdeur. Vous ne restez pas ?

-Non, répondit Mauricette d'un ton hargneux, on peut pas. Saphir et Ganaël sont malades. Une autre fois. Au plaisir.

-Salut, s'écria Cardamone. De grosses bises à Saphir. Je viendrai la voir dans pas longtemps.

-c'est ça. Bonne soirée à tout le monde, répondit Mauricette sans se retourner.

Dès qu'elle eut disparu, Nicky se jeta sur Georges et tenta de lui souffleter le visage. C'était ambitieux, elle ne réussit qu'à provoquer une turbulence dérisoire au niveau de ses clavicules.

-Qu'est-ce qu'elle essaie de faire ? Demanda Pierre. On arrive tard, je vois que l'ambiance est déjà chaude. Ah ! Lisa !

Ils m'embrassèrent tous les deux. Nicky essayait toujours de gifler Georges. Celui-ci la regardait avec un mépris un peu teinté de dégoût et ne bougeait pas d'un centimètre.

-Ordure ! Fumier ! Commença-t-elle.

Ce prélude eut le don de mettre Anja hors d'elle sur le champ.

-Ah non ! S'écria-t-elle. Ou vous arrêtez tout de suite, ou on se casse. C'est compris ? J'ai eu une semaine fatigante, moi. Théodore a mordu Gaston, on ne sait pas si on pourra sauver son oreille. J'ai une plainte au cul, évidemment. Ca s'est passé pendant que j'étais au téléphone avec ce connard

d'inspecteur. Il met un point d'honneur à toujours tuber pendant les heures de cours. Alors j'en ai plein le cul, je suis ici pour me détendre.

-Ne t'énerve pas, dit Georges, tout va bien. Nicky a le hoquet, c'est tout. Allez, on rentre.

Et il tapa dans ses mains. Ce type m'étonnait de plus en plus. S'il ne s'était pas entr'ouvert peu avant, je n'aurais jamais soupçonné le fond de ses sentiments.

Je n'avais pas encore vu Jim de toute l'après-midi. Je le découvris affalé devant la télévision, regardant un jeu de crétins d'un air crétin. Sam et Tom avaient disparu dans les profondeurs du grenier, et je les entendis jouer aux boules, ou aux quilles. Ils faisaient un raffut infernal, et un coup de gueule de Georges eut tôt fait de les calmer.

J'accompagnai Nicky dans la cuisine, tandis que Pierre et Anja se servaient un apéro et essayaient de distraire quelques biscuits salés à la vigilance de Cindy.

-Nicky, j'ai été voir Sylviana, tu le savais ?

-Ah... Non.

Elle leva les yeux et me détailla, comme si j'étais soudain devenu quelqu'un de beaucoup plus épais qu'auparavant.

-Dis... Pourquoi vous l'avez pas carrément adoptée, Cardamone ? Je me demandais...

Nicky se mit à rire, un joli rire, jeune et frais, mais qui me laissa, quand elle s'arrêta, une impression de désenchantement.

-Ma pauvre Lisa, me dit-elle en me posant la main sur l'épaule, la mère Cardamone, je me rends compte que je l'aimais parce que Sandro l'aimait,

c'était notre fantasme d'enfant, c'était une idée... Des fois j'en ai tellement ras-le-bol d'elle que je suis à deux doigts de téléphoner à la DDASS pour laisser tomber. J'en suis pas capable. Je le savais... Bon, tu sais tout... Je peux pas m'occuper d'un enfant. C'était une idée de Sandro. Mais maintenant j'en ai marre d'elle, de Georges, ça fait trop longtemps... L'adopter ? Tu me vois adopter un enfant ?

Elle rit de nouveau, puis se mit soudain à pleurer.

-c'est les nerfs, dit-elle, c'est ma faute. Enfin, non. Mais c'est la merde. Sandro est mort, et j'ai tout sur les bras, déjà j'étais pas capable, mais il m'aidait beaucoup, maintenant c'est n'importe quoi.

-Mais... Et moi dans tout ça ?

-Toi ? Ah !

Elle éclata de rire, de nouveau.

-Tu n'as pas compris, on s'est jamais remis ensemble après la taule... On a juste continué cette espèce de projet d'élever Cardamone...

Elle s'essuya les yeux.

-Ma pauvre Lisa, conclut-elle avec philosophie, je suis pas à la hauteur. Je vais continuer à faire semblant le plus longtemps possible, mais ça risque d'être court, maintenant.

Elle parut réfléchir, puis ajouta :

-Sandro t'aimait, tu sais.

-Et toi ?

-On était jumeaux, dit Nicky sans hésiter. On ne se gênait pas, on ne se faisait pas souffrir. Sandro, c'est la seule personne qui m'ait jamais

posé aucun problème, et à qui j'en ai jamais posé. On était toujours d'accord. Mais tu vois il est mort, et ce qui m'attachait à lui est mort deux ou trois jours après. Ca ne me fait plus rien, ce n'est plus qu'un souvenir. Tout ce que je vois, c'est qu'à cause de cette histoire à la con, je suis coincée à mort entre Cardamone et Georges. J'ai des fourmis dans les godasses, tout ça me paraît être un rêve maintenant, que j'aie pu tenir si longtemps. Dix ans ! Tu te rends compte ?

Non, je ne me rendais pas compte. J'avais l'impression de recevoir les confidences d'un extraterrestre.

Je partis tôt. J'avais donc appris que Sandrô m'aimait, tout en élevant plus ou moins Cardamone avec Nicky, sans m'en dire un mot. Tout ça avait quelque chose de bouffon et de triste à la fois.

14

Dans la semaine qui suivit, je vis Bronsky une quinzaine de fois. J'étais fascinée par cette sorte de lézard bipède. Il paraissait vivre au coeur d'un jeu vidéo réglé à sa vitesse maximale. Il riait souvent, un rire bref qui faisait penser à l'aboiement d'un chevreuil et semblait projeter ses chailles bordéliques en avant, à la tête de son interlocuteur. Quoique habitué à son humour obscur, Momo se faisait surprendre chaque fois et ne pouvait retenir un mouvement de recul. Planquée dans ma bagnole à mâchouiller mon sandwich, je m'amusais tous les midis à faire des pronostics sur le moment où allait se produire l'effrayante quinte rauque, et je finis par constater qu'elle était précédée par un furtif balancement en arrière, comme si Bronsky prenait son élan pour cracher. Je communiquai à Momo mes observations éthologiques et dès le mercredi, il fut en mesure de prévoir l'évènement et de parer à ses propres réflexes d'autodéfense. Mais je n'arrivais pas à me rappeler où j'avais déjà rencontré l'horrible Roger Putard.

-Ca devient obsessionnel, me fit remarquer Nadine. Oublie-le, c'est la seule chose à faire quand tu rencontres une tache pareille. L'oublier dès le premier regard.

-j'aimerais situer le premier regard, justement. Ca m'intrigue.

Nadine soupira en malmenant une caisse en polystyrène emplie d'un quart de porc bradé au

prix de l'eau minérale, et aussi nutritif. Une petite blonde qui aurait dû être brune, et même une brune grisonnante, surveillait le quartier de barbaque d'un oeil inquiet. Nadine la regarda soudain comme si elle venait de sortir de terre.

-Vous êtes toute seule ?

La petite blonde rougit jusqu'à la racine des cheveux. "c'est écrit sur ma gueule ?" avait-elle l'air de penser. Toute la culpabilité développée depuis le départ de l'humaniste qui l'avait larguée pour une fille non encore déformée par les maternités précoces et rapprochées remonta du fond de son âme en miettes et s'incrusta sur son visage fané. Nadine devint violette.

-Je veux dire... Pour porter tout ce cochon. Attendez, j'appelle quelqu'un. Elle est loin, votre voiture ?

La petite femme avait les larmes aux yeux. La dérouillée devait être encore récente. Toute sa destinée se résumait, au fond, à porter toute seule un porc trop lourd. Il fallait que ça change. Bougressain se pointa, toujours courtois.

-Regarde ce que la dame a à transporter. Je sais même pas comment elle a fait pour le porter jusqu'aux caisses. Ils sont où, les agents de rayon ?

-Je vais en chercher un ou deux, promit Bougressain.

Ca lui ferait au moins un peu de compagnie jusqu'à sa bagnole. Elle s'était reprise et paraissait prendre ce contretemps du bon côté. Tel n'était pas le cas de la file hargneuse qui s'allongeait devant la caisse. Quelques remarques acides filtrèrent jusqu'aux oreilles de Nadine, qui prit la

physionomie ironique et absente du sphynx de Guiseh. Elle repoussa d'un geste distrait la carte d'identité où la dame exhibait son visage d'avant. Il n'avait plus rien à voir avec celui qu'elle s'efforçait à la fois d'oublier et de faire oublier à la terre entière. Elle buvait cependant les sourires de Nadine comme elle aurait bu un coup pour se remonter, en loucedé. Elle partit enfin, escortée par deux jeunes gens aux larges épaules.

-Et la prochaine fois, cria Nadine, ignorant les regards meurtriers du client suivant, demandez de l'aide ! On est là pour ça !

En retournant vers ma voiture, je vis venir vers moi la caisse de surveillance de l'Hippo, avec son girophare éteint et ses bandes de couleurs qui étaient censées évoquer l'esthétique poulaga à l'américaine. La gueule reptilienne de Bronsky en émergea. Pour compléter le tableau, il était vêtu comme à l'ordinaire de son ensemble jean délavé et mâchait un paquet de chewing-gums avec une vulgarité texane. J'avisai même, sur le siège passager, posé sur une de ces revues de cul en noir et blanc où on voit fort peu de visages, un pétard si gros, noir et plein d'attributs qu'il ressemblait plus à une locomotive à vapeur qu'à un flingue.

-c'est un vrai ? Demandai-je, incrédule.

-Non, me répondit Bronsky en faisant rouler sa pâte à modeler verte de sa joue droite à sa joue gauche, d'un mouvement expert de sa grosse langue tapissée de grumeaux blanchâtres.

Il me détailla. Sa façon de détailler était simple et efficace : jambes, con, nichons, bouche.

L'examen, rendu difficile par l'état de délabrement de mon manteau, parut le laisser dubitatif. Il vrilla sur moi ses petits yeux en trous de pine.

-On s'est pas déjà rencontrés quelque part ? Demanda-t-il d'une voix traînante où frétilait quelque chose d'insultant.

-Je bosse ici, dis-je.

Sa tête se propulsa en avant comme s'il avait reçu un coup de matraque sur la nuque, tandis qu'éclatait un aboiement rauque. Je fis un bond en arrière, puis me traitai intérieurement de conne. C'était bien la peine de faire la leçon à Momo. Il cracha son chewing-gum à mes pieds et me fit un signe de la main, un mouvement rotatif et vague qui avait quelque chose d'obscène.

-On se reverra, alors. Salut.

-Alut, bégayai-je.

De près, il était encore plus impressionnant. Je regagnai ma chignole en zigzaguant sur mes jambes en coton, et une fois assise au volant attendis que les battements de mon coeur se soient calmés. Tu bats la campagne, me dis-je. A force de parler de ce grand con et d'y penser, tu vas devenir incapable de te comporter normalement en sa présence. Il m'avait fait une peur épouvantable. Comme si je m'étais trouvée en face d'un animal dangereux, sans protection. Je décidai de garer ma bagnole plus près de la sortie désormais.

Pendant tout le trajet du retour je ne cessai de regarder dans le rétroviseur, avec la trouille d'y apercevoir le char à la Mad Max de Bronsky. Cet accès de parano finit par me briser les nerfs en mille morceaux et j'arrivai chez moi avec une

tripotée de pressentiments funestes et l'envie de boire quelque chose de chaud et de me mettre au lit. Aussi quelles ne furent pas ma surprise et ma contrariété de trouver devant mon seuil le 4X4 de Nicky, garé de façon à empêcher toute manoeuvre sur la moitié de la place. J'allai donc, en remâchant ma rogne, placer ma bagnole sous le monument aux morts, en face, et revins vers la maison, furieuse de devoir porter mes courses à travers toute la place. Nicky ne m'avait ni vue ni entendue. Je toquai à sa vitre.

-c'est ouvert, dis-je sur un ton peu amène.

Une fois de plus, la métamorphose eut lieu. Son visage sembla s'éclairer de l'intérieur et se mit à exprimer avec un art consommé l'angoisse, la détresse, la confiance, quand tout à l'heure il reposait, vide et froid, comme un aspirateur débranché. Mais ce jour-là j'étais très mauvais public.

-j'ai même pas essayé d'ouvrir la porte, balbutia-t-elle en extrayant sa corpulence du siège capitonné recouvert d'un lainage andin.

La seule chose que Nicky était incapable de réussir, c'était d'être grosse. Lui manquaient le faste, le poids psychologique, l'ampleur, la majesté, et cette grâce sensuelle des gros qui habitent leur corps et même l'espace autour de leur corps. Elle n'était qu'une sylphide coincée dans un gros tronc, sa chair la séquestrait et rendait ridicules ses moindres mouvements. Avant même que nous ayons passé la porte elle éclata en sanglots convulsifs, marcha sur la queue de Virgule qui poussa un cri tout droit sorti de

l'industrie gore du cinéma américain, eut un soubresaut de terreur et dut se rattraper à mon portemanteau, qu'elle arracha du mur.

-Ferme la porte, grinçai-je. Il fait froid.

Virgule se léchait la queue d'un air courroucé, grondante et hérissée, à dix centimètres de la chaussure qui venait de l'agresser et qu'elle semblait prendre pour un être indépendant.

-Cardamone a disparu, geignit Nicky, regardant son collant d'un air désolé.

Tout d'abord, ma réaction fut limitée. Je la regardai en me demandant ce qu'il y avait d'extraordinaire à ça, pourquoi elle m'en parlait -je n'étais pas Sandro et je croyais avoir assez exprimé mon agacement, et même mon hostilité vis-à-vis de cette peste. Puis, avant même que cette pensée devienne consciente, les prémices d'une idée horrible me firent dresser le poil sur la nuque. Cardamone voulait coincer l'assassin toute seule. Toute seule. Soudain je me sentis mal, physiquement malade. Je voyais cette arrogante merdeuse de quatorze ans, machine de guerre en papier, confrontée à quelque chose que sa fertile imagination, si morbide fût-elle, n'avait jamais soupçonné. Est-ce que Nicky était au courant des intentions mégalomanes de sa protégée ?

-Depuis quand ? Demandai-je.

-Ca fait deux heures. C'est le bahut qui m'a appelée.

-Mais t'es malade ou quoi ? Elle a été boire un coup à la cafète. Qu'est-ce que tu viens me faire chier avec ta parano ?

-Attends, Lisa, calme-toi, assieds-toi, me conseilla-t-elle, me désignant une de mes chaises. Tu veux boire quelque chose ?

-Je te remercie de me faire les honneurs de ma cuisine.

-Tu sais que Cardamone faisait elle-même sa petite enquête? Enfin, c'est ce dont elle se vantait, commença Nicky en fourrageant dans mes gamelles, sous l'évier.

-Oui, c'est ce que Jimmy m'a laissé entendre, répondis-je prudemment. Mais de là à imaginer le pire parce qu'elle a disparu deux heures...

-Attends, elle a fait un faux sur son carnet de correspondance, pour dire que nous devons venir la chercher à midi. Jusque là rien d'extraordinaire, elle fait le coup trois fois par mois et effectivement va se planter dans le troquet d'en face ou à la cafète. Mais cette fois elle est restée à attendre devant le portail et elle est montée dans une bagnole qui n'était pas la mienne. Comme il y a toute cette histoire de meurtre non élucidé, le concierge a tout de suite averti la surveillante générale, qui m'a téléphoné en me demandant si le mot était authentique. Voilà. S'il arrive quelque chose à la gosse, je leur colle un procès au cul pour négligence.

-Arrête, Nicky. Ces gens sont des héros. Prendre en charge des mômes aussi cinglés que Cardamone alors qu'ils ne sont ni psys, ni flics, et manquent de surveillants...

-La question n'est pas là. Cardamone s'est tirée avec un adulte inconnu, voilà le problème.

-Qu'est-ce qu'elle t'a dit, la surveillante générale ?

-d'attendre le car de ramassage. Quand elle fait le coup, Cardamone prend le car le soir et rentre comme d'habitude.

-Connerie. Il vaut mieux appeler Machin tout de suite. Elle était comment, la bagnole ?

-Blanche, répondit Nicky. C'est tout ce que cette gourde a été capable de me dire. Le concierge a pas bien vu, à travers la grille.

J'étais en train de composer le numéro du commissariat où officiait Machin. J'avais laissé le haut-parleur.

-Allô ?

Machin n'était pas là. Le flic qui me répondit d'une voix lasse m'assura qu'il le joindrait aussi vite que possible et prit acte de la disparition de Cardamone. Le nom de Cardamone parut lui faire le même effet que les mots "eczéma" ou "poux" : une irritation dermique et l'envie lancinante de se gratter jusqu'au sang. Je comprenais ce point de vue. On ne pouvait pas en dire autant de Nicky.

-Ces flics sont d'une insensibilité...
Commença-t-elle.

-Bon, c'est fait, coupai-je. On en sera quitte pour avoir l'air con si elle se pointe ce soir.

Elle n'était pas dans le car.

Cela ne me surprit pas, mais me laissa une impression désagréable, comme si le pire se confirmait -et pourtant nous étions encore loin des certitudes horribles concernant une gamine dont la propension aux fugues égalait celle de Saphir aux

angoisses. Jimmy avait l'air de toucher le fond. Je m'abstins de tout commentaire. Le car du collège venait de se ranger aux côtés de celui du lycée et Sam en descendit en bondissant, une écharpe verte enroulée autour du bras.

-Rends-la moi, salopard ! Cria derrière lui une fillette blonde aux cheveux nattés et aux yeux charbonneux.

Elle ressemblait à Bardot très jeune, mais une Bardot qui ne se serait pas sue jolie ou s'en serait foutu. Elle se mit à courir après Sam d'une façon aussi inesthétique qu'efficace, et qui trahissait une puissance musculaire inattendue pour un corps aussi menu. Elle arracha l'écharpe et il s'en fallut de peu qu'elle arrachât aussi le bras de mon rejeton dans son élan vengeur. Le chauffeur braillait sans bouger de son siège et menaçait de la planter là. Elle se rua dans le car en hurlant que Sam était une pourriture et qu'il le lui paierait cher. Le claquement chuintant de la porte et le rugissement du diesel étouffèrent ses dernières malédictions. Jimmy, perdu dans ses pensées, ne s'était rendu compte de rien.

-Tu courtises ? Dis-je à Sam.

-Quelle pouffiasse, cette Manon, maugréa-t-il. Je haussai les épaules.

-Amoureux, tête de noeud, clama Tom.

Et il répéta ce refrain assommant pendant une dizaine de minutes, rejoint par Cindy qui l'accompagnait d'une danse piétinante et sautillante. Jimmy parut s'apercevoir qu'il avait une famille, et que ce n'était peut-être pas celle qui lui convenait.

-Faudrait emmener ce chiard chez un psy, Maman, dit-il en désignant Tom du doigt.

Je fis comme si je n'avais rien entendu.

-Tu t'es vu quand t'as bu ? Jeta Tom, hargneux.

-Tu t'es vu quand t'as bu ? Répéta Cindy, au comble de l'enthousiasme. Amoureux, tête de noeud...

-Et la naine, c'est comment qu'on lui coupe le son ? Reprit Jimmy.

-Vos gueules ! Hurlai-je. J'ai un coup de fil à donner.

-A qui ? Demanda Jim.

-A Nicky. Allez, va-t'en, va faire tes devoirs.

Mais il ne bougea pas. Il me dévisageait d'un air perplexe.

-Eh ! Cria Cindy. Va faire tes devoirs !

Il lui allongea une taloche au moment où Georges décrochait. Dans le hululement qui suivit, je ne pus saisir un traître mot de ce qu'il me dit.

-Je rappelle ! Hurlai-je. Et je raccrochai.

Je me levai d'un bond et tapai dans le tas, en désordre, comme une hystérique, et sans la moindre efficacité. Mais ils comprirent enfin que j'étais énervée pour de vrai et déguerpirent dans leurs chambres. Cindy sanglotait, des hoquets plaintifs et réguliers entrecoupés de reproches.

-Tu le laisses me battre alors que j'ai rien fait.

-Qu'est-ce qui se passe ? Demanda Georges.

-La gamine n'est pas rentrée.

-Qui ?

-Heu... C'est Lisa. Tu m'as reconnue ?

-Oui, oui, dit Georges. Quand on a l'air de téléphoner d'une ménagerie, je sais que c'est toi. Qu'est-ce que tu voulais ?

-Je dis que Cardamone était pas dans le car.

-Ah ? Répondit-il sur le ton de quelqu'un qui fait des efforts désespérés pour s'intéresser à la conversation. Et alors ? Il faut encore aller la chercher ?

Je restai coite quelques instants. Nom d'un chien, comment faisaient-ils pour se parler autant sans échanger la moindre information ?

-Heu... Nicky est là ?

-Attends, je vais voir.

J'attendis cinq bonnes minutes. Cindy continuait à sangloter. Elle avait pris un rythme de croisière et pouvait durer autant qu'un crachin breton. Les garçons semblaient s'engueuler à voix basse. Ou peut-être discuter de quelque chose qui leur tenait à coeur.

-Allô ? Lisa ? Gémit enfin Nicky dans le creux de mon oreille. Elle n'est pas rentrée. J'ai eu Machin au bout du fil tout à l'heure. Je dois le rappeler. Il passera sans doute chez toi ce soir, ou enverra quelqu'un.

-Chez moi ?

-Il veut interroger ton fils, je crois.

-Merci. Ecoute, à plus tard. Tiens moi au courant.

-d'accord.

-Georges ne sait rien ? Risquai-je.

-Georges est un pauvre con, dit-elle d'un ton définitif.

Et cette question lui ayant réinsufflé un semblant de vitalité, elle me raccrocha au nez. Je restai un moment les yeux dans le vague, me demandant d'où venait l'extraordinaire longévité du couple formé par Nicky et Georges. Qu'est-ce qu'il pouvait lui trouver ? Après tout, il l'avait épousée à quarante ans, alors qu'elle venait de se débarrasser de ses huitième et neuvième enfants, les fourguant à son sixième conjoint, si on comptait Sandro. Une instabilité sentimentale aussi constante et aussi extrême aurait dû l'échauder dès le départ, ou du moins l'inciter à un minimum de prudence. Tel n'avait pas été le cas. Il en pinçait pour elle, j'en aurais donné ma tête à couper. Et elle ? Pourquoi Georges ? Et la réponse me vint, évidente et scandaleuse : pour pouvoir élever Cardamone. Il lui fallait une façade de respectabilité. Elle n'aurait pas pu sinon se faire embaucher par la DDASS. Peut-être même était-ce Georges qui s'était officiellement proposé comme garde. "c'était une idée de Sandro", avait-elle dit la veille.

Une idée de Sandro. Petit à petit j' apprenais à le connaître, et il me plaisait de moins en moins. Était-il possible qu'il ait réussi à manipuler Nicky afin que Nicky à son tour manipule Georges dans le seul but d'offrir à cette enfant fantasmagique, Cardamone, un foyer dans lequel lui ne jouait que le rôle d'éminence grise ?

-c'est puant, marmonnai-je.

-Quoi ? Qu'est-ce qui est puant ? Demanda Jimmy.

Je m'avisai qu'il était revenu depuis un temps indéterminé et se tenait immobile sur le seuil de la cuisine, les mains nouées devant le paquet, dans cette position des conscrits qui se présentent à poil devant le médecin militaire.

-Rien, rien.

Je le regardai. Il n'avait pas bonne mine. Devais-je l'avertir de la prochaine arrivée d'un flic dans nos foyers ? Je renonçai à cette idée, pensant que l'effet de surprise contribuerait peut-être à lui faire cracher quelque chose d'intéressant.

-Cardamone était pas dans le car, commença-t-il dans un souffle.

-Ah ?

Il me gratifia d'un regard chargé d'animosité.

-Tu me prends pour un con ? Pourquoi tu téléphonais à Nicky ?

-Ca t'écorcherait la gueule de me parler sur un autre ton ? Je suis ta mère, quand même, ripostai-je. Il faut se conduire comme un chien galeux avec toi pour te rendre aimable ?

Il éclata en sanglots, mais ça ne me fit pas le moindre effet. Son imbécilité me révoltait. Je lui tendis un mouchoir sans le regarder, commençant à réfléchir à mon repas du soir. Omelette petits pois, tiens. Et un yaourt. Parfait.

-Elle m'a dit qu'elle devrait savoir à quoi s'en tenir cette après-midi, brama-t-il. Elle avait un rencard qui ferait la lumière sur toute l'affaire.

-c'est tout ?

-Tu trouves que c'est pas assez ? Il faut avertir les flics !

Ding dong, fit la sonnette avec beaucoup d'à-propos. J'allai ouvrir la porte. Un jeune homme attendait sur le seuil, un grand jeune homme un peu gros, un peu voûté, avec un air bonasse et empoté à la fois.

-Karl Lagerfeld, dit-il d'une voix enrouée en me tendant la main.

-Comme le couturier ?

Il sourit, un sourire travaillé et inexpressif. Il ne devait pas aimer qu'on lui rappelle son homonyme. C'était un de ces hommes auxquels aucun vêtement ne sied, ils ont toujours la dégaine d'une manche à air un jour de calme plat. Lagerfeld avait pris le parti de ne plus attacher aucune importance à ce qu'il portait. Il avait l'aspect d'une manche à air qui se néglige.

-Enchantée, dis-je.

-Inspecteur Lagerfeld, précisa-t-il. Monsieur le commissaire Machin...

-Ah ! Oui !

Je le fis asseoir sur une chaise en formica et lui proposai quelque chose à boire, mais il refusa. Il regardait Jimmy, auquel s'étaient adjoints Sam, Tom et Cindy.

-c'est qui ? Demanda Cindy en s'approchant jusqu'à pouvoir détailler tous les comédons de l'infortuné Lagerfeld, qui tenta d'échapper à ses regards indiscrets en relevant la tête et en se tenant très droit.

-Je suis un policier, expliqua-t-il.

Les enfants, c'était manifeste, le mettaient mal à l'aise. Il me regarda d'un air suppliant.

-Je voudrais avoir un entretien, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, avec le jeune Jim Spahi.

A ces mots, Jim se décomposa, mais ne fit pas un mouvement. D'un geste de la tête, j'enjoignis aux trois autres de dégager le plancher.

-Qu'est-ce qu'il a comme poils dans le nez, murmura Cindy d'une voix rêveuse, ignorant mes tentatives d'éviction. Lagerfeld parut souffrir de gêne respiratoire.

-Foutez-moi le camp, dis-je d'un ton sec. Et vite.

Ils partirent en traînant les pieds.

-Heu... Dit Lagerfeld. Si vous avez quelque chose à faire...

-Oui, la bouffe, répondis-je, piquée. Mais vous pouvez vous entretenir avec mon fils dans sa chambre, si vous voulez. Ou mieux, dans la mienne, elle se trouve de l'autre côté du couloir et vous ne risquez pas d'être dérangés par les trois autres.

-Et bien allons-y, dit Lagerfeld en posant sa grosse patasse sur l'épaule de Jim, qui tressaillit.

Ils sortirent à leur tour. Jimmy faisait l'impossible pour paraître dix ou quinze ans de plus que son âge. J'entendis un criaillement brusque et un rauque "Pardon !" et Virgule fit son apparition, hérissée comme un goupillon, la queue à angle droit encore agitée de spasmes douloureux. Les trois autres marmots la suivirent dans la cuisine dix secondes après.

-Qui c'est qui lui a encore marché sur la queue ? Demanda Sam, accusateur. C'est le gros poulet, je parie ?

-Sam ! Cinglai-je.

-Encore des petits pois ? Glapit Cindy. J'espère qu'y a pas d'omelette avec !

-Pourquoi il veut interroger Jim, Maman ? Demanda Tom. Qu'est-ce qui se passe ?

-Cardamone a disparu.

-Elle a encore fugué, dit Sam, blasé. Elle sait plus quoi inventer pour jouer les superstars.

-Mais quel rapport avec le meurtre ? Y'en a un ? Insista Tom.

-Elle était, paraît-il, sur le point de coincer l'assassin. Enfin vous connaissez Cardamone...

-j'ai pas faim, déclara Cindy.

-Mais alors, reprit Tom, qui comprenait lentement mais sûrement, ça serait l'assassin qui l'aurait enlevée ?

-Oui, enfin c'est une possibilité parmi un tas d'autres, précisai-je, sentant que pareille supposition éveillait l'enthousiasme des gosses, toujours enchantés que la vie ressemble à un mauvais feuilleton.

-Mais alors, répéta Tom, ça peut pas être Papa, puisqu'il est en prison.

-j'ai mal au ventre, dit Cindy.

-Tu préfères un oeuf à la coque ?

-Oui, avec des nouilles et du gruyère.

-Quelle emmerdeuse ! S'écria Sam avec indignation. Pourquoi tu lui cèdes toujours ?

-Mais pourquoi il interroge Jim ? Reprit Tom, aussi têtue qu'un chien de rouge. Jim sait quelque chose ?

-Je te rappelle que Jim sort avec Cardamone, répondit Sam à ma place. Il ne faut négliger aucune piste.

-Pff... Conclut Tom. Et il ajouta avec une cruauté naïve : Elle s'en fout de lui, il en sait pas plus que moi, elle lui parle que pour se moquer de lui, alors...

Sam et moi hochâmes la tête en même temps. Nous entendions les voix de Lagerfeld et Jim sans pouvoir distinguer quoi que ce soit d'intelligible.

-On pourrait écouter à la porte, proposa Tom à mi-voix.

-Non ! Dis-je d'un ton sans réplique. Vous avez assez joué les détectives. Ne vous mêlez plus de ça. Et vos devoirs ?

-j'ai une heure de perne demain, Chauvy est absente, biaisa Sam.

-j'en ai pas, mentit Tom.

-Ah ! S'écria Cindy. Tu dois signer un mot !

Et elle se rua dans sa chambre, écrasant au passage la queue de Virgule, qui poussa un hurlement à nous décoller les ongles des doigts.

-Cette fois elle est cassée, c'est sûr ! Fulmina Sam en se penchant sur la victime.

-Il faudrait amputer cet animal, proposai-je, tandis qu'il se faisait lacérer les mains. Et d'ailleurs, que fait cette chatte ici ? Ses frères et soeur sont dans le jardin, non ?

La porte s'ouvrit et Virgule, qui semblait avoir deviné mes intentions, en profita pour se faufiler hors de la cuisine.

-Je suis désolé pour la petite bête, s'excusa Lagerfeld. J'ai dû lui marcher sur la queue.

-Oh, elle a l'habitude, c'est pas grave, répondit Sam. Vous travaillez sur l'affaire Lagarta ?

Sa voix trahissait une curiosité qui mit Lagerfeld sur la défensive. Il posa sur les trois gosses un regard chargé d'inquiétude.

-Bien, je...

-Alors, où en est l'enquête ? Demanda Tom en saisissant une des grosses paluches de l'inspecteur, dont il entreprit sans s'en rendre compte de dénombrer les doigts, dans l'excès de son excitation.

-Je vous remercie, cet entretien aura été utile, reprit Lagerfeld, récupérant sa main d'un geste convulsif. Jim s'est montré très coopératif. Et maintenant...

-Vous voulez manger à la maison ? Proposa Sam.

Je le foudroyai du regard. Lagerfeld sourit en se dirigeant vers la porte. Il suait à grosses gouttes dans le manteau en poils de chameau qu'il n'avait pas osé retirer. Il avait sans doute des auréoles sous les aisselles.

-Au revoir, madame, et merci. Au revoir les enfants, balbutia-t-il de sa voix enrouée. Et il referma la porte. Mais déjà les gamins s'étaient précipités dans le couloir, à la recherche de Jim. La cavalcade effrénée finit par s'arrêter devant les cagouinces, dans lesquels mon aîné s'était claquemuré.

-j'ai envie de faire pipi, claironna Tom en tambourinant à coups de poings contre la porte. Ouvrez !

-Je chie ! Hurla Jim. Foutez-moi la paix ! Va pisser dans la baignoire !

-Non ! Criai-je. Je t'interdis !

Ils étaient massés tous les trois devant la porte des gogues. Je dispersai la foule et envoyai Tom pisser dans le jardin, ce qui lui coupa toute envie.

-Tu peux sortir, Jim, dis-je. Va plutôt dans ta chambre. Je leur dirai de te foutre la paix.

Il ouvrit la porte. Il avait pleuré. Il me demanda de le servir dans sa chambre ce soir. Il n'avait plus envie de parler de tout ça. Je me pliai à ce caprice, en espérant que ce serait le dernier.

Les trois autres firent la gueule tout le long du repas. Cindy était si contrariée qu'elle oublia ce qu'elle avait dans son assiette et avala sans rechigner ses petits pois et son omelette.

-On nous cache des trucs, maugréa Tom.

-Notre propre frère, renchérit Sam.

Cindy, pour une fois, n'ajouta rien. Je décidai de mettre les choses au point.

-Bon. Je ne veux plus entendre parler de cette histoire. Vous n'êtes que des gamins, et quand les gamins se mêlent de jouer le flics, pour eux, ce n'est qu'un jeu. Mais le mec en face ne joue pas, il tue. Cardamone s'est crue dans un film. J'espère que ce n'est qu'une fugue comme les autres. J'espère qu'elle n'aura pas à se rendre compte à quel point la réalité est différente de ce qu'elle s'est imaginée avec le petit pois qui lui sert de cerveau. Quand un mec est blessé au cinoche, c'est de la sauce tomate qui lui dégouline sur le plastron. Et quand le film s'arrête, on rentre chez soi, où tout est à sa place. Mais Sandro était un vrai mec qui

s'est fait écraser par une vraie bagnole, conduite par un vrai tueur. Et ce tueur se balade en liberté. Et Cardamone est peut-être entre ses pattes. Elle a tout fait pour. Vous avez envie de la rejoindre ?

Ils avaient baissé la tête tous les trois et regardaient leurs assiettes. Ils ne répondirent rien. Et Cindy avait du mal à pénétrer le sens de mes paroles, mon ton était assez éloquent pour lui clouer le bec jusqu'à l'heure d'aller se coucher.

15

Une semaine passa, sans apporter aucune nouvelle de l'infamale Cardamone. Nicky passait deux heures par jour au téléphone avec moi. Depuis qu'elle avait appris que je n'ignorais plus rien de sa vie, elle se laissait aller avec un soulagement presque voluptueux dans le cornet, ce qui lui permettait de tenir le coup et me cassait la tête de la même manière que mes dialogues fantaisistes avec Cindy. Je leur trouvais à toutes deux un grand nombre de points communs, tant dans leur créativité syntaxique que dans les enchaînements logiques de leur discours, qui ressemblait plus à l'impact d'une grenade dans une brocante qu'à l'expression d'un raisonnement touchant un ou deux thèmes précis. J'appris ainsi, au fil de ces monologues qui me sciaient les neurones, des tas de choses sans intérêt et sans chronologie sur Nicky. Qu'elle se serait vendue pour des escargots au beurre d'ail -elle s'était d'ailleurs vendue une fois. Qu'elle adorait être enceinte, mais que la vue d'un nourrisson, surtout issu de son ventre, lui faisait le même effet que celle d'une benne d'abattoir. Quand elle était enceinte, elle avait l'impression de pousser comme une plante, de s'enrichir, de se multiplier. C'étaient les seuls moments de sa vie où elle pouvait rester seule, où elle se suffisait. L'accouchement la faisait basculer dans une sorte de dépression, elle se sentait dépossédée, vide, amputée. Son corps la

dégoûtait, le bébé la dégoûtait, tout la dégoûtait. Quel dommage, babillait-elle au téléphone, qu'on ne puisse pas être enceinte tout le temps ! J'étais perplexe. Pour elle, il s'agissait d'une sorte de came. Elle était accro à l'état de grossesse, elle se shootait aux hormones. Neuf fix, presque sept ans de voyage. Elle ne pouvait pas se plaindre. Malheureusement, le dernier obstétricien avait jugé préférable, après un neuvième accouchement qui avait failli mal tourner, de lui nouer les trompes.

-Vous y passez, la prochaine fois, lui avait-il dit.

-Qu'est-ce que j'en avais à foutre, rageait Nicky au téléphone, ça aurait été une belle mort. La mort dont je rêvais. Ce connard m'a enlevé toute raison de vivre.

Je ne répondis rien. Il aurait été futile, absurde, de parler à Nicky de ses enfants. Est-ce qu'on parle à un camé de ses vieilles seringues ? Mais elle finissait par m'attaquer le moral. Je me rendais compte à quel point elle avait besoin de moi pour ne pas tout envoyer promener, et je trouvais cette responsabilité écrasante.

-Tu viens ce soir ? Cette fois c'est pas moi qui propose, c'est Machin. Il veut tous nous voir.

-Tous ?

-Oui, enfin, Georges et moi, Mauricette et Jeannot, Saphir et Jim...

-j'amènerai Jim, alors.

-Oh ! Lisa ! Viens, je t'en prie ! Ca va être sinistre, j'en peux plus, moi. Mauricette va encore nous accuser de tous les maux de la terre, en plus

ils ont fait une perquisition chez elle et elle l'a très mal pris.

-Ils ont fait une perquisition ? Mais pourquoi ?

-j'en sais rien. Peut-être pour voir si Cardamone était pas planquée chez eux ? Après tout...

-Et qui leur a donné cette idée ?

-j'en sais rien. Je ne suis pas dans les confidences de Machin. Ce type ne m'aime pas, de toute façon.

Ca ne m'étonnait pas. Machin faisait partie de cette frange de l'humanité qui est imperméable aux charmes des êtres comme Nicky.

-Alors ?

-Ouais, ouais. Quand ?

-A six heures.

La première personne qui attira mon regard quand je pénétrai une fois de plus dans l'ancre de Niccky fut Saphir. Sa beauté me frappa comme une évidence jusqu'alors subliminale. Elle avait peut-être grandi, je ne l'avais plus vue depuis deux mois et à quatorze ans, une gamine peut se muer en gonzesse en à peine plus de temps que ça. Machin se tenait en face d'elle, assis du bout du cul sur le canapé fait main et réussissant à avoir le maintien altier que lui aurait conféré une chaise gothique. Où qu'il allât Machin avait toujours l'air d'être filmé en surimpression, son style suranné était en décalage avec tous les genres de décor. Il affectionnait, par exemple, les costumes trois-pièces-cravate et les mocassins de qualité, une esthétique rond-de-cuir qui faisait froncer le nez

de ses pairs, adeptes pour leur part de garde-robes plus propices aux mouvements martiaux et aux défis sportifs de tous poils.

Lorsque j'arrivai, Saphir n'était pas en train de gémir ni de se balancer d'avant en arrière. Elle ne détachait pas ses yeux de Machin et avait l'expression d'effroi d'un petit enfant terrassé dès les premiers concepts par la logique mathématique. Machin semblait fatigué. Il répéta sa question d'une voix toujours aussi douce et égale.

-Tu ne te rappelles vraiment de rien ?

Saphir secoua la tête, pas très sûre d'elle.

-Voyons, reprenons... Ce soir-là, vous aviez convenu de partir ensemble, mais tu ne sais pas où vous deviez aller ?

-Non, mais Cardamone m'avait dit...

-Oui ?

-Il y avait un endroit où on pouvait passer la nuit. C'est vers là que nous allions.

-Bon. Et comment avez-vous été de chez vous à la nationale ?

-d'abord on a pris le bus jusqu'à La Chabelle.

-c'est tout ?

-Oui. Et après on n'a fait que marcher.

-Et Pardoux ?

-A pied.

Machin se caressa le bout du menton, dubitatif.

-A quelle heure êtes-vous parties d'ici ?

-Oh ! Tôt !

Machin émit un soupir discret.

-Mauricette n'est pas là ? Chuchotai-je à l'oreille de Nicky.

-Non, elle se ronge les ongles jusqu'aux jointures dans la cuisine et doit labourer les tibias de Jeannot de coups d'escarpins. Ils sont punis, en leur présence Saphir n'arrive pas à articuler un mot.

Je regardai Saphir, puis Machin, qui la détaillait lui aussi avec la rage contenue et la nuance de désespoir d'un homme qui vient de casser la languette d'une boîte de sardines et calcule combien il va lui falloir se mutiler de doigts pour obtenir un hachis huileux de sardines au sang.

-En dehors de leur présence, elle n'a pas l'air de sortir grand-chose non plus.

-Machin craque, convint Nicky. Ca fait une heure qu'il l'interroge et il n'a appris que ce qu'il savait déjà. Mais enfin elle parle, elle ne geint plus. C'est un progrès.

-Et elle se rappelle de quelque chose ?

Saphir, de blême, était devenue livide, si bien que ses yeux semblaient des puits ouverts sur l'incompréhensible horreur des fonds aquatiques, de tous ces endroits où on ne peut ni voir, ni respirer.

-Et à partir de là, c'est le trou de mémoire ? Insista Machin. Tu ne te rappelles de rien ?

Elle secoua lentement la tête. Toutes ses forces vitales étaient rassemblées dans un effort extrême pour garder la tête hors des eaux noires de l'angoisse.

-Tu ne t'en souviens pas, ou tu n'arrives pas à en parler ? Reprit Machin sans conviction.

Saphir, de nouveau, secoua la tête.

-Je n'arrive pas à m'en souvenir, dit-elle d'une voix enrouée. Ca me fait peur.

Et elle releva soudain sa manche pour montrer à Machin sa peau hérissée de chair de poule. Il devait faire vingt-huit degrés dans la salle à manger de Nicky. Machin hocha la tête sans la quitter des yeux.

-Tu sais que j'ai connu un trafiquant de drogue qui souffrait d'un ulcère à l'estomac ?

Cette diversion soudaine fit baisser la tension générale d'un cran.

-c'était très difficile de l'interroger. Personnellement, je ne suis jamais arrivé à lui sortir les vers du nez. Il était très malade, et les interrogatoires étaient souvent interrompus par des poussées d'ulcère : il vomissait du sang et s'évanouissait. C'était très impressionnant. Aussitôt, nous appelions les toubibs, et il était hospitalisé pendant quelques jours. Très impressionnant.

De nouveau, son regard tranquille se posa sur les yeux dilatés de Saphir.

-Qu'est-ce que tu en penses ?

J'étais dévorée de curiosité. Machin avait une façon unique de se faire comprendre de son interlocuteur, à l'exception de tout le reste de l'auditoire. Sans que je comprenne pourquoi, le visage de Saphir se détendit.

-Oh, ça doit être possible, murmura-t-elle avec une sorte de soulagement.

Tous deux se turent un instant.

-j'en ai connu, reprit Machin, qui s'endormaient brusquement. J'en ai même connu un qui nous a fait deux infarctus, avant de mourir du troisième. Mais c'était un cas particulier.

Saphir baissa sa manche, un mouvement lent, caressant. Elle songeait, tout en restant vigilante.

-Je ne suis pas psychiatre... Reprit Machin.

Je l'avais déjà entendu dire ça. A propos de Saphir.

-... Mais il me semble qu'il y a une part de volonté consciente dans ce genre de phénomènes.

Un ange passa. L'ange du bizarre, probablement.

-Et alors ? Ce trafiquant de drogue ? Demanda Saphir d'une toute petite voix.

-Ah oui... C'est un inspecteur qui est à la retraite aujourd'hui qui a fini par lui extirper tous les renseignements qu'on attendait de lui. L'inspecteur maillehort. Une vraie brute, soit dit en passant. Ce type était rentré dans la police avec une vocation d'exterminateur. Il a été muté deux fois avant d'échouer chez moi.

-Il l'a frappé ? Demanda Saphir d'une voix éteinte.

Elle semblait refluer à l'intérieur d'elle-même. Machin s'en aperçut.

-Je n'ai jamais autorisé ce genre de choses dans mon commissariat, répondit-il d'un ton sec. Et nous avons une juge qui sait ce que signifient les mots "conscience professionnelle". Je veux dire qu'elle passe à l'improvisiste dans tous les commissariats de son secteur. Parfois à deux

heures du matin, parfois en fin d'après-midi. Et elle fourre son nez absolument partout. Dans les cellules, dans toutes les pièces, dans les dossiers, dans la machine à café et la penderie. C'est l'un de ses rôles, prévenir les dérapages policiers, et c'est un rôle auquel elle accorde une grande importance. Si elle trouvait une touffe de cheveux sur un annuaire téléphonique, ou même une serviette mouillée, elle le prendrait très mal. Nous le savons tous. Dans les moments de désarroi, ça nous aide à garder notre sang-froid. C'est une femme ravissante, une brunette aux yeux noirs avec une bouche sensuelle et de très belles dents. Mais je te jure que quand on la voit rappliquer, personne ne pense à la gaudriole.

L'intérêt de Saphir s'était ranimé.

-Et alors ? Maillehort ?

-Maillehort date d'avant, des années soixante-dix. Elle n'était pas encore juge d'instruction, elle n'a que quarante-deux ans. Mais moi j'étais déjà commissaire.

-Et alors ?

C'était au tour de Machin de se faire prier. Une de ses tactiques. L'interrogatoire unilatéral devenait réciproque à la faveur d'une sorte de trêve, puis dérivait vers un authentique dialogue, un champ d'informations dans lequel Machin butinait sans en avoir l'air tout en se faisant plaisir, car il aimait parler autant qu'écouter. Machin aimait les gens. Tout le monde l'intéressait. Son sens rigoureux de la justice s'enracinait dans une notion très élevée de la dignité humaine. Pour lui, à moins d'être fou à lier, tout le monde avait le

choix et devait donc assumer ses actes. Il admettait les circonstances atténuantes, mais ne dédouanait jamais personne.

-Maillehort, je l'ai dit, était une brute. Ceci explique cela. C'était aussi un type qui avait le plus profond mépris pour toutes les variétés de délinquants. Il les prenait pour une espèce distincte. Il s'imaginait, le pauvre, qu'il existait une différence de nature entre eux et lui. Et de plus, il était insensible à toutes les manifestations physiques. Un jour, excuse-moi de ce détail, on a sorti de l'eau un noyé tellement abîmé et pestilentiel que toute la brigade a eu le mal de mer. Mais pas Maillehort. Il n'a même pas allumé une clope. Il regardait ça un peu comme un tableau cubiste, il essayait de comprendre où était la tête, ce que ça signifiait au juste. Ceci pour te situer le bonhomme.

-Bon, dit Saphir, qui avait repris tous ses esprits et se trouvait bien loin de la route nocturne où Sandro s'était fait écraser sous ses yeux, mais il ne l'a pas battu ?

-Enfin, Saphir, grogna Machin, je t'ai dit...

-d'accord, coupa Saphir.

Une nuance rose, de ce rose frais et velouté des roses très pâles, animait ses joues. Ses yeux presque violets brillaient d'un éclat naïf, enfantin.

-Et alors ? Comment il a fait ?

-Il s'est enfermé avec lui, d'abord. Ce n'était pas ce qu'on a coutume d'appeler un homme avenant. Son âme était inscrite sur sa gueule. Le trafiquant s'est mis à avoir des hauts-le-coeur, à hoqueter. Alors Maillehort l'a pris par l'épaule,

sans brutalité d'ailleurs, et lui a dit ceci : Si tu te mets à dégueuler du sang, à t'évanouir, je te jure que je te laisse crever par terre. Je ne ferai pas un geste pour te ramasser, ni pour appeler un toubib.

-c'était vrai ? Il l'aurait fait ?

-s'il avait été seul, il l'aurait fait. Il était donc assez convaincant. Nous étions six à cette heure-là dans les locaux, mais le trafiquant ne le savait pas.

Machin s'octroya une pause, pendant laquelle il se rinça les dents avec le contenu verdâtre d'un petit verre à liqueur.

-c'était risqué, reprit-il. Ce trafiquant était un camé lui-même, et les grands drogués sont tellement embringués dans un processus d'auto-destruction qu'ils n'ont pas, en général, les mêmes réactions de survie que le commun des mortels. En fait, ils n'ont plus d'instinct de conservation, ou presque plus. C'était risqué.

-Mais ça a marché, dit Saphir.

-Oui, ça a marché. Ça paraît incroyable, mais ce petit trafiquant faisait des poussées d'ulcère à volonté, semble-t-il.

Saphir eut un mouvement de dénégation dont le côté convulsif n'échappa à personne. Machin se reprit aussitôt.

-Je veux dire, si tu préfères, que ça faisait partie de son système de défense. Chez les gens très émotifs, certains états émotionnels peuvent donner lieu à des manifestations physiques spectaculaires. Je ne dis pas qu'elles sont totalement volontaires. Mais il arrive que certaines personnes les utilisent pour se protéger de ce qui

leur semble encore pire que la douleur ou le malaise provoqué par ces manifestations.

Saphir avait repris son teint de craie et restait figée, comme absente.

-Un peu comme ton amnésie ou tes crises de nerfs, continua Machin avec un calme déplacé. Je ne dis pas que tu le fais exprès. Mais il est probable que tu t'en sers, et que peut-être tu arrives à les susciter. Non ?

Saphir ne répondit pas. J'avais mal pour elle.

-Enfin peu importe, conclut Machin d'une façon inattendue. Je ne m'appelle pas Maillechort, et tel déploiement de moyens indique l'énormité du danger dont tu te protèges. C'est ainsi que je l'interprète. La seule question à laquelle je voudrais que tu me répondes, c'est celle là : est-ce que ce danger est réellement énorme, ou est-ce toi qui l'imagines ? Saphir, ces barrières que tu dresses autour de ta raison, est-ce que tu as des preuves concrètes qu'elles sont nécessaires ? Est-ce que nous ne pouvons pas t'aider ?

La gamine ne répondit pas et jeta un coup d'oeil involontaire vers la cuisine. Elle avait l'air désemparé.

-Ecoute, reprit Machin d'une voix douce et presque sans timbre, tu n'es pas une imbécile, et je crois que chacun est capable de se sonder. Est-ce que ta peur de parler de cette nuit-là repose sur un danger réel, concret, ou sur des impressions, même très violentes, des phobies qui te paralysent ? Quelle que soit ta réponse, cet interrogatoire s'arrêtera là, et ne reprendra plus que si tu le désires. Tu me comprends ? Réfléchis bien, et

réponds-moi par oui ou par non. Y-a-t-il un danger réel ?

-Oui, souffla Saphir entre ses dents.

Tout le monde s'attendait à ce que le commissaire pousse son avantage, mais c'était un homme de parole.

-Merci, dit-il simplement.

Saphir restait assise, en état de choc. Machin lui caressa l'épaule et elle sortit de sa torpeur. Elle se leva avec des mouvements engourdis, maladroits. Aussitôt Nicky, dont la vocation semblait être de remplir ses semblables de tous les liquides inventés par l'homme depuis la nuit des temps, lui tendit une tasse de camomille à la mauve relevée d'une large lampée de Cointreau. Pour sucrer et parfumer, se crut-elle obligée de me préciser. Saphir but goulûment sa ration et reprit quelques couleurs, celles d'une aurore sur la banquise. Elle adressa à Nicky un pâle sourire.

-Où est Ganaël ? S'enquit Machin.

-Mais.... Avec Beaumont, à l'autre maison, commissaire, répondit le flic en civil qui faisait tapisserie derrière Machin, avec un tel talent que je ne m'avisai de sa présence qu'au moment où il ouvrit la bouche. Je déplorai aussitôt ma distraction, car d'un seul coup il n'y eut plus que lui dans la pièce. C'était un brun grisonnant avec les yeux légèrement bridés, tombants, étoilés de pattes d'oie. Il portait la moustache. Ca lui allait bien.

-Mon cher José Di Angelico, dit le commissaire en me regardant d'un air malicieux, auriez-vous l'obligeance de raccompagner la jeune

filles chez elle afin qu'elle relève notre brave Beaumont ? Je vais avoir besoin de vous deux.

-Très bien, répondit José, ahuri.

-Tu n'as rien à boire ? Demandai-je à Nicky.

J'avais la gorge sèche, tout à coup. C'était la première fois de ma vie qu'un truc pareil m'arrivait. Ce putain de José me plaisait tellement que je l'aurais bien épluché sur place pour me vautrer dans la luxure avec lui. La fatigue, probablement.

-Tu as de la fièvre ? Demanda Nicky.

-Ouais, je me sens pas très bien. C'est surchauffé, ici. Tu me sers une camomille ? Comme celle de Saphir ?

-Je peux en avoir une aussi ? Demanda Jim d'une voix grêle, me rappelant d'un coup par sa seule présence ma condition peu appétissante de sous-prolétaire multipare veuve et divorcée.

-Mets-lui en une tasse, dis-je à contrecœur.

-Il va m'interroger devant tout le monde ? Dit Jim.

Le moment lui semblait mal choisi pour brûler les planches.

-Oui, dit Nicky, il procède toujours comme ça. C'est aberrant, contre-productif et sans doute illégal. On dirait une psychothérapie de groupe. Mais personne n'y trouve à redire...

-Ma chère Nicky, prononça Machin à dix centimètres de son oreille, je ne procède pas toujours ainsi. Dans les cas où il existe une solidarité de groupe, cette tactique est vouée à l'échec. Mais vous conviendrez avec moi que dans un groupe tel que celui que vous formez tous...

-Ca essaie d'être insultant ? Demanda Nicky, piquée au vif.

-Ca essaie d'être analytique, répliqua Machin. Georges vous aime peut-être, mais pour cette même raison il se dégoûte. Sa loyauté est donc fragile. Vous, vous n'aimez pas Georges, quoique la constance de ses sentiments flatte votre coquetterie, car vous êtes, Nicky, d'une coquetterie infantile. Mauricette a peut-être utilisé sa beauté pour prendre le pouvoir, mais maintenant qu'elle l'a, elle le maintient uniquement par la terreur et peut-être le chantage. Même le moujik le plus écrabouillé rêve de liberté, et comme vous l'avez constaté, il suffit qu'elle sorte du décor pour que sa fille parle...

-Ah oui, persifla Nicky, elle a vachement parlé ! Mon pauvre Léon, mais on n'entendait que vous ! La juge d'instruction est bandante mais pète-sec, Maillehort était un vrai flic à l'ancienne, et l'hystérie est la défense des hystériques contre la méchanceté du monde. Quelle sagacité ! Je m'endormirai ce soir plus savante que ce matin !

Machin sourit.

-Pour ma part, je suis absolument satisfait des résultats de cet interrogatoire. A chacun son métier. Ah ! Revoilà Beaumont et Di Angelico. Nous allons pouvoir nous colleter avec le tigre.

Beaumont affichait l'air consterné d'un BAC+5 qui a dû, pour les besoins de l'enquête, faire sauter sur ses genoux un chiard morveux, hostile et mal lavé. Son pantalon arborait une tache brun merde de la taille d'une assiette à dessert au milieu de la cuisse, et quoique ce fût un pantalon tout terrain

confectionné dans une toile à toute épreuve, la chose avait l'air de lui trouer le coeur. Dès qu'ils furent installés, Di Angelico et lui, de part et d'autre de Machin, Nicky s'empressa d'aller libérer le fauve, qui fusa de la cuisine comme une flèche incendiaire, Jeannot sur ses talons.

-Je porte plainte ! Rugit Mauricette en s'asseyant en face de Machin.

Jeannot resta derrière elle, décontenancé par l'absence de siège. La station debout, je l'avais déjà remarqué, convenait mal à son épine dorsale de marsouin.

-Allez-y, et dépêchez-vous, dit le commissaire d'un ton désabusé. José...

José avait déjà sorti un petit clavier et pianotait dessus.

-Quel est l'objet de la plainte ? Demanda-t-il.

-On est harcelés par la police, s'exclama Mauricette, on n'a plus de vie privée. Je le disais pas plus tard qu'hier à Jeannot. Ma fille est malade, c'est les nerfs, c'est héréditaire, il faut pas qu'elle ait d'émotions. On a eu une descente en pleine nuit pour fouiller la maison, comme si on était des malfrats, comme si on planquait de la drogue. Si vous voulez qu'elle devienne tout à fait folle, c'est comme ça qu'il faut faire. La pauvre a déjà été traumatisée par son père, il y a tout un dossier là-dessus, c'est un assassin violent, il est alcoolique, alors maintenant qu'on avait enfin une vie tranquille, à la campagne, loin de tout ça, il faut qu'on se retrouve à côté d'une bande de déments, je le dis comme je le pense, avec la Cardamone qui a disparu et qui passait son temps,

la petite charogne, à allumer son monde, à tout piquer, à foutre la merde et à tout casser...

-Heu... Intervint José. Quel est exactement l'objet de la plainte ? Et contre qui, au fait ?

-Nous, tout ce qu'on veut, hurla Mauricette, c'est qu'on nous foute la paix, qu'on puisse se remettre et oublier toutes ces saloperies. C'est comme ça qu'on détruit les familles. C'est la police qui aura du sang sur les mains, je vous le dis !

-Oui, bon, coupa Machin, mais il faut une plainte précise. Par exemple : monsieur Machin m'a volé mon magnétoscope en s'introduisant par effraction dans mon domicile privé. Ce genre de choses.

José Di Angelico attendait, les doigts en suspension au-dessus des touches. Sans en avoir l'air, il détaillait la plastique avantageuse de la belle teigne assise sur des charbons ardents en face de lui. Un petit élan de dépit me pinça le bout du coeur. Comment attirer son attention ? Et d'ailleurs, pourquoi attirer son attention ? Ce type était marié et père de famille, sans aucun doute. Et peut-être que c'était un sale con. Je croisai le regard ironique de Machin et rougis. Mauricette restait coite, la bouche ouverte sur ses belles dents carnassières, désarçonnée par la nécessité absurde de devoir présenter une raison valable pour avoir le droit de se plaindre.

-Ca va, dit-elle, je laisse tomber pour cette fois. Mais mon avocat...

-Très bien. Je connais votre avocat, nous nous occuperons de toutes les formalités, conclut Machin.

-Et vous n'avez pas le droit d'interroger la petite à tout bout de champ. Elle est malade, il lui faut du calme et du repos.

-Madame Stanley, votre fille est le dernier témoin disponible d'un meurtre, je ne sais pas si vous mesurez bien ce que ça signifie. Ça signifie d'abord qu'à partir du moment où les psychiatres ne s'y opposent pas, je suis en droit de l'interroger vingt-quatre heures par jour si la fantaisie m'en prend. Et si les psychiatres estiment qu'elle n'est pas en état d'être interrogée, je peux prendre la responsabilité de l'interner, pour éviter, par exemple, qu'elle attente à ses jours. Ou qu'elle soit victime d'un accident. Ou d'autre chose. Car votre fille est en danger, et elle en est consciente. Et moi aussi j'en suis conscient. Et vous ?

Mauricette avait blêmi. Sa hargne offensive s'était muée en hargne défensive.

-En danger ? Mais de quoi ? Vous nous prenez pour des sauvages, peut-être ?

-Aucune loi ne m'oblige à vous livrer mon opinion personnelle, répondit Machin, portant le désarroi de Mauricette à son comble. Je ne sais qu'une chose. C'est que cette enfant a subi toutes sortes d'abus il y a un peu plus de six ans. C'est long, six ans, à cet âge. Pratiquement la moitié de sa vie. On guérit de tout en six ans. Surtout quand, comme elle, on est aidé par des psychologues, des psychiatres, des enseignants spécialisés. Non seulement son esprit est resté fermé comme une huître, mais elle n'a pas guéri, il suffit de la regarder pour s'en rendre compte. Les psys parlent dans son cas d'un refus obstiné de collaboration.

Est-ce qu'elle refuse de guérir ? Alors c'est un cas d'école, même les mêmes les plus détruits, pour peu qu'on les aide, cherchent à s'en sortir, ont un immense désir de vivre et de se réparer. L'instinct de vie est la chose la plus puissante du monde, surtout chez les enfants. Alors ? Autre chose. Elle a écrit à son père de venir, et sa lettre ressemblait à un appel au secours. Vous trouvez ça cohérent, vous ? Vous croyez qu'elle demanderait de l'aide à l'homme qui l'a, paraît-il, battue et violentée ? Elle semble adorer son père. Qu'est-ce que vous en pensez ?

-Vous connaissez rien à rien ! Hurla Mauricette. Vous comprenez rien, flic de merde ! Ca arrive jamais qu'une femme soit amoureuse du marlou qui la déraille ? Et quel rapport avec la mort de Lagarta, vous pouvez me le dire ?

Elle se leva d'un bloc, juste au moment où Jeannot s'asseyait sur une chaise pliante qu'il venait de ramener du fond de la salle à manger.

-On s'en va, gronda-t-elle. Monsieur Truc préfère remuer la merde du passé que s'occuper du crime de Lagarta.

Machin se caressait le menton d'un air rêveur. Il les regarda partir sans faire un geste pour les retenir.

-Oui, marmonna-t-il, quel rapport ? C'est ce que je cherche.

16

Après la sortie du couple Stanley, Machin s'autorisa une pose, qu'il mit à profit pour se dégourdir les jambes et babiller de façon très mondaine avec toute l'assistance, présentant ses gorilles à la ronde et s'extasiant sur la clémence du temps ce jour là. Beaumont nous abandonnait à contrecœur une molle paluche de grand céréalier. Le bain de foule n'était pas le point fort de cet inspecteur aristocratique et maussade, mais comme me l'expliqua Machin, c'était un véritable génie pour tout ce qui ressortait de ces données un peu abstraites liées au décor, à l'ambiance, aux hésitations fugaces qui signalent un mensonge ou une omission, aux attitudes instinctives des témoins.

Machin m'entraîna dehors après m'avoir présenté Di Angelico, que j'eus toutes les peines du monde à regarder en face. Sa main fraîche et moite se saisit de la mienne un bref instant et nos paumes se touchèrent avec le même frémissement tactile que deux ventres nus. J'eus l'impression qu'un poing géant m'empoignait les tripes et marmonnai :

-'Chantée...

Avant d'être emportée par le commissaire. L'air froid me ramena sur terre. Machin me donnait le bras comme à l'époque des crinolines, quand les femmes transformées en parasols n'avaient pas d'autre alternative pour éviter les

merdes de chien et les glaviots d'ouvriers. Il souriait. Il s'arrêta, saisi de ravissement, devant un petit saule qui balançait ses chatons dans la brise piquante de cette fin de février.

-Bientôt le printemps, dit-il, primesautier.

-Alors, Lisa ? Comment trouvez-vous mes acolytes ?

-Le grand est antipathique.

-Oui. Doctorat de psycho-sociologie, versé dans toutes les sciences comportementales, éthologue à ses heures. C'est ce que j'appelle un passionné froid. Je n'ai toujours pas compris pourquoi il avait choisi ce métier. Une carrière de criminologiste lui aurait mieux convenu, il n'aime pas le contact des gens. Et notre boulot n'est fait que de ça. De ça et de paperasse. Mais quand Beaumont me dit : Truc ment, Chose est mal à l'aise quand X aborde un certain type de sujets, il y a quelque chose entre A et B, je lui fais une entière confiance. Et vous ne sauriez croire à quel point ce genre de renseignement peut être utile. Il a, de plus, une mémoire extraordinaire et totale ; je veux dire qu'il retient tout, ce qu'il voit, ce qu'il entend, et même ce qu'il sent. Son cerveau est comme une bibliothèque bien organisée : tout est classé, trié, disponible. Par contre c'est la croix et la bannière pour lui faire noter quoi que ce soit. Figurez-vous qu'il écrit comme un gosse de six ans. Un problème de connexions nerveuses. Il se débrouille mieux au clavier, mais ça le démoralise. Peut-être que ça explique sa morgue, c'est un type très brillant qui ne supporte pas son statut

d'handicapé. Vous remarquerez aussi sa démarche est hésitante, maladroite, malgré tous ses efforts.

J'écoutais, me détendant peu à peu, tout en sachant que tel était le but du gazouillis de Machin. Qu'est-ce que j'en avais à cirer des problèmes de Beaumont, je ne lui aurais même pas confié la garde d'un de mes chats, et savoir qu'il souffrait d'un léger handicap moteur ne me le rendait pas plus sympathique. Mais il était agréable de marcher au bras de Machin sur la petite route, par cette belle journée pré-printanière, et d'échapper un moment au salon de Nicky et à tout ce qu'il représentait pour moi. C'est pourtant sur Nicky que la conversation s'orienta.

-Elle me semble à bout, fit remarquer Machin. Je crains qu'elle ne plaque tout.

-Maintenant que Sandro est mort, plus rien ne la retient ici, renchéris-je.

Il me jeta un coup d'oeil en coulisse et se contenta de hocher la tête.

-Et Cardamone ? Dis-je, changeant de sujet.

-Il y a un avis de recherche. Tous les gosses qu'elle fréquentait ont été interrogés, sans résultats. Personne ne sait rien.

-Elle voulait coincer l'assassin, dis-je.

-Eh bien il est probable que l'assassin l'a coincée, laissa-t-il tomber, laconique.

-c'est l'opinion officielle des flics ?

-Les flics n'ont pas d'opinion officielle. Nous cherchons des indices, des renseignements, mais c'est le désert de Gobi. Cette gosse, ça tombe mal, est une virtuose de la fugue. Elle a déjà disparu plus de trois semaines par le passé sans que jamais

personne ne puisse lui faire cracher où elle était. La conclusion logique est qu'elle dispose d'une planque, et d'un complice.

-Je crois savoir où elles sont allées...
Murmurai-je.

-Pardon ?

-c'est ce qu'a dit Sandro le soir où les gamines ont disparu.

-Oui, dit Machin, vous m'en aviez dit quelque chose. Et de mon côté je soupçonnais que la gosse ne pouvait fuguer aussi facilement que grâce à l'aide de Sandro. Ils avaient de drôles de rapports, vous savez... Mais tout ceci reste à l'état d'hypothèse, nous ne sommes pas plus avancée. Sandro ne payait que son loyer. Sur son compte n'apparaissent que les opérations courantes. S'il y a une planque, elle ne se voit nulle part.

-Mais peu avant sa mort il m'a filé huit cent mille balles.

-Ah oui, me répondit Machin, interloqué. Je ne me rappelle pas de ça.

-j'ai peut-être oublié de vous en parler, dis-je en rougissant.

-Huit cent mille balles, ça fait beaucoup. Ca non plus n'apparaît nulle part. Et il est avéré que la gamine avait souvent du fric sur elle. Tout ça...

-Ne nous avance pas beaucoup, complétai-je.

-... Tout ça prouve que Sandro disposait de liquidités en dehors de son salaire. Pas grand chose, à priori, mais un peu quand même.

-Sylviana, probablement.

-Oui, Sylviana... Elle ne nous a rien dit, mais personne ne lui a rien demandé à ce sujet. Il suffira d'un coup de fil. Et Mauricette ?

-Mauricette ?

-Rien de nouveau ?

Je lui racontai les derniers évènements, qui me parurent d'une futilité totale. Il les nota pourtant dans l'un de ses petits calepins.

-Changement de personnalité, décidément, marmonna-t-il.

-Quoi ?

-Non, rien. Si ce n'est que Mauricette a incroyablement changé entre vingt-neuf et trente-cinq ans. Sa violence, ou du moins l'incapacité à se contrôler en public, est une donnée assez récente. J'en discuterai avec les psys. J'avais autre chose à vous dire...

-Oui ?

-Ah oui ! Michaël est innocent. Enfin c'est à dire qu'il est innocent du meurtre de Sandro. Nous avons retrouvé la troisième luronne, si vous me permettez cette formule un peu leste. Elle est venue de son propre chef clamer l'innocence de son amant avec toutes les preuves à l'appui : comment ils se sont retrouvés, où, pourquoi cette nuit-là et pas une autre... D'après Beaumont, elle était sincère.

-Tout est pour le mieux alors, dis-je sans beaucoup d'enthousiasme, mais avec un réel soulagement.

-Heu... Oui. A ce détail près qu'il s'agit de la fille cadette de son patron, qui est âgée de treize ans et demi. Votre ex se retrouve donc sans boulot,

inutile de le préciser, et doit répondre à une plainte pour abus de confiance, détournement de mineure et j'en passe. Johanna a entamé une grève de la faim.

-Johanna ?

-La petite fille. La petite fille qui mesure un mètre soixante-quinze et pèse quatre-vingt-deux kilos. Un acte héroïque, cette grève de la faim, quand on pense que la vue d'un chocolat la fait défaillir de désir... Elle traverse une phase d'opposition au père...

-Monde de cinglés, gémis-je. Elle a rien trouvé de mieux pour s'opposer à son père que de s'envoyer un de ses employés, le plus alcoolique ? Et lui, cet abruti... Comment je vais expliquer ça aux gosses ?

-Vous n'êtes pas obligée de leur en parler. Mais si vous voulez, j'en glisserais un mot à Jim. Il fera passer l'information.

Michaël, ce taré... Il finirait par se farcir un chevreau mineur sur l'esplanade du Trocadéro un jour d'expédition universelle. Il finirait en camisole de force, dans une cellule capitonnée, à essayer d'enfiler la serrure. Un dégoût furieux me souleva contre la moitié du genre humain, celle qui en a. Puis mon regard se posa sur Machin, qui par association d'idées me rappela l'existence de Di Angelico, et je revins à des sentiments plus modérés. Comme s'il lisait dans mes pensées, le commissaire reprit :

-Vous avez fait un effet singulier à mon autre inspecteur. Il n'arrivait pas à vous regarder en face, vous avez remarqué ?

-Ah ? Dis-je d'une voix frêle. Vraiment ?

-c'est amusant, ça ne lui arrive jamais. Un type très équilibré. Pas brillant, mais honnête et de bonne compagnie. Des qualités importantes dans ce métier. Un bon père de famille, quoi.

-Ah.

-Oui. Enfin l'amour est aveugle, dit-on. Le coeur a ses raisons... Et quant au cul...

-Léon ! M'écriai-je, outrée.

-Excusez-moi, dit-il en riant. Je me détends un peu, il ne faut pas m'en vouloir. Le coup de foudre... Ça existe, paraît-il. Je me demande ce que Beaumont peut en penser.

-Je ne tiens pas à le savoir, dis-je, catégorique. Et n'en parlez pas non plus à Di Angelico, j'en crèverais de honte.

-Allons, allons, Lisa, pour qui me prenez-vous ? Alors, et ce diesel, au fait ?

-Pas trouvé. Pas cherché. Pas le temps.

Nous revenions vers la maison. Perchée un peu plus haut sur la colline et adossée à la châtaigneraie, la villa de Mauricette et Jeannot avait la gueule d'un bunker qui descend au carnaval de Rio. Sur la terrasse, Saphir et Ganaël jouaient à une sorte de morpion avec des petits cailloux qu'ils lançaient dans les différentes cases d'un damier tracé à la craie. Comme ça, de loin, ils avaient l'air insoucians et heureux. Comme ça de loin.

Quand nous rentrâmes, tous les regards se braquèrent sur nous, sauf celui de Jim qui se fixa d'un air hostile sur Di Angelico, et celui de Di

Angelico, qui s'abîma dans le décryptage d'une oeuvre contemporaine affichée par Nicky au-dessus de la télé. Pierre et Anja, arrivés pendant notre petite promenade, se jetèrent aussitôt dans mes bras. Ca me fit un plaisir fou de les revoir. Anja, en essayant de m'embrasser, embrassa Pierre qui essayait de m'embrasser et le repoussa d'une bourrade.

-Ah ! Mais qu'il est chiant !

-Quoi de neuf ? Demandai-je.

-Simon se marie avec Angélique du Parlebosc, me répondit Pierre en souriant de toutes ses forces.

-On n'est pas invités, précisa Anja avec une héroïque désinvolture.

-On s'en fout, insista Pierre.

Son nez ne poussa pas, mais il éprouva le besoin d'en gratter l'arête.

-Syndrôme Pinocchio, commenta Beaumont d'une voix métallique.

Nous nous retournâmes tous les trois vers lui. Il nous gratifia d'un sourire dédaigneux.

-Le mensonge provoque le gonflement de certains tissus à l'intérieur du nez et entraîne une démangeaison qui pousse l'imposteur à se gratter. Ca s'appelle le syndrôme Pinocchio.

-Et alors ? Répliquai-je, indignée. Qu'est-ce que ça peut nous foutre ?

-Qui c'est encore ce casse-couilles ? Bougonna Anja. Un ami de Nicky ?

-On n'a plus le droit de mentir, maintenant ? Dit Pierre.

-Mes amis, mes amis, s'interposa Machin, l'inspecteur Beaumont n'a pas cherché à vous

agresser, il voulait seulement vous éclairer de sa science. Son côté didactique.

-Ah ! Bon ! Dit Pierre, que nulle tentative pédagogique ne pouvait laisser indifférent. Et bien il s'y prend comme un manche.

Je remarquai que cette fois il ne se grattait pas le nez. Beaumont s'emmêla les pinceaux en essayant de gagner le canapé et eut toutes les peines du monde à se rétablir.

-Il est bourré, en plus ? Murmura Anja.

Ma nuque se couvrit de sueur et je lui soufflai

:

-Ta gueule, merde, il a un problème moteur.

Cette information coupa au ras du collet l'agressivité du couple d'instits.

-Psychologue, alors ? Demanda Pierre, faisant étalage au profit de Beaumont de son fantastique bridge.

-Inspecteur, répondit celui-ci. Simple inspecteur.

-Mais aussi brillant psychologue, comportementaliste, sociologue, allons allons Beaumont, ne minimisez pas vos compétences, corrigea Machin. Vous allez d'ailleurs les mettre à profit sur l'heure en interrogeant Nicky.

-Moi ? S'écria Nicky sur un ton à la fois tragique et revendicatif qui n'augurait rien de bon.

Beaumont, pendant ce temps, se calait sur le divan tricoté de façon à n'avoir plus aucun souci concernant son équilibre. A ce moment-là, la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas, livrant passage à Mauricette, changée et maquillée, et Jeannot, qui avait enfilé par dessus son haut de survêtement

une veste de costard bleu ciel avec les épaules rembourrées, pour faire plus habillé j'imagine, et qui se mit incontinent à suer comme un méchoui dans la touffeur du salon de Nicky.

-j'ai quand même des révélations à faire, attaqua Mauricette.

-Plus tard, coupa Di Angelico. Nous interrogeons Nicola Maubourguet, pour le moment.

-Mais on n'a pas commencé, protesta Nicky. Vas-y Mauricette, fais tes révélations.

-Non !

La voix de Beaumont avait claqué comme un coup de fouet et même Nicky sembla rapetisser. Mauricette se redressa encore avec l'arrogance irréfléchie des petites personnes très sanguines, croisa les bras et se contenta de marmonner :

-Parfait... Parfait...

-A quelle heure vous êtes-vous rendue compte de la disparition des enfants, le soir du meurtre de Lagarta ? Commença Beaumont.

-Il va encore falloir répondre à toutes ces questions ?

-Oui. A quelle heure vous êtes-vous rendue compte de la disparition des enfants ?

-Mais j'ai déjà répondu au moins cinq fois ! Vous ne gardez pas les procès-verbaux ?

-Si. A quelle heure vous êtes-vous...

-Merde !

Di Angelico leva les yeux de son clavier. Son visage n'exprimait rien.

-Merde, merde et triple merde, martela Nicky. Comment voulez-vous que je m'en rappelle

aujourd'hui ? Vers neuf heures, il me semble. Qu'est-ce que j'ai répondu la dernière fois ?

Di Angelico feuilleta une liasse copieuse qu'il divisa en quatre ou cinq paquets.

-La dernière fois, vous avez dit vers huit heures, huit heures et demie. L'avant-dernière fois, dix heures moins le quart. Avant, c'était neuf heures moins le quart. Et le premier interrogatoire... Ah ! Voilà ! Vous aviez dit vers neuf heures.

-Je n'ai aucune notion de l'heure, minauda Nicky en rejetant en arrière ses longs cheveux.

-Il y a une pendule, fit remarquer Beaumont en la montrant du doigt. Vous ne la regardez jamais ?

-Non, répondit Nicky. Et elle se gratta le nez.

-Effet Pinocchio ? Murmura Pierre.

Pour la première fois, Beaumont se détendit et un sourire amusé éclaira son visage.

-Non. Petit darte. Pourquoi n'avez-vous pas téléphoné à la police ?

Nicky leva les yeux au ciel.

-Ecoutez, cette gosse faisait des fugues à tout propos, et en général Sandro la récupérait assez vite...

-Mais ce soir-là elle n'était pas seule.

-Ca ! Glapit Mauricette. On aurait dû tout de suite appeler les flics !

Beaumont pivota avec peine et s'adressa, cette fois, à la petite rousse, ramassée comme un chat sur le point de bondir dans un angle de la pièce.

-Oui, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

-Elle m'en a empêché ! Elle m'a dit que ce n'était pas la peine ! Que Sandro allait les ramener !

-Et ça vous a suffi ?

Mauricette devint écarlate.

-Oui ! Je l'ai crue ! Cette truie ! Pensez ! Elle avait peur de se faire aligner par la DDASS ! Et puis elle fricotait avec le Lagarta, j'en mettrais ma main au feu ! Alors vous comprenez, si elle perdait la gosse, elle perdait l'éducateur, forcément ! Mais je suis trop conne, trop conne ! Ma bonté me perdra !

Un silence pensif retomba sur le salon après cette audacieuse déclaration. Nicky se grattait la joue, mal à l'aise.

-Est-ce vrai ? Lui demanda Beaumont.

-Quoi ?

-Que vous avez découragé madame Stanley d'appeler la police ?

-Oui, enfin non, en fait il n'en a pas été question. Elle n'y a pas pensé plus que moi. J'ai simplement dit -j'étais hors de moi- que ça me mettait dans une situation délicate, oui. Mais à aucun moment elle n'a parlé d'appeler la police.

-Mensonge ! Hurla Mauricette.

-Bon. Donc vous avez appelé monsieur Lagarta, qui se trouvait chez Lise Spahi ce soir-là...

-Il m'avait dit de vous avertir, avant de partir, dis-je, le coeur serré.

-Et vous ne l'avez pas fait.

-Non. J'étais furieuse, désemparée, je n'y ai plus pensé.

L'interrogatoire continua sans rien m'apprendre de nouveau. Après moi Mauricette et Jeannot investirent ma place toute chaude, mais à ce moment-là j'allai à la cuisine avec Jim avaler une plâtrée de gratin avant de reprendre la route. Il était presque neuf heures et Larirette, toujours secondée par Max, devait commencer à craquer.

Elle ne craquait pas. Max et elle étaient vautrés en travers de mon lit et y faisaient une cure de bandes dessinées, emmêlés comme seuls savent l'être les jeunes enfants quand ils se mettent en grappe et les amants encore immergés dans le ravissement sensuel d'une histoire qui peut être longue, tant cette plénitude a tout du merle blanc.

-Alors ? Demanda Larirette.

-Michaël est innocent.

-Ah ! C'est une bonne nouvelle, non ?

-Oh ! Oui ! Il était avec la fille très mineure de son patron cette nuit-là. Disons que les chefs d'inculpation changent.

-Mais il est trop con, dit Max d'une voix navrée. Il n'en sortira jamais.

-c'est un suicidaire catégorie poids lourds, dis-je avec amertume. Ceux qui n'arrivent jamais à se suicider mais sont bien décidés à gâcher la vie de tout le monde. Je vais voir les gosses. Le commissaire Machin a mangé le morceau à Jim, qui doit avoir déjà fait son rapport à ses frères et soeurs. Vous voulez dormir là ?

-Non, on va rentrer. Tiens, une lettre de maître Leygues, de l'étude de Pardoux. Je te signale que

je n'ouvre pas ton courrier, au contraire de tes morpions. Tu as mangé ?

-Oui, oui. De maître Leygues ? Connais pas.

Les gamins arrivaient pêle-mêle dans ma chambre. Tom me sauta dans les bras.

-Papa est innocent ! S'écria-t-il.

-Il va se marier avec une petite fille ? Demanda Cindy. Cette idée n'avait pas l'air de l'étonner, mais la terrifiait. Il l'a obligée ?

Je jetai un regard mauvais à Jimmy, qui s'empressa de corriger l'information.

-Non ! Je n'ai pas dit ça ! Le soir du meurtre, il était avec une jeune fille ! Une JEUNE fille !

-On s'en cogne, dit Sam, dont le bon sens était frère jumeau de l'égoïsme le plus crasseux. L'essentiel, c'est qu'il ait pas tué Sandro.

Pendant qu'ils devisaient et que Larirette et Max enfilaient leurs manteaux, j'ouvris l'enveloppe à moi adressée par le mystérieux maître Leygues. Il s'agissait du règlement de la succession de Jeroen Veldhuizen, dont j'étais légataire universelle, selon son ultime testament, rédigé en janvier de cette année. Celle-là, elle était bonne.

-t'en fais une tête, dit Larirette. Encore des problèmes ?

-j'hérite de l'Italien, dis-je.

Elle éclata de rire.

-Ah ! Ben maintenant que t'es riche, tu vas pouvoir m'augmenter ! Ah! Ah ! Te voilà propriétaire !

Je l'entendis rire à gorge déployée jusqu'à ce que la fourgonnette de son oncle démarre enfin.

Maître Leygues tenait l'étude de Pardoux en famille. Sa femme, une grande blonde négligée vêtue comme un peintre en bâtiment, exécutait dans un coin bien éclairé de l'étude d'exquises et délicates aquarelles, tout en fumant des Boyards et en sifflant des bières brunes. Les murs étaient tapissés de ses oeuvres aux couleurs fraîches et riantes figurant des fleurs, des oiseaux, des nuages en toutes saisons. Il était secondé par ses deux fils, clerks diligents, et tous trois couvaient le double mystère représenté par la Femme et l'Artiste, leur épouse et mère, d'un regard plein d'incompréhension et de respect. Cette étude était le type même de l'affaire familiale qui roule.

-Je viens pour la succession de l'Italien, dis-je en tendant ma lettre au plus jeune des fils.

Je restai une bonne heure dans le bureau de maître Leygues, à écouter la liste consternante de mes biens, tout en me reposant les yeux sur les visions printanières créées par madame Leygues. Ce notaire était un brave homme. Il essaya de me faire valoir les avantages d'une succession aussi grotesque.

-Il y a presque cinquante ares à l'entrée du village. Peut-être que ça intéressera la mairie... La caravane ne vaut rien, mais certains équipements peuvent être récupérés. Le poêle, par exemple, est en parfait état. C'est un très joli poêle. Quant au chien, c'est un bas-rouge de pure race, il a un pedigree... Même à douze ans il a une certaine valeur...

Il n'arrivait pas à se persuader lui-même.

-Et puis il avait fini de payer ses dettes, reprit le notaire. Ca, c'est une bonne chose.

J'en restai baba. Il ne m'était pas venu à l'esprit que je pourrais hériter des dettes de ce bouc nécrophile. Malgré l'intensité de mon énervement, je n'arrivais pas à me défendre d'un certain attendrissement envers le défunt, et à être émue qu'il m'ait désignée comme unique héritière de son dépotoir à ciel ouvert. Il y avait là le témoignage d'une naïve reconnaissance.

-Heu... Vous acceptez le testament, alors ?

-Je peux le refuser ?

-Bien sûr, répondit maître Leygues avec quelque réticence. Si vous n'attachez pas de valeur sentimentale au legs, il faut reconnaître que...

-Mais quelle est la valeur, je veux dire... Non sentimentale du tout ? Vous l'avez évaluée ?

-Bien sûr ! Le terrain est non constructible, évidemment, et comme il s'agit surtout de rocher, il n'est même pas au prix des landes et friches. Disons qu'il vaut (il eut un sourire contraint) à peu près mille francs... La caravane est totalement en ruines, mais le poêle vaut bien cinq cent francs. Tout le bric-à-bras de vaisselle, de couverture, de vieux journaux... Tout ça ferait un lot... Disons de deux cent cinquante francs...

Je réprimai une violente envie de rigoler.

-Et l'état va me prendre combien, là-dessus ?

-Ah, c'est vrai... Soixante pour cent peut-être... Vous n'avez aucun lien de parenté...

-Tant pis, décidai-je soudain. Je prends.

Maître Leygues me gratifia d'un sourire rayonnant.

-Vous avez raison, quoique vous y perdiez. Il va falloir nettoyer le terrain, tout trier... Mais il ne faut pas refuser les cadeaux des morts. Ma femme connaissait l'Italien et elle l'aimait bien. C'était un homme complètement détruit, perdu.. Mais vous voyez, même lui a réussi à donner quelque chose à quelqu'un. C'est bien.

Je me retins de lui dire que ce don équivalait à une belle brouette d'emmerdements. Au fond, j'étais d'accord avec lui. Il me serra la main avec chaleur.

Depuis la mort de l'Italien, je passais tous les soirs à la caravane pour donner à manger au molosse, que j'avais baptisé Copacabana en raison de sa propension à se dorer, vautré comme un lézard, dans les plus chiches rayons du soleil. En me voyant il remua son tronçon de queue en manche de poêle et fit l'effort de se lever. Il était gras, pelé, et puait autant qu'une mouffette. Puisqu'il était à moi désormais, je résolus de l'emmener à la maison, me demandant ce qu'Albertine en penserait.

En entrant dans la cuisine, le vieux Kador jeta un froid.

-Il pue, dit Cindy.

-Maman ! Râla Jim. Tu trouves qu'on est pas assez dans la merde avec tous ces animaux ?

Copacabana repéra illico le poêle et se vautra devant en poussant un soupir obscène. Il se mit aussitôt à fumer et à relinguer comme un épandage de lisier sur les champs givrés un matin d'hiver.

-La vache ! S'écria Sam. C'est possible de schlinguer à ce point ?

-Il faut laver ce chien, décida Tom.

Copacabana lui coula un regard torve, et je crus voir l'Italien dans un de ses mauvais jours.

-Je vais m'en occuper, dis-je. Faites attention, c'est quand même un molosse.

-t'en fais pas, on sait se débrouiller avec les animaux, assura Jim.

-Ouais, renchérit Sam. En plus il nous connaît.

Le téléphone sonna au moment où j'allais confirmer mon opposition à ce projet douteux.

-Non ! Dis-je en empoignant le combiné. Allô ?

-Bonjour Lisa, dit une voix harmonieuse. C'est Sylviana. Ca va ?

-Oui, ça va.

Je lui racontai les derniers événements, et ma conversation avec Machin dans l'après-midi. Une clameur de Parc des Princes un soir de finale m'arrivait de la salle de bains. Le match, d'après les bruits de fond, se déroulait en pleine mousson.

-Justement, dit Sylviana, il m'a téléphoné ce soir, et je viens juste de me rappeler que dans l'un de nos immeubles de l'avenue Carnot, à Valence, il y a une chambre de bonne dont j'avais donné la clé à Sandro, il y a des années de ça, avant qu'il n'aille en prison. En fait elle était rattachée, comme toutes les autres, à un appartement bourgeois, mais les gens ne l'utilisaient pas. Elle est mansardée, mal éclairée, l'ascenseur ne va pas jusqu'à ce palier... Je ne sais même pas si les locataires actuels connaissent son existence.

-Il ne vous a jamais rendu la clé ?

-Non. Je suis à peu près sûre que non.

-Il faut le dire à Machin, affirmai-je. Et...

-Oui ?

-l'argent... Je veux dire...

-j'ai dit au commissaire que ça venait de moi, en effet. Je ne tiens pas à ce que ça s'ébruite, mais le salaire des éducateurs est tellement ridicule... On ne peut pas vivre...

Je me retins de lui dire que je gagnais la moitié de ce que Sandro touchait pour ses performances d'éducateur ripou.

-Mais alors... Les huit mille francs que Sandro m'avait donné un peu avant de mourir, c'était vous ?

-Peut-être... Je ne sais pas... J'ai dû lui donner, oui, dix ou quinze mille francs.. Je crois qu'il voulait faire un séjour au Maroc, ou je ne sais plus où... Mais ne vous en faites pas, Lisa. J'ai vraiment beaucoup d'argent. Et d'ailleurs, si vous avez besoin de quelque chose...

-Merci, dis-je. Non, ça va très bien. Je viens d'hériter. Je vous embrasse, à bientôt.

Je raccrochai. Des cris aigus et des éclats de rire provenaient de la salle de bains, accompagnés d'aboiements indignés. Copacabana, déguisé en astrakan et sentant l'assouplissant lavande à plein nez, trônait au milieu du bac à douche, enroulé dans mon peignoir en éponge. J'eus un haut-le-corps. Je ne supporte pas qu'on humilie les vieillards.

-Bande de malades ! Hurlai-je en virant tout le monde de la salle de bains.

J'emmenai le vieux chien jusqu'au poêle. Avec ses pattes mouillées, il glissait sur le carrelage et

tomba deux fois dans le couloir. Arrivé à bon port, il se remit à fumer, mais cette fois il ne puait plus. Il embaumait comme un jour d'été en Provence, et des larmes visqueuses, épaisses, coulaient de ses yeux.

Le week-end arriva, et je le passai chez Pierre et Anja, dans la maison dont Pierre avait fait les plans et Anja la décoration.

Nous dormîmes tous les cinq là-bas, mangeâmes avec appétit les mets discutables préparés à la va-vite par Pierre et Anja, parlâmes de tout et de rien, surtout de rien, et surtout pas de Sandro, ni de Nicky, ce qui me mit dans un état de bonheur ineffable. Tout au plus discutâmes nous un peu, Anja et moi, de Di Angelico, qu'elle trouvait un peu maigre, un peu éteint, pas très grand, peu loquace, peut-être libéral, mais tous les goûts sont dans la nature. Et de toute façon, elle avait horreur des moustaches, qui en général dissimulaient des lèvres supérieures de vicieux ou d'assassin. Non, elle n'avait pas d'exemple précis, il s'agissait d'une intime conviction. Le rationalisme sourcilleux d'Anja était émaillé d'intimes convictions.

Quand nous repartîmes, dimanche après-midi, les gosses avaient pris des couleurs, et j'étais en pleine forme, malgré une nuit presque blanche.

Le lundi, je retrouvai avec un certain plaisir Nadine et Momo. J'arrivais à la fin de ma période d'essai, et je savais par Coutumier que je serais embauchée définitivement à la fin du mois de mars. Je toucherais alors huit cents balles de plus par mois et accèderais aux primes d'intéressement, au treizième mois et aux réductions consenties aux employés de la boîte sur l'alimentaire et les

fringues. Je passais de l'indigence au prolétariat, en ayant enfin franchi la case précarité. J'allais pouvoir faire quelques projets ambitieux : renouveler les draps, acheter des pompes de printemps à tout le monde et même, pourquoi pas, fleurir le jardin et aménager la cave (une ancienne bergerie, en réalité), pour y loger confortablement Copacabana, Albertine et les quatre chats.

Au fur et à mesure que les nouvelles de Cardamone n'arrivaient toujours pas, l'état moral de Nicky se dégradait au point de lui enlever même le joyeux cynisme qu'elle mettait en oeuvre pour se sentir bien là où tout le monde se sentait mal. Georges profita de cette faiblesse passagère pour lui tomber dessus de tout le poids de son amour tentaculaire et frustré, la cajolant, la rassurant, la comblant de petits plats et de sous-vêtements en dentelle rouge et lui prouvant sa flamme quatre fois par jour. Tous ces débordements achevèrent de la faire sombrer dans l'autisme, et elle cessa de me téléphoner. Quand j'allais là-bas, elle ne décrochait plus que des monosyllabes. Elle maigrit, pour se distraire. Elle perdit douze kilos en moins d'un mois sans cesser de s'ennuyer. Elle arrêta les gratins, le yoga et la culture potagère. J'en parlai à Pierre et Anja, ils me dirent que cela lui arrivait tous les deux ou trois ans. A Georges, qui m'affirma qu'elle était au zénith de ses possibilités -lui-même avait les yeux cernés. Je me désintéressai de la question.

Jim maigrissait, lui aussi, mais il n'avait que ses os à perdre. Je l'emmenai chez mon généraliste, et celui-ci me conseilla d'aller voir un psychologue, car la culpabilité rongait le gamin sans remède et la chose pouvait s'aggraver jusqu'à provoquer une vraie dépression. Après de longues et tumultueuses discussions, j'arrivai à le décider et nous allâmes nous présenter devant une jeune psychologue spécialiste des troubles de l'adolescence, qui emporta le morceau en quelques minutes par la grâce de ses yeux verts et de ses cheveux blonds. Jimmy se découvrit aussitôt des tas de problèmes dont le traitement serait long, et nous prîmes un premier rendez-vous. En sortant du centre psycho-pédiatrique je songeais à tout ce que ce gamin avait vécu en quatorze ans, et à la révélation récente que son père était devenu alcoolique à sa naissance. A présent il se sentait coupable de la disparition de Cardamone, sans aucun doute, et la mort de Sandro avait dû le marquer plus qu'il ne le montrait.

Un mardi, alors que je finissais mon séjour en caisse en expédiant le dernier client -une cliente- aussi vite qu'il m'était possible de le faire sans renverser le terreau des primevères en promotion sur la dentelle des culottes brésiliennes en promotion, Coutumier se matérialisa sous mes yeux. Son expression soucieuse me mit aussitôt en état d'alerte. Ils n'allaient quand même pas me faire un sale plan à l'embauche ? J'avais bossé, durant ces trois mois, sans rechigner, j'étais pas arrivée à la bourre une seule fois, c'était un sans-

fautes et il le savait. Je devais signer mon contrat à la fin de la semaine.

-Je finis ma caisse, j'en ai pour une minute, lui dis-je avec humeur. Qu'est-ce qu'il y a ?

Momo arrivait, rouge et essoufflé.

-On a essayé de te piquer ta bagnole, me haleta-t-il dans la figure.

J'écarquillai les yeux. Il ne manquait pas, sur le parking de l'hippo, de caisses de séries récentes qu'il était aisé de fourguer sans trop de lézards sur le marché en expansion de la bagnole volée. Mais il fallait être collectionneur ou masochiste pour s'emparer d'une 4L de 1968 comme la mienne.

-Je pense plutôt que le clochard voulait s'y installer, pour se reposer une heure ou deux, corrigea Coutumier.

-Bon, enfin, de toute façon, le toubib est arrivé, continua Momo.

Pour une fois qu'il se passait quelque chose d'insolite sur ce parking, il était décidé à savourer l'aventure jusqu'à ses dernières miettes.

-Le toubib ?

-Oui, notre cher Maurice Pellegrin a terrorisé le petit vagabond, qui nous a fait une crise cardiaque. Vous devriez fermer votre voiture, Lisa.

-Elle ne ferme pas. Il n'y a qu'une serrure qui marche, celle du coffre, et elle marche si bien que je n'ai pas réussi à le rouvrir depuis un an et demi. Mais dites, il est comment, ce clodo ?

-Petit, maigre, dit Momo.

-Brun, presque chauve, compléta Coutumier. Habillé comme un clown. La cinquantaine, ou très

usé. Il a les yeux de Liz Taylor, ça fait drôle, sur sa figure.

-Pedro ! M'écriai-je.

-Vous le connaissez ? S'étonna Coutumier.

-Tu le connais ? S'inquiéta Momo. Il redoutait, à présent, d'avoir molesté un de mes potes.

Nous sortîmes tous les trois. Ce début de printemps nous offrait une tiédeur douce et traîtreuse, et cette lumière étincelante, encore barbelée de givre, qui annonce des jours meilleurs. Dès qu'on sortait de l'ombre, on crevait de chaleur. Dès qu'on y revenait on se figeait, tous les poils au garde-à-vous. Le médecin avait garé sa luxueuse petite voiture à côté de la mienne. Il faisait partie de l'espèce rarissime des toubibs célibataires et contents de leur sort. Il nous adressa un sourire poupin. On aurait dit un croisement hasardeux entre Churchill et Goering.

-Ce ne sera rien, mais je lui ai fait une piqûre. Un tonocardiaque. Ce jeune homme a le coeur vacillant, nous expliqua-t-il d'une voix pointue.

Pedro gîsait, cadavérique, en travers de ma banquette arrière. Sa petite main étreignait sa petite poitrine, à l'endroit de son plus gros problème dans l'existence. Je me penchai vers lui et lui souris.

-Ca va aller, Pedro, lui dis-je sur un ton rassurant.

-Bien, dit le docteur avec humour, je ne vais pas vous retenir plus longtemps, dans l'immédiat ça ira bien en effet s'il prend tout ça -et il me tendit une ordonnance où ses furieuses pattes de mouche, alignées en rangs serrés, noircissaient tout l'espace

disponible. Dans un deuxième temps, ça pourrait peut-être aller un petit peu moins mal s'il mangeait plus, s'il buvait moins, s'il se reposait... Enfin ce que j'en dis...

Il haussa les épaules, fataliste. L'alcoolisme endémique, de même que les gelées tardives et le développement de la grande pauvreté, faisait partie de ces faits sur lesquels sa modeste personne ne pouvait peser d'un grand poids, avec la meilleure volonté du monde. Je le réglai, et il bondit dans son soulier verni, claqua la portière, nous fit un signe amical de la main et démarra sur les chapeaux de roues.

-Bon, dit Coutumier, vous... ?

-Oui, oui, m'empressai-je de répondre. Je m'en occupe.

-Je savais pas, dit Momo d'un ton piteux. J'ai cru qu'il voulait te chouraver ton carrosse.

-Allons Momo, sois sérieux, qui pourrait vouloir d'une poubelle pareille ?

-Ben... Lui il avait bien le profil...

Je regardai Pedro et le trouvai moi aussi en harmonie avec ma bagnole.

-c'est pas grave, dis-je, m'adressant aussi bien à l'un qu'à l'autre. Bon, on va y aller, faut passer à la pharma.

La pharmacienne poussa un profond soupir dès qu'elle fut confrontée à la prose du docteur goechill. Puis elle chaussa de gros lorgons en culs de bouteilles et ses yeux se répandirent sous sa frange, énormes, liquides et circulaires, lui donnant l'air d'un lémurien. En traînant des pieds elle s'enfonça dans le dédale des placards muraux,

l'ordonnance à la main. Je jetai un coup d'oeil dehors. La 4L était garée juste devant la pharmacie, et de l'intérieur, je n'apercevais que les genoux pointus de Pedro, toujours prostré sur ma banquette arrière. A qui pourrais-je le refiler ? Ce type n'avait plus personne au monde. Je commençais à me sentir une fâcheuse vocation de voiture-balai dans l'existence. Il faudrait lui faire une petite place dans la cave, entre Copacabana et Albertine. Depuis que je l'avais récupéré il n'avait émis que des soupirs, des gémissements, des borborygmes. Est-ce qu'il serait capable de marcher jusque chez moi ?

-Ca va mieux ? Tentai-je en me réinstallant au volant.

Pas de réponse. Je plantai à la place du mort les deux sacs en papier pleins jusqu'à la gueule. Churing attaquait sur trois fronts : cardiotoniques, anti-dépresseurs et somnifères, et enfin vitamines, oligo-éléments et sels minéraux.

-c'est pas moi... Pleurnicha Pedro dans mon dos. Voulais juste voir Saphir...

Il lui fallait une dose minimale d'alcool, il n'était pas en état de supporter une désintoxication brutale. J'optai pour quelques litres de bière peu titrée. Ca éviterait à la fois une crise de manque et une interférence emmerdante avec les psychotropes. Je redoutais surtout la réaction de Jim, déjà horripilé par l'arrivée dans nos murs du vieux Copacabana. Jimmy ne supportait pas que son foyer ressemble de plus en plus à la cour des miracles.

Avant le retour des mômes, j'eus le temps d'installer Pedro dans un fauteuil pliant près du poêle et de lui faire ingurgiter d'urgence une dizaine de médocs assortis de deux canettes de blonde pisseuse. Quand les gosses arrivèrent il s'était assoupi, et il ressemblait tellement à une momie ou à une figurine de cire que les voix glapissantes s'amenuisèrent d'elles-mêmes pour finir en chuchotis apitoyé.

-Il va mourir ? Demanda Cindy.

-Il faut appeler un toubib, Maman ! S'affola Jim.

-c'est fait, dis-je. Il a des médicaments au kilo. Ne vous inquiétez pas, et ne faites pas de bruit.

Pedro émergea alors que nous étions tous les cinq à table, achevant d'engloutir un rizotto sans fruits de mer. Son assiette fumante l'attendait sur un coin de la table.

-Ne vous levez pas, Pedro, dis-je d'un ton joyeux. Vous avez faim ? Ca va mieux ?

Il regardait autour de lui, et une étincelle de démence paranoïaque crépitait dans ses yeux exorbités. Enfin il parut comprendre qu'il ne se trouvait pas dans un piège et ses épaules s'abaissèrent par paliers, découvrant son petit cou de poulet perdu dans le col dégueulant et crasseux de son pull marin.

-z'ont essayé de me tuer, me dit-il d'une voix flûtée en m'empoignant le bras.

-Faites attention, Pedro, rouspétai-je. Ca y est, vous avez du riz plein la braguette.

-Qui ? Demandèrent ensemble Tom et Sam.

-Arrêtez les enfants. Pedro, calmez-vous, vous divaguez à moitié. Vous voulez une bière ?

Cette proposition coupa court à son élan de panique. Il descendit les vingt-cinq centilitres en quelque secondes, en émettant le bruit voluptueux d'un nourrisson qui tète. Au contraire de toute l'humanité au-dessus de six mois, Pedro semblait encore capable de boire et respirer en même temps.

-Bon, les grands, vous allez bosser demain, et moi aussi...

-Oh ! Maman ! S'écria Cindy. Mais quand il y'a un invité...

J'évitai de répondre que l'invité pourrait prendre racine dans la cuisine, et qu'elle en aurait vite fait le tour.

-Allez, allez, il a eu une petite attaque aujourd'hui, il a besoin de repos. Et nous aussi. Cindy, je me lève à quatre heures moins le quart, moi. Allez vous laver les dents.

-Essayé de m'écraser, marmonna Pedro dès qu'ils eurent vidé les lieux.

Dans le clapotement de l'eau de vaisselle et les bruits de couverts, j'avais du mal à l'entendre, et une envie modérée de l'écouter.

-Grosse voiture. Montée sur le trottoir. Pour m'écraser. A Valence.

-Mais non, Pedro, dis-je, distraite. Vous deviez marcher en zig-zag, comme d'habitude. Il ne faut pas voir le mal partout. Je finis la vaisselle et je vous refile vos médocs. Vous allez dormir dans la cuisine, et on discutera demain de ce qu'on

pourrait faire pour vous quand ça ira mieux. Vous n'avez pas de parents ?

-Personne, moi. Personne pleurera. Vont recommencer.

-Pas de frère ? De soeur ? De cousin ?

-Personne pleurera, répondit Pedro en pleurant.

Il pleurait autant d'épuisement que de peur. Je m'essuyai les mains, et entrepris de disposer sur la table les préparations qui devaient à la fois lui discipliner le coeur, donner un souffle de jeunesse à son organisme usé et surtout le faire sombrer dans un sommeil réparateur pour tout le monde. Je lui décapsulai une autre bière pour faire passer toutes ces médecines, et il ne tarda pas à dodeliner de la tête. J'eus vite fait de lui tirer le matelas dans un coin de la cuisine.

-Allez, Pedro, une petite douche ? Sur le gaz...

Malgré ses faibles protestations, je le déloquai sans pitié et le soulevai pour l'installer dans la baignoire-sabot. Mon coeur se serra. Ce type ne pesait plus rien. Comme son esprit, son corps n'était plus qu'un souvenir, une écorce inhabitée. C'était un petit squelette vêtu d'une peau beaucoup trop grande pour lui, à la fourrure insuffisante, couverte de cicatrices et de taches. J'exprimai de ce misérable un jus au brou de noix sentant la vieille étoffe pourrie et la vinasse. J'avais envie de pleurer. Seul l'homme est capable d'aller aussi loin dans le délabrement et l'humiliation, l'animal a le bon sens de crever avant. Pedro se laissait faire, il s'était d'ailleurs laissé faire toute sa vie et il était un peu tard pour changer de fonctionnement.

Quand j'eus fini de l'étriller, il avait encore perdu deux kilos mais repris quelques couleurs. Je lui refilai un des pyjamas de Tom, un pyjama en pilou avec des flingues et des lassos blancs et bleus sur fond bleu pâle.

Tom fut enchanté.

-c'est un peu grand pour lui, dit-il, heureux d'avoir dix ans et dix fois plus d'épaisseur que le pauvre Pedro.

-Au lit tout le monde ! Clamai-je.

-Recommenceront... Murmura Pedro avant de fermer les yeux.

Je m'étirai. Neuf heures. Ouf ! J'étais dans les temps. Je faillis téléphoner à Laricette pour l'avertir qu'en plus des quatre mouflets elle aurait aussi à s'occuper d'un indigent au dernier stade de l'alcoolisme, puis y renonçai. J'avais trop sommeil.

Je dormis comme un plomb et fus réveillée par son exclamation étouffée :

-Qu'est-ce que c'est que ça ? Lisa !

En une seconde je fus debout.

-t'inquiète pas, gargouillai-je d'une voix pâteuse. C'est le père de Saphir.

-t'aurais pu m'avertir, merde, j'ai failli m'étaler dessus. Mais dis donc, il tire bien ton poêle ?

Je la regardai avec des yeux ronds.

-Ben... Je crois, pourquoi ? Tu trouves qu'il fait plus froid que d'habitude ?

-Non, répondit-elle, mais comme crime parfait, c'est bonnard, hein, le CO2 au ras du sol et lui la tronche vers l'appareil défectueux...

Mon regard s'attarda sur Pedro. Il n'avait pas l'air de respirer. Ni bruit, ni le moindre mouvement. Après l'avoir examiné avec attention pendant deux ou trois minutes sans déceler plus de vie sur sa forme allongée que sur un sarcophage, je murmurai :

-Mais je sens rien...

-Non, le gaz carbonique, ça sent rien, chuchota Larirette. Bon, tu le tâtes ou c'est moi ?

Je m'agenouillai et posai la main sur la poitrine du cadavre, qui eut un long frémissement sous ce brusque contact et exhala un profond soupir. Je me relevai, le coeur battant.

-t'en as pas une autre dans le même style ? Dis-je d'un ton hargneux.

-Ah ! Ah ! Ah ! Explosa Larirette, au risque de tirer du plumard toute la maisonnée. Ca t'apprendra à me faire des couffes en traître ! Tu devrais ouvrir un refuge, ma vieille. T'en tirerais peut-être un peu de fric. Ah ! Ah ! Lui aussi il t'a couchée sur son testament ?

-Ta gueule ! Soufflai-je, ou tu vas tous les avoir sur le paletot. Je m'en fous, je me tire dans une demi-heure. Je vais t'expliquer...

Et je lui expliquai, tout en nous préparant à toutes deux un café très noir et des tartines grillées. La caféine n'empêchait pas Larirette de replonger dans le sommeil aussitôt après mon départ, sauf dans les cas -exceptionnels- où l'un des enfants se réveillait. Mais rien de semblable ne se produisit ce jour-là ; même Pedro, après son frisson d'angoisse, se renfonça dans le sommeil

comateux tricoté par les barbituriques, et nous pûmes discuter en paix.

-Je dois rester jusqu'à ce que tu rentres ?

-Ah non, merde, j'ai pas les moyens. Non, tu l'installes à côté du téléphone, je lui passerai un coup de fil vers dix heures pour voir si tout va bien.

-Mais... T'as pas peur qu'il lui arrive quelque chose ? S'il dit qu'on a essayé de le descendre...

-Délire, coupai-je. Divagation, fumisterie, affabulation. Tu ne connais pas Pedro, c'est un malade. Tout ce qui peut arriver, c'est qu'il meure de trouille en tombant nez-à-nez avec Copacabana, par exemple.

-Ouais... Je serais toi, je passerais voir Machin après le boulot. Ca ne te fait pas un gros détour...

-Et pourquoi je passerais voir Machin ? Protestai-je, tandis qu'une émotion sournoise désorganisait la topographie harmonieuse de mes viscères à l'idée de revoir, peut-être, Di Angelico.

-d'abord, chuchota Larirette, pour croiser par hasard ton moustachu, des fois que... Et un bref ricanement fusa entre ses dents. Mais surtout, reprit-elle avec plus de sérieux, pour informer Machin que Pedro est chez toi et qu'on a peut-être essayé de le tuer...

-Fariboles...

-Ouais, mais t'en sais rien, au fond. Donc tu avertis Machin. Non ?

Je hochai la tête. La perspective de me retrouver en contact, si peu que ce fût, avec José avait déjà enlevé le morceau. Tant pis pour ma

sieste, je dormirais mieux le lendemain. Je me levai et m'étirai.

-J'y vais, ma biche. Et excuse-moi, mais j'étais trop claquée hier pour téléphoner.

Elle m'embrassa.

-Te bile pas, allez, bon courage.

Comme Larirette, Nadine ne se priva pas de tourner en dérision ma tendance à métamorphoser mon foyer en refuge.

-Virgule, Guillemette, Petit Point, Minuscule, Albertine, l'Italien, Copacabana, et maintenant Pedro... Dit-elle en comptant sur ses doigts. Ca fait huit adoptions en moins de trois mois. Je pense que tu pourrais en faire un métier.

-Blague à part...

-Blague à part Larirette a raison. Il vaut mieux avertir Machin. Qui sait si Pedro ne dit pas la vérité, malgré tout ?

J'appelai vers dix heures et demie. L'appareil fut décroché, et un silence horrifié répondit à mon premier : "Allô ?"

-c'est moi, Pedro, murmurai-je d'une voix suave. Tout va bien ? Vous avez fait rentrer les chats ?

Silence.

-Pedro ? Tout va bien ?

-Pissé mon froc, me répondit une voix plaintive et presque inaudible.

-Ah, c'est pas grave. Je rentrerai vers trois heures. Reposez-vous bien.

-Mmh.

Je raccrochai.

La chance -ou la fatalité- était de mon côté : Machin, absent pour la journée, avait délégué ses pouvoirs à Di Angelico, qui blêmit et se leva brusquement lorsque je m'avançai vers son bureau. De mon côté, tout aurait été parfait sans ces palpitations désordonnées qui me faisaient craindre un malaise. Ma main tremblait quand je la lui tendis, mais guère plus que la sienne. J'étais furieuse, à mon âge, de faire un bond de quinze ans en arrière pour replonger dans la violence et la stupidité des émotions adolescentes. Di Angelico se rassit d'un seul bloc. Son pantalon de toile n'était pas de ceux qui permettent d'avoir des pensées secrètes. J'en éprouvai une bouffée de satisfaction, et l'espace d'un instant j'oubliai tout, Michaël, Sandro, l'Hippo, et même mes quatre gamins. Je ne fus plus qu'une femelle en parfaite condition physique et mentale, soumise comme toute la faune sexuée aux effets dévastateurs du printemps. Par bonheur, le mâle assis en face de moi tenait à conserver quelques caractéristiques humaines, comme la dignité liée à sa fonction. Il me fit signe de m'asseoir.

-Je... Vous travaillez sur la mort de Lagarta ?

-Oui, oui.

-j'ai récupéré hier le père de Saphir, vous savez... Bon, il a eu une petite alerte cardiaque... Rien de vraiment grave. Il est chez moi. Mais il prétend qu'on a essayé de l'écraser, à Valence...

-... Il prétend ?

-Oui... Vous savez, il est un peu... Hors de la réalité...

Di Angelico se leva. L'intérêt professionnel avait repris le dessus. J'en conçus du dépit. Il fourragea dans un classeur en marmonnant :

-On a reçu un appel, hier, là-dessus. Une étudiante nous a appelés pour nous informer qu'un 4X4 avait essayé d'écraser un clochard. Personne n'a relevé autour d'elle. Ah ! Voilà !

Il détacha un feuillet et lut en silence. Il avait de belles épaules, et de beaux bras. La ligne de l'aine, pour ce que je pouvais en deviner, correspondait à mes goûts. Le creux marqué au niveau du plexus aussi.

-Oui... Rien de bien précis, dit-il, déçu. Le vagabond était tout au bord du trottoir, il avait une démarche vacillante, le conducteur a pu faire un écart pour d'autres raisons... Non, ce n'est pas très concret, tout ça. Je note quand même.

-Et... Vous avez été voir la chambre de bonne de Sylviana ?

Il me regarda, hésitant. Il ne savait pas trop ce qu'il pouvait me dire. Somme toute, je n'étais pas flic. Je faisais partie des témoins, peut-être même des suspects. En me détaillant, il ramena à la surface quelques pensées personnelles me concernant, et sa belle assurance l'abandonna.

-Je...

-Vous me plaisez bien, dis-je d'une voix étranglée.

-Moi aussi, répliqua-t-il du tac au tac. Mais je suis marié et très heureux avec ma femme.

Un silence épineux stagna entre nous.

-Vous avez de la chance.

-Oui, répondit-il, consterné. Ce sont des choses qui arrivent... Enfin ça ne m'était jamais arrivé jusqu'ici.

-Ca passera, dis-je avec un sourire forcé de bonne perdante.

En mon fors intérieur, je calculai que selon mes statistiques personnelles, il me faudrait merner jusqu'à soixante-quatre ans avant le prochain coup de foudre. Il ne m'en dit pas davantage sur la chambre de bonne, ni sur quoi que ce soit d'ailleurs, et nous nous quittâmes aussi dépités l'un que l'autre. Mais même un évènement mineur, comme un amour irréalisable, a toujours une incidence sur nous. Il faisait beau, c'était le début du printemps. J'avais fait bander Di Angelico, par ailleurs mari aimant et fidèle. J'avais eu une envie irrépressible de coucher avec lui. J'étais bien vivante, toute neuve, pas si abîmée que ça par ma vie de con. Nos esprits sont comme des larves d'insectes, ils contiennent des paquets de cellules dormantes, inutiles, inertes. Et puis un interrupteur invisible est actionné, et le programme se met en marche : nous avons la faculté de digérer la plus grande partie de nous-même pour produire une forme inédite, différente, à partir du même matériau. Avec des organes devenus inutiles, nous pouvons fabriquer des ailes, des antennes... Et pendant que ce processus délicat se déroule, au contraire des nymphes, nous en sommes plus ou moins conscients, nous continuons à raisonner, penser, ressentir. Un chantier colossal s'organise sans mettre en danger la continuité vitale. Des pans entiers disparaissent.

Pièces buccales, système digestif, organes de locomotion. Opinions, convictions, réflexes, traumatismes, sentiments. Tout ce qu'on croyait indispensable à la vie. Tout ce qu'on prenait pour notre identité. Combien d'imagos dorment en chacun de nous ? J'adore le printemps.

J'invitai Sylviana à manger chez moi dix jours plus tard, un samedi, et si elle éprouva quelque dépaysement en pénétrant dans les quatre-vingt mètres carrés où nous nous entassions tous les douze, elle n'en laissa rien paraître. Il faisait si beau que j'avais laissé le poêle s'éteindre, et nous nous installâmes dans le jardin.

Pendant quelques instants Sylviana examina Copacabana avec une expression d'intense intérêt, comme si elle essayait de démêler ce qui avait motivé mon choix. Elle avait l'air d'ignorer que plus on descend dans l'échelle sociale, plus rares se font les choses qui relèvent d'un choix, qu'il s'agisse des chiens, des enfants, des conjoints, des amis, du boulot, du lieu de vie, du mode de vie. Le génie des petites gens est d'adaptation fataliste. Même le fait d'avoir quelques idées personnelles relève du luxe. Mais nous n'étions pas là pour expliquer ni réformer le monde. J'avais passé la moitié de la semaine à chercher un plat qui supporterait la comparaison avec ce que j'avais bouffé chez elle, en vain. Je m'étais donc rabattue sur le simple et l'efficace, et tout le nord-est du village disparaissait dans la fumée de mes sardines grillées. Sylviana supporta cette épreuve sans se départir de son air de ravissement. Elle reprit trois fois des sardines, tandis que les gamins se plaignaient amèrement du nombre d'arêtes.

Après le déjeuner, nous décidâmes d'aller nous promener. La chasse était fermée -enfin !- et le

droit démocratique des chasseurs à confisquer tout l'écosystème au seul profit de leur vice militant mis en veilleuse pour cinq ou six mois. Comme chaque année, les animaux voyaient revenir le temps de l'abondance et du bonheur -disparition du froid, des traques, des flingues et des pièges, retour de la bouffe à satiété, ivresse du rut.

-Une promenade ? S'écria Tom.

-Alors d'abord les sardines, se plaignit Cindy, et maintenant la promenade...

-On peut aller chez Norbert ? Demanda Sam. Il nous avait dit de passer si on voulait.

-Ah ouais ! Y'a ses petits-enfants. On peut y aller ?

-Barrez-vous, dis-je, enchantée. Attention à Cindy en traversant la route. Et retour à six heures. Compris ?

-Ouais, ouais, ouais.

Ils détalèrent. Copacabana se leva, réveillé en sursaut, et se lança aussitôt sur leur piste.

Nous descendîmes vers la rivière. Sylviana gazouillait, trébuchant sur les pierres et s'agrippant aux petits aulnes, et s'extasiant sur tous les buissons qui débourraient, sur les bourgeons en pointe de javelot des fayards, sur les fleurs des aubépines. Elle s'émerveillait de retrouver ici, à peine éveillé, un printemps qu'elle avait laissé déjà épanoui dans la vallée. La chambre de bonne avait été ouverte avec l'aide d'un serrurier. Quoique aussi crade et bordélique que peut l'être une piaule vouée à servir d'ancre et non de vitrine, elle ne sentait pas le renfermé et portait les traces d'une présence récente. Confrontée aux divers objets

trouvés dans cette chambre, Sylviana avait reconnu un petit fétiche cousu dans un sac minuscule. Une cordelette décorée de perles et de petits fils de couleur permettait de le porter en collier.

-c'était la seule chose que Cardamone tenait de sa mère. Biba lui en avait fait cadeau lorsque la petite lui a été retirée. Je croyais qu'elle l'avait perdu. Elle ne voulait plus entendre parler de sa mère, elle ne voulait plus rien avoir à faire avec elle. Elle en avait honte.

-Honte ?

-Oui. Abibatou lui fait horreur. Mais je crois que Sandro et surtout Nicky se sont montrés très maladroits...

-Nicky m'a dit que la gamine avait vu trop de choses, trop tôt. Que c'était pour ça qu'elle détestait les hommes.

-Ah ? Mais Nicola a toujours eu des problèmes avec la réalité. En fait, Abibatou a cessé de se prostituer dès que Sandro est allé en prison. Il ne faut pas oublier que c'est lui qui la faisait travailler. Et qui lui fournissait... Ce dont elle croyait avoir besoin. Enfin c'est terrible à dire, mais tant qu'il s'occupait d'elle, elle ne pouvait pas s'en sortir.

Je sentis les poils se hérissier sur mes bras. Voilà un aspect des choses sur lequel je m'étais fort peu attardée, les performances anciennes de Sandro dans le proxénétisme. J'eus soudain envie de farfouiller dans ce banc de vase, de m'en mettre jusqu'aux sourcils, et qu'on n'en parle plus. Je savais déjà que je ne l'aimais pas. Je ne l'avais

aimé que par hasard, par erreur, par manque d'informations. Je ne le connaissais pas. Mon Sandro était une pure création de l'esprit, comme il arrive souvent dans les relations humaines. Le besoin d'aimer est une liane exubérante, un vrai chèvrefeuille. Le tronc le plus pourri fait son affaire pour se hisser vers la lumière. L'erreur est humaine. J'en arrivais à penser que l'erreur est le propre de l'homme. Ce qui réclame une vigilance de tous les instants, une éducation rébarbative, un dressage contre-nature, c'est de s'habituer à renoncer aux erreurs sur lesquelles on a basé toute son existence, c'est d'apprendre à balancer son propre coeur avec ceux qu'on a aimé au mépris de soi-même. Le coeur repousse toujours, et toujours plus accueillant et généreux.

-Bon, dis-je en me relevant les manches, il en faisait travailler combien, des gonzesses ?

Sylviana eut un pâle sourire.

-Quatre. Il y avait Abibatou, donc, une femme, Sylvie, avec laquelle il a commencé parce qu'un... Ami la lui avait cédée. Cette Sylvie avait une quarantaine d'années, elle avait toujours fait le trottoir, elle avait une bonne clientèle et n'était pas rebelle. La seule chose qui la faisait tenir, c'était que ses enfants connaissent une autre vie. Mais pour au moins une de ses filles, ça ne s'est pas passé comme ça. Sacco l'a récupérée, elle avait tout juste seize ans, et l'a mise au travail.

-L'a récupérée ?

-L'a séduite. Les petits proxénètes comme Sandro ramassent des filles paumées, qu'ils séduisent et qu'ils mettent sur le trottoir à la fois

par le chantage affectif, la manipulation psychologique et la menace. C'est ce que faisait Sandro. Et c'est comme ça qu'il a séduit les deux autres, Jeannette et Sophie.

Je poussai un léger soupir et trempai dans l'eau une branche morte ramassée par terre. Pour la première fois; je me sentis soulagée de la mort de Sandro.

-Et Biba ?

Elle hésita quelques instants avant de me répondre d'une voix mal assurée :

-Je la vois toujours, vous savez ?

-Et... Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

-Elle travaille, ça va. Elle a la nationalité française depuis deux ans, un petit copain qui a l'air gentil, un autre enfant. Mais elle ne peut pas oublier Cardamone.

Nous arrivions, par la tactique dite du crabe, au vif du sujet.

-Elle ne peut pas... La reprendre ?

-Non, je vous ai dit que Cardamone ne veut plus en entendre parler.

-Mais pourquoi ?

-Pourquoi ? Je ne sais pas. Elle se fait une idée complètement fautive de sa mère, elle la voit telle que Sandro et Nicola la lui ont décrite. Elle est trop jeune, il y a des tas de choses qu'elle ne peut pas encore comprendre. On lui a ressassé que sa mère était une malade, une pauvre fille, une folle. Vous verrez, si vous la rencontrez un jour, que c'est au contraire quelqu'un de très volontaire et de très positif. Il fallait l'être pour s'en sortir. Abibatou n'a jamais cédé, ne s'est jamais rendue.

C'est Sandro qui lui a fait rencontrer les gens avec qui elle a commencé à se piquer. Elle était très jeune, elle était partie de chez elle où ils étaient je ne sais combien d'enfants, placés pour la plupart. La mère était morte de tuberculose, le père disparu, un oncle les élevait. Dans ces situations, il est presque impossible d'éviter le pire. Une gamine qui dort dehors, jolie et à la dérive comme l'était Abibatou, ne peut qu'attirer les ennuis. Sandro sortait avec elle et la sortait dans son milieu. Sylvie travaillait déjà pour lui, pas les deux autres. Dès le départ il avait l'intention de la mettre au travail. Le fait qu'elle devienne toxicomane a rendu les choses plus faciles. Il a commencé par la faire coucher avec quelques amis, puis ça s'est fait tout seul...

-Alors, repris-je, soucieuse d'aller jusqu'au fond du dégoût, Biba ne se prostituait plus... Elle se camait toujours ?

-Ca, ça a été un peu plus dur, mais je lui ai payé deux cures de désintoxication, et elle n'a plus recommencé. A partir du moment où Cardamone a fêté ses deux ans, c'était fini. Elle a eu du mal à trouver du travail, par contre. Je lui ai écrit des recommandations pour qu'elle devienne femme de ménage chez une cousine de mon mari. Elle a fait ça pendant quelques années, tout en suivant les cours du soir.

-Bon. Je ne comprends pas.

-Moi non plus. Ou plutôt si, je comprends un peu. Sandro n'a jamais su ce que c'était qu'un père, il était lui-même fils de... Enfin le désir de paternité lui a poussé d'un coup, il refusait l'idée

que Cardamone reste avec sa mère. Dans son esprit, c'était une... Une larve, Biba. Il ne supportait pas qu'elle s'en sorte. Il vivait sur le principe de la responsabilité partagée. Si sans lui elle s'en sortait bien, alors ça voulait dire qu'il était le seul responsable de ce qu'elle était avec lui... Il aurait dû se poser trop de questions sur lui-même. Il ne pouvait pas. Trop de culpabilité...

Elle s'arrêta et me regarda d'un air craintif. Je la rassurai.

-Ne vous en faites pas, Sylviana. Je ne me fais plus la moindre illusion sur Sandro.

-c'est mieux comme ça, dit-elle.

Mais elle avait l'air d'en éprouver du chagrin.

-Mais vous, vous y êtes encore attachée ? C'était quand même un sacré fumier.

-Moi, articula-t-elle péniblement, je l'ai connu tout jeune. Ce que j'ai dit d'Abibatou vaut pour lui. Certains enfants n'ont pas beaucoup de choix, ils n'ont personne qui puisse les sortir des mauvais milieux où ils sont. Moi j'aurais pu, mais je ne l'ai pas fait. Il aurait fallu rompre avec ma famille, divorcer peut-être. Je n'ai pas eu le courage.

-Sylviana, Sandro était un salaud, et vous n'avez jamais eu le pouvoir d'y changer quoi que ce soit.

-Ce n'est pas ce que je pense, répliqua-t-elle.

Un ange passa.

-Mais qui lui disait du mal de sa mère ? Repris-je. Sandro était en taule...

-Je n'ai pas dit ça, se rétracta-t-elle. Ca ne s'est pas présenté comme ça. Mais à force d'allusions, de sous-entendus, en jouant à la fois de séduction

et de persuasion... Nicola l'emmenait au cinéma, au théâtre, voir Sandro en prison, aussi. Sandro qu'elle appelait Papa. Et tous deux disaient que quand il serait libéré elle vivrait avec eux... Enfin des choses comme ça. Qu'elle vivrait avec eux plus tard, je l'ai entendu chez moi. Je me suis même mise en colère contre Nicola. Je lui ai dit que l'enfant avait une mère, et qu'il était malhonnête de lui faire miroiter une sorte de paradis au détriment de ce qu'elle vivait à ce moment-là, et qui était un peu dur, un peu terne, à cause des difficultés matérielles, mais pas du tout néfaste ni traumatisant. Nicola m'a répliqué que la loi selon laquelle on ne peut pas choisir sa famille lui avait toujours paru inique. Elle-même... Enfin nous nous sommes disputées, mais vous connaissez Nicola... Il est impossible d'avoir une conversation sensée avec elle. Et puis elle présentait Sandro comme un héros, un personnage de roman, une sorte de gentilhomme de fortune. Un jour, je l'ai entendue répondre à la petite que Sandro était en prison parce qu'il avait fait de grosses bêtises, et en disant cela elle a éclaté de rire, vous savez, les rires de Nicola, joyeux, moqueurs comme ils peuvent l'être. Même à moi les "grosses bêtises" apparaissaient comme la marque distinctive des gens espiègles et fantaisistes dans un monde tenu par de tristes policiers. C'était tout un système de valeurs qu'ils lui donnaient, selon lequel dans la vie notre plus grand devoir est de s'amuser comme des fous, prendre tous les plaisirs possibles, être délirants,

ne jamais se laisser contraindre par quoi que ce soit...

-Dit comme ça, c'est un programme qui a ses charmes, dis-je.

-Bien sûr, répondit Sylviana avec un sourire. Dit comme ça, c'est merveilleux. Qui a envie de s'ennuyer, d'être frustré, de marcher au pas ? Mais vous savez pourquoi Sandro a été arrêté ?

Je ne m'étais jamais posé la question. On ne se pose jamais les bonnes questions.

-Il a maltraité une de ses... Employées ? C'est ça ?

-Oui... Maltraité. Mais il ne s'agissait pas d'une de ses employées, comme vous dites. C'était un ancien amoureux qui après avoir essayé de la sortir de sa situation de différentes façons avait fini par l'enlever. Sandro et ses amis les ont retrouvés tous les deux dans un petit village de la Drôme provençale. Ils ont repris la fille et donné une leçon au bonhomme.

-Une leçon ?

-Oui. L'amoureux en est resté infirme. Cette "leçon" a été assimilée à une tentative de meurtre, et voilà... Par la suite, Sandro s'est comporté de façon exemplaire. Il a bénéficié d'une remise de peine. C'était un détenu modèle. En prison, il a fait des études et passé son diplôme d'éducateur. En étudiant, en se cultivant, il a changé. Il est vraiment devenu quelqu'un d'autre.

-Et comment ils se sont débrouillés pour récupérer Cardamone ?

-Ca, je ne l'ai jamais su. Tout ce que je peux dire, c'est qu'en sortant de prison il a tout de suite

repris contact avec Abibatou. Et peu après tout est reparti, la petite a été signalée comme courant un danger -une assistante sociale s'occupait déjà d'elle depuis le début. A ma grande surprise, il a été question de nouveau de prostitution, de toxicomanie, alors que ce n'était plus d'actualité depuis des années. Abibatou a fait une dépression nerveuse grave, elle a dû être internée quelques mois. Cardamone lui a été retirée. Entre-temps, Nicola et Georges avaient rempli un dossier pour être famille d'accueil. Sandro est devenu l'éducateur de la petite. Et voilà.

-Je trouve ça un peu gros, dis-je. Ils l'ont laissé devenir son éducateur alors qu'il avait été le proxo de sa mère ?

-Oui... Tout s'est arrangé pour le mieux, mais de façon curieuse. Moi aussi, ça m'a choquée. Mais Biba était vraiment malade. J'ai été la voir souvent en maison de repos après son internement. Pendant des mois, elle n'a plus rien dit. Elle ne parlait plus, elle ne réagissait plus à rien. Elle a perdu son travail. J'ai eu très peur qu'elle recommence à se droguer, mais rien de tel ne s'est produit. Elle a guéri, petit à petit. Au début, elle recevait Cardamone tous les week-ends. C'était Sandro qui la lui amenait. Ca allait très mal entre eux. Elle le haïssait, alors que la petite l'idolâtrait. Elle a essayé de reprendre Cardamone plusieurs fois, mais en pure perte. Elle a fait plusieurs rechutes. Elle était seule, abominablement seule. L'enfant ne voulait plus la voir. Sandro la faisait passer pour folle. En même temps, elle était devenue incapable de s'occuper de sa fille. Elle

s'emportait contre elle, Cardamone se butait, devenait odieuse. Elle a fini par ne plus la recevoir du tout.

-Quand ?

-Oh... Il y a déjà quatre ou cinq ans. Et au fond, ça a été une bonne chose. Elle a rencontré cet homme, Paul, ils ont eu un petit garçon qui est très mignon. Depuis quelques mois, c'est comme si elle sortait enfin de ce cycle de dépressions où elle a passé des années. Son garçon grandit, depuis qu'elle est française elle a trouvé un travail de vendeuse, et puis Paul est très gentil, peu à peu elle s'éloigne de son passé. Le temps vient à bout de tout.

Je hochai la tête, sachant bien que le temps ne vient à bout de rien. Tout au plus permet-il d'acquérir le sens des proportions et la capacité de muer en histoire intelligible un fatras terrifiant d'émotions brutes, de faits incompréhensibles, de scènes obscures.

-Si on a trouvé ce fétiche, ça veut dire que Cardamone a séjourné dans la chambre ?

-Je ne sais pas, répondit Sylviana. Peut-être que c'était Sandro qui le détenait. Je n'en sais rien.

-Vous ne croyez pas que Sandro ait pu prêter cette chambre à Cardamone quand elle fugait ? Une façon comme une autre de se montrer complice, de partager un secret avec elle...

-c'est possible, dit-elle avec réticence. Il se prenait pour un personnage de roman, et il voulait faire de Cardamone un personnage de roman. Je crois qu'il n'aimait pas la réalité, il ne voulait pas voir les choses en face.

-Et... Quelqu'un d'autre a pu être au courant, pour cette chambre de bonne ?

Ca m'intriguait. Est-ce que toute l'histoire ne tournait pas autour de cette planque ? Est-ce que j'aurais fait un bon flic ?

-Non, je ne pense pas. Moi-même je l'avais oubliée. Si Nicola l'avait connue, tout le département aurait été au courant. Et nous étions les plus proches de Sandro -elle me regarda et se reprit- je veux dire les seules qui connaissions tout de lui.

-Il ne m'en a pas parlé, en tout cas, dis-je avec amertume. Mais juste avant de partir ce soir-là, il a dit : Je crois savoir où elles sont allées. Je suis sûre maintenant qu'il pensait à cette chambre.

-Peut-être. Nous ne le saurons jamais.

Elle frissonna. Un petit nuage compact s'attardait devant le soleil. Le temps était en train de changer, tout doucement. Le vent se levait, encore erratique et paresseux. Nous reprîmes le chemin du retour. Bien entendu, les chats avaient répandu des têtes et des arêtes de sardines dans tous mes semis. Je m'empressai de débarrasser la table avant que le vent forcisse. En peu de temps, des nuages sombres et moutonnants avaient envahi tout le ciel. Sylviana trotta sur mes talons, une fourchette dans la main gauche, une assiette dans la main droite, un grand sourire aux lèvres. Au moment où j'achevai d'essuyer la table en plastique, les premiers aiguillons d'une pluie fine, cinglante, oblique, commencèrent à la marteler. Nous nous précipitâmes à l'intérieur. Une brusque bourrasque de vent fit claquer un volet.

-Les giboulées de mars, murmura Sylviana d'un ton joyeux.

-Nous sommes en avril, corrigeai-je. J'espère qu'il ne va pas neiger.

Je préparai un café, et nous ne parlâmes plus que des différences climatiques qui distinguent la vallée, sous influence méditerranéenne, de la montagne. Pedro, réveillé par l'arôme du café, en réclama un peu. J'hésitai un instant, puis lui en versai quelques millilitres dans une tasse minuscule. Sylviana la lui tendit.

-Ca ne peut pas vous faire de mal, dit-elle.

Pedro hocha la tête. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui parle comme à un être humain. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui parle. Moi-même, j'inclinai à trouver en Copacabana un auditeur beaucoup plus expressif. Son jeu d'oreilles, de truffe, de babines lui assurait une palette d'expressions riche et variée, au contraire de Pedro qui me présentait toujours le même masque désespérant de frayeur et d'idiotie.

Sylviana partit vers cinq heures. Au moment où sa jolie petite voiture bleue disparut dans le rideau de pluie gris et crépitant où toutes les formes semblaient lessivées, il me sembla voir bouger quelque chose à l'angle du monument aux morts, mais je n'y pris pas garde. Je rentrai pour prendre mon imperméable, éprouvant une pointe de culpabilité à l'idée du bordel que devaient déchaîner mes quatre gamins, joints aux trois petits-enfants de Norbert, dans leur petite maison entourée d'un immense verger.

-Je vais chercher les gosses, Pedro. Je reviens dans une demi-heure.

Il sommeillait et ne m'entendit pas. Je pris mon imperméable et ressortis. La pluie avait redoublé de violence, et j'eus bientôt le sentiment d'être transformée en instrument à percussion. Quelqu'un me saisit le bras. Je me dégageai. J'ai horreur qu'on m'empoigne sans m'avertir. Mais aussitôt la grande forme violette me posa deux mains sur les épaules, comme pour m'embrasser.

-Saphir ! Tu m'as fait peur. Ca va ?

J'eus l'impression qu'elle était droguée. Elle ne me répondit pas tout de suite, se contentant de maintenir ses mains sur mes épaules.

-Saphir, il pleut. Ecoute, ton père est chez moi. Tu m'entends?

Elle parut sortir d'un rêve.

-Papa est chez toi ?

-Oui, il va bien, il a un traitement à prendre, je m'en occupe.

Elle agrippa le col de mon imperméable à deux mains. J'eus peur qu'elle se mette à me secouer. Elle était un peu plus grande que moi.

-Ecoute, il faut que je te dise... Commença-t-elle.

-Oui ?

Elle se tut et ses yeux se dilatèrent encore. Je commençais à en avoir jusque là.

-Saphir, merde, il pleut. T'as pas remarqué ? Faut que j'aille chercher les mômes chez Norbert. Viens avec moi si tu veux.

Un bruit de moteur se fit entendre. Ses mains blanchirent sur le col de mon imperméable. Toute volonté sembla l'abandonner.

-Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

-Je... C'est Cardamone...

-Oui, quoi ?

Elle se retourna, sans me lâcher. La voix de Mauricette fusa, ridicule, dans l'énorme bruissement de la pluie. Elle l'appelait.

-Tu m'as pas vue, dit Saphir. D'accord ?

-Saphir, tu m'as entendue ? Pedro est chez moi. Si tu veux le voir...

-Oui, chuchota-t-elle. Et elle me lâcha enfin. Je compris qu'elle allait foutre le camp.

-Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

Elle pivota et s'enfuit sans répondre. J'étais trempée comme une soupe. L'eau dégoulinait dans mon cou, sous mes vêtements, et clapotait dans mes godasses. La voiture de Mauricette et Jeannot fit le tour de la place. Ils ne me virent pas. Ils ne purent pas apercevoir Saphir non plus, car Mauricette continua à l'appeler. J'attendis qu'ils se soient éloignés pour courir à ma voiture. Saphir s'était dirigée vers le chemin des Bois, elle pouvait être chez elle en moins de trois quarts d'heure. Ce chemin, qui suivait une ancienne voie romaine, n'était plus carrossable depuis longtemps. Je me précipitai chez Norbert. Cardamone avait appris au moins une chose à Saphir. C'est important, dans la vie, de savoir fuguer.

Cette nuit-là je rêvai de Sandro. Il me suppliait de ne pas le laisser couler. Il était attaché à de

vieux pneus pourris et s'enfonçait dans la vase. Je me levais de mon promontoire et m'éloignais. Je l'entendais crier et supplier. Je me bouchais les oreilles. Puis je rêvai d'Abibatou. Elle avait le visage de Nadine. Nous devions mettre un bateau à flot. Il était percé et prenait l'eau de toute part.

19

Sur ma première paye de titulaire, j'offris un chapeau de paille à larges bords mous à Nadine, qui s'en coiffa aussitôt.

-t'as pas une glace ? Eh ! Bougressain !

Bougressain s'avança. Il avait meilleure mine depuis qu'il sortait avec Nadia, une autre caissière, ni jeune, ni belle, ni adulée par les cadres de la boîte. Tandis qu'il approchait, je tournai les yeux vers celle-ci. Elle se trouvait à huit caisses dans l'enfilade qui aboutissait à l'entrée principale. Elle me sourit. Derrière elle, j'entrevis deux hommes qui se bousculaient en riant. Ils se trouvaient trop loin pour que je puisse les identifier, mais je crus reconnaître Bronsky. Et tout-à-coup, je me rappelai l'endroit où je l'avais vu pour la première fois. C'était à l'enterrement de Sandro, devant l'église de Pardoux. Mauricette lui jetait des coups d'oeil agacés mais non hostiles. Par association d'idées, je fus certaine que son compagnon n'était autre que Jeannot. Ils avaient disparu tous les deux dans les rayons de fringues.

-Qu'est-ce que tu veux ?

-Tu peux aller me piquer un miroir, que je voie comment il me va, ce galure ?

-Il te va bien, dit Bougressain, galant.

Mais il se dirigea vers le rayon babioles à gonzesse, où il choisit le miroir le plus grand qu'il put trouver. Je me sentis soudain mal à l'aise. Mon esprit fonctionnait comme une calculatrice sans données. Est-ce que je m'étais trompée ? Il pouvait

s'agir de n'importe qui. Qu'est-ce que foutait Bronsky à l'enterrement de Sandro ? Bronsky et son char tous terrains repeint à neuf, mais cabossé et toujours crade, tellement crade qu'il était impossible de déchiffrer la plaque d'immatriculation. Avec Jeannot ? Ils se connaissaient ? Non. J'étais encore en train de sucrer les fraises.

-Tu me le tiens ? Y'a personne.

Je me reculai pour lui laisser le plus de champ possible, tandis qu'elle arrangeait le chapeau sur sa tête, l'inclinant à droite, puis à gauche, puis en arrière.

-Adopté, dit-elle.

Je tendis le miroir à Bougressain, qui s'empressa d'aller le reposer à sa place.

Qu'est-ce qui se passait à Saint Pierre, bordel ? Est-ce que Saphir était rentrée chez elle ? Je n'avais plus aucune nouvelle depuis que Georges filait le parfait amour avec le fantôme de Nicky.

-Eh, t'as pas l'air dans ton assiette.

-Je crois que je viens de voir passer Bronsky et Jeannot. La première fois que je l'ai vu, c'était à l'enterrement de Sandro, je viens de m'en souvenir. Ils se connaissent.

-t'es sûre ?

-Non. De toute façon ils repasseront en caisse. Si c'est eux, on les verra.

Les premiers clients arrivaient. Ils regardaient Nadine d'un air étonné, car elle avait gardé son chapeau sur la tête. Dehors, il pleuvait à torrents. De temps en temps, je relevais la tête pour voir si

les deux mecs reparaissaient. Un aboiement rauque résonna du côté des bières, et je sursautai.

-Les revoilà, chuchota Nadine sans relever le nez de ses touches. C'est Fredo qui les prend. Alors ?

Leur chariot était rempli à ras bord de tout ce qu'il faut pour fêter n'importe quoi entre potes : des bières, du pif, des merguez, des godiveaux, des côtes de porc, des pétards, des fontaines magiques et cinq bouteilles de roteuse. Ils se parlaient dans le nez en ricanant avec ce mélange de vice et de bêtise de mecs bourrés qui parlent de cul. Pour l'heure, je les trouvais déjà bien éméchés. Je ne savais où me mettre. J'avais peur que Jeannot me reconnaisse. Une impulsion inexplicable me poussa à faire signe, de loin, à Bougressain. Je devais manquer de couleurs, car il se précipita vers moi.

-Ca va pas ?

-Si, si. Tu prends ma caisse ?

-Qu'est-ce que tu veux faire ? Coupa Nadine. Fais pas de conneries, hein, ce type est dangereux.

-Il y a un truc, là, dis-je, affolée. Qu'est-ce qu'ils foutent ensemble ? Et Saphir qui voulait me dire je ne sais pas quoi...

-Mais de quoi vous parlez ? Demanda Bougressain, à côté de la plaque comme d'habitude. Je veux bien, mais...

-Quoi que tu fasses, téléphone à Machin avant, m'ordonna Nadine. Et tu lui dis où tu vas...

Les deux arsouilles s'éloignaient sans se presser, rigolant toujours. On entendait les bibines s'entrechoquer dans leur chariot. Ils ne m'avaient

remarquée ni l'un ni l'autre. Je me levai au moment où ils sortaient du centre commercial.

-Téléphone à Machin ! Cria Nadine dans mon dos.

Je courus jusqu'aux portes vitrées et me postai dans le sas. La pluie s'était calmée. Un soleil intermittent faisait scintiller les toits des bagnoles disséminées sur le parking. Je repérai tout de suite le tank de Bronsky. La Renault blanche de Mauricette et Jeannot était garée juste à côté. J'attendis qu'ils aient fini de charger le coffre de Bronsky. D'ici, je pouvais voir s'ils retournaient vers Valence ou prenaient la direction opposée, vers La Chabelle, pour suivre la vallée de l'Eyre jusqu'à Pardoux, puis aller vers la montagne. Mais ils pouvaient tout aussi bien aller bouffer entre copains chez un troisième luron. Je ne comprenais pas pourquoi je ressentais un tel affolement, l'impression d'un danger imminent. C'était absurde. Deux potes qui veulent se faire une petite bouffe, et dans mon esprit on aurait dit qu'il s'agissait d'un casse ou d'un acte de terrorisme. Mais pourquoi justement ce taré de Bronsky ?

Ils partirent vers la Chabelle. Je revins vers les caisses et m'engouffrai dans la cabine téléphonique du centre commercial. Bougressain avait une discussion animée avec Nadine. Je mis cinq minutes à retrouver le numéro de Machin dans mon carnet d'adresses. On m'enjoignit par trois fois, au moyen d'un répondeur, de patienter jusqu'à ce qu'on me réponde. Je raccrochai, furieuse, et courus vers Nadine.

-Pas pu les avoir. Tu appelles à ma place ? J'y vais.

-Quoi, t'y vas ? Tu vas leur filer le train ? Mais ils sont déjà partis, non ?

-Je vais chez Mauricette et Jeannot. C'est là qu'ils sont allés, j'en suis sûre. Appelle les flics dès que tu peux.

Je décampai. J'étais contente de ne pas avoir eu Machin au bout du fil, je n'aurais pas su quoi lui dire. Que je pistais deux dangereux malfaiteurs qui nourrissaient le projet anti-social de faire cuire des merguez au barbecue en buvant des bières ? J'étais ridicule. Grottesque. Mais je n'en démordais pas. Qu'est-ce qu'ils avaient à fêter ? Pourquoi ? Entre Jeannot qui se faisait agresser tous les quatre matins par Cardamone au sujet de ses penchants pédophiles réels ou supposés, et Bronsky, multirécidiviste des délits sexuels, sans parler de sa monstrueuse bagnole bosselée de toute part, toutes ces données accumulées faisaient un effrayant salmigondis dans ma tronche. Quel rapport avec Sandro ? Qu'est-ce qu'il foutait à l'enterrement ? Qu'est-ce qu'ils voulaient fêter ? Où était Cardamone ? Est-ce que Saphir avait disparu, oui ou merde ? Depuis dix jours, je n'avais plus de nouvelles.

La pluie se remit à tomber en énormes gouttes lourdes et molles qui s'écrasaient contre le pare-brise en faisant un bruit de gifles. Mes essuie-glaces déclarèrent forfait, et je dus ralentir pour continuer ma route à travers un mouvant rideau de flotte. J'espérais naître coiffée dans une autre vie. Est-ce que j'allais devoir changer un pneu, aussi ?

J'avais l'impression que le volant tirait vers la droite.

A Pardoux, le temps s'éclaircit de nouveau. Je m'arrêtai pour essayer mon pare-brise. Puis je réfléchis qu'il serait peut-être bon de ne pas me retrouver toute seule là-haut si comme je le supposais Bronsky était invité chez Mauricette et Jeannot. J'appelai donc Nicky. Georges décrocha.

-Allô, Georges ? Heu... Nicky est là ?

-Elle est partie, me répondit Georges.

-Ah ? Mais elle revient quand ?

-Elle est partie, répéta Georges. Et il raccrocha.

Il ne manquait plus que ça. Saint-Pierre aurait pu s'appeler Sainte-Galère, en ce qui me concernait. La perspective de me retrouver toute seule entre Mauricette, Bronsky et Jeannot me souriait de moins en moins. Est-ce qu'ils étaient seulement là-haut ? Au point où j'en étais, ma journée de boulot était foutue. Je m'arrangerais avec Coutumier plus tard. Je repris le volant et me lançai dans les premiers lacets de la petite route des cols, qui menait à Saint-Pierre sans passer par mon village.

Les deux bagnoles, le 4X4 de Bronsky et la Renault blanche, étaient rangées derrière la maison de Mauricette et Jeannot. Je me garai dans la cour de Nicky et Georges. Une fumée épaisse s'échappait de l'abri en parpaings couronné de tuiles plates où les Stanley avaient mis leur barbecue. J'entendis rire les deux hommes à travers le bruissement de la pluie. Je me hâtai vers la maison de Nicky et frappai à la porte. Les volets

étaient fermés. Personne ne répondit. Merde, merde, merde, pensai-je. J'actionnai la poignée de la porte, sans trop y croire. Elle s'ouvrit. La Danse des Canards, tonitruante, explosa dans la maison voisine, accompagnée d'éclats de voix. Tout ce petit monde m'avait l'air bien avancé sur le chemin de la biture. Je pénétrai dans la grande salle obscure qui sentait le tabac froid, le café froid, et dont la température était tombée à douze ou treize degrés. Je compris que Nicky était partie, en effet, pour de bon, continuer ailleurs sa vie de papillon. Ca n'arrangeait pas mes affaires. Peu à peu, mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, et je sursautai en reconnaissant, vautrée dans le fameux canapé tricoté main, la forme gigantesque de Georges. Il me regardait. Ses bras étaient croisés. Il ne bougeait pas. Je m'approchai de lui.

-Elle est partie, me dit-il d'une voix douce.

Je me demandai si son vocabulaire comprenait encore quelques mots de plus que ces trois-là.

-Je vois ça, répondis-je. En fait, je suis venue parce que...

-Elle m'a laissé un mot, continua-t-il en me tendant un papier d'emballage en kraft déchiré à la hâte. Je le pris avec répugnance. Dehors, la Danse des Canards avait laissé place à une romance au lait condensé où il était question d'une certaine Stéphanie qui était si jolie dans sa robe en organdi, lalalā. Je lus à voix haute :

Mon cher Georges

Désolée, je m'emmerde vraiment trop avec toi,

Je crois que si je reste j'en crèverais. Ne m'en veux

Pas, sois heureux, oublie-moi vite.

Nicky

En m'écoutant, Georges s'était redressé.

-Incroyable, murmura-t-il. On est mariés depuis dix ans et c'est tout ce qu'elle trouve à me dire.

Il n'en revenait pas.

-Georges, dis-je en lui posant une main sur le bras, je sais que c'est dur, mais là je suis venue parce que je crois vraiment qu'il se passe quelque chose de pas net à côté. Tu veux pas m'accompagner ?

Il se gratta la tête.

-Merci d'être passée, marmonna-t-il. Ca fait quatre jours que je suis là à ressasser ces dix ans. Je n'y ai toujours rien compris. C'est pas grave. Qu'est-ce qui se passe chez les Stanley ?

Je lui résumai mes impressions générales, auxquelles il parut ne rien comprendre non plus.

-Une minute, dit-il. J'ai faim. Je me fais deux oeufs sur le plat et on y va.

Il déplia son interminable carcasse et disparut dans la cuisine. Peu de temps après, j'entendis le grésillement des oeufs dans la poêle.

-Tu en veux un ? Cria-t-il, comme si je m'étais trouvée à deux cent mètres.

-Non.

Je le rejoignis. Il s'était servi un verre de vin et engloutissait ses oeufs sur le plat avec une plâtrée

de nouilles froides sur lesquelles il avait laissé tomber une bouse de ketchup. Je le regardai manger. Son appétit bestial me réjouit. Je trouvais qu'il encaissait bien. Il me proposa, la bouche pleine, un verre de vin. C'était un Côtes du Rhône respectable. Je pris du plaisir à le boire. Il s'essuya la bouche avec un torchon sale et me dit :

-On y va ? J'ai rien compris mais on y va.

Nous y allâmes. Je n'avais plus aucune appréhension maintenant que les cent trente kilos de Georges m'accompagnaient. La porte-fenêtre donnant sur la terrasse était ouverte et Bronsky et Mauricette, absorbés dans une discussion confidentielle, se figèrent lorsque nous nous avançâmes vers eux. Mauricette était vêtue d'un fourreau en panne de velours noir et jaune qui dégageait ses épaules rondes et ses bras mis en valeur par des bracelets de cuir jaune. Elle était très maquillée, ce qui atténuait sa beauté et renforçait en le stéréotypant son air de méchanceté rayonnante. Ses cheveux étaient couchés par le gel. Bronsky parut surpris de rencontrer quelqu'un qui aurait pu lui manger sur la tête. Il se composa aussitôt une expression d'arrogance amusée, mais Georges n'eut aucune réaction.

-Bonjour, dit-il à Mauricette. Enchanté, ajouta-t-il d'une voix atone en se tournant vers Bronsky.

-Alors ? Dit Mauricette en criant pour couvrir les violons dégoulinants qui poussaient vers le gouffre une idylle hasardeuse entre un jeune homme chevaleresque et la femme de son meilleur ami.

-Quoi ? Répondit Georges en serrant la main de Bronsky sans le regarder.

Au contraire de la plupart des très grands, il ne se voûtait pas pour se rapprocher des autres. Je remarquai que la main de Bronsky disparaissait dans la sienne. Deux mètres six, m'avait dit un jour Nicky. Georges se tenait très droit.

-Alors ? Hurla Mauricette. Alors quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Georges se tourna vers moi.

-On ne s'entend pas bien avec ce veau qui brame, me dit-il.

Mauricette haussa les épaules d'un geste nerveux et fit un petit signe à Jeannot, qui sirotait quelque chose de bleu dans les profondeurs du salon, et s'empressa de baisser le son.

-Alors, qu'est-ce qu'il y a ? Répéta Mauricette d'une voix forte et grinçante. Ta grosse a foutu le camp ? C'est ça ?

Bronsky ricana. Jeannot s'approcha en titubant. Mauricette était rouge sous son maquillage pêche. Bronsky ricana de nouveau, sans raison, et alla chercher un verre du truc bleu. Ils étaient éméchés tous les trois.

-Vous faites la fête ? Demanda Georges. C'est l'anniversaire de quelqu'un ?

Un rire de crécelle s'échappa du gosier de Mauricette, aussitôt décapité par un claquement de dents qui nous fit sursauter, Jeannot et moi. Bronsky et Georges ne réagirent pas plus que s'ils avaient été empaillés. Le disque s'achevait. La pluie s'arrêta de tomber, rendant le silence assourdissant. Ce fut Georges qui le rompit.

-Je boirais bien quelque chose, dit-il. Ce breuvage pervenche excite ma curiosité.

-Ben voyons, glapit Mauricette. Et puis quoi encore ?

Nous allions nous faire foutre dehors et je ne savais rien de plus. Mais l'ambiance était tellement angoissante, chargée de violence et de perversité, que même Georges s'en était aperçu. Sans tenir aucun compte de la réaction de Mauricette, il fit mine de s'effondrer sur un transat, dans un bruit déchirant de grosse toile qui craque et de bois qui se fend.

-Ce n'est rien, soupira-t-il en réponse aux questions que personne ne lui posait. J'ai été très éprouvé par le départ de Nicky.

Et il s'enfouit le visage dans ses monstrueuses paluches. Bronsky, écarlate, toutes les dents dehors, fit un petit pas en arrière. Je crois que pour la première fois de sa vie il avait peur de quelqu'un. Georges tenait son public en haleine. Ils semblaient avoir oublié jusqu'à mon existence tous les trois.

-Heu... Saphir est là ? Dis-je pour faire diversion. Parce que les délégués de classe font passer un questionnaire à tous les gamins pour cibler leurs attentes, et je crois qu'elle l'a pas rempli...

J'inventais au fur et à mesure que je parlais. Je vis Mauricette pâlir et se crispier, tandis que Jeannot écarquillait les yeux. J'avais encore abordé, comme à mon habitude, un sujet tabou. Où était Ganaël ? Qu'est-ce qu'ils fricotaient tous les trois ? Je me sentais dans la peau d'un représentant

de brosses à reluire qui vient d'interrompre un partage de biftons après un casse. Georges émergea de ses mains.

-Ah mais tu sais pas ? Saphir a disparu depuis dix jours. Je croyais que tu étais au courant.

Mauricette, soudain, prit son parti. Elle se détendit. Ses bras ronds et musclés retombèrent le long de ses flancs avec la souplesse de cordages lâchés d'un pont.

-Vous boirez bien quelque chose, proposa-t-elle, paraphrasant Georges. Allez, elle reviendra, faut pas s'en faire.

Nous nous retrouvâmes tous les deux affublés d'un grand verre en forme d'entonnoir rempli jusqu'à la gueule de la fameuse potion bleue, un alcool de menthe très fort et très sucré. Après deux gorgées, je le posai sur la table de la terrasse, bien décidée à l'oublier là. Bronsky et Mauricette se jetaient des coups d'oeil entendus et ricanaien sans raison apparente.

-Tiens, le grand, il va nous cuire les merguez, décida Mauricette. Ca lui changera les idées. Et toi, Jeannot, remets-nous de la musique. On s'endort.

Elle tituba en passant la porte-fenêtre, son verre à la main, et se dirigea, à travers l'immense salon peuplé de meubles prétentieux et incommodes, vers la cuisine. Georges se leva. Je craignis que le transat reste arrimé à ses hanches et qu'il soit obligé de le traîner comme une carapace pendant tout l'après-midi, mais il s'en dégagea d'une tape et le truc retomba, en vrac, sur le ciment. Il s'inclina pour passer la porte-fenêtre. Je

le suivis. Je n'avais pas envie de m'éloigner de lui. Bronsky s'aperçut soudain, à travers les brumes de l'alcool, qu'il m'avait déjà rencontrée quelque part. Il se précipita sur mes talons et m'enserra l'épaule dans ses doigts crochus. Je poussai un cri de protestation. Il m'avait fait mal.

-Je la connais, celle-là, s'écria-t-il.

Et il me secoua. Je me dégageai et courus me réfugier derrière Georges, qui revenait vers la terrasse, les merguez à la main. Bronsky tapa du pied et s'adressa à Mauricette en me montrant du doigt.

-Je la connais, Mauri. Je sais pas d'où, mais je la connais.

-c'était la nénette de Sandro, expliqua Mauricette sans faire attention à ce qu'elle disait.

Elle se rendit compte immédiatement que quelque chose lui avait échappé. Bronsky me saisit de nouveau l'épaule entre ses serres, mais Georges lui empoigna la main et la repoussa en grondant :

-Calme-toi, petit. Va prendre l'air. Tu t'excite un peu trop.

Il n'eut pas besoin d'insister. Jeannot avait enfin réussi à activer les bons mécanismes. Il avait eu la main lourde sur le son, et un choeur mielleux nous déferla dessus, nous assénant que la vie était belle et les filles jolies. Georges, excédé, se boucha les oreilles. Puis il avisa les fusées, la fontaine magique et les pétards sur une petite table basse.

-Ah, mais c'est vraiment la fête, cria-t-il en agitant ses merguez. Quel est le prétexte des réjouissances ?

-De quoi je me mêle ? Hurla Mauricette, de nouveau sur la défensive.

-c'est un secret ? Répliqua Georges. C'est pour fêter quoi ? Le départ de Saphir ?

Il s'avança vers la petite rousse qui parut s'aplatir dans son ombre gigantesque, sans rien perdre de sa combativité.

-Ca veut dire quoi ? C'est une accusation ? C'est ça ?

-Je trouve ça bizarre, tonna Georges. Moi, ma femme est partie, Cardamone aussi. Ca me donne pas envie de faire la fête.

Je lus de l'affolement sur le visage trop maquillé.

-Chacun réagit comme il veut, on n'est pas tous pareils, cria Mauricette.

Le chœur nouille amorçait un crescendo huileux. Bronsky avait renoncé à me déboîter l'épaule, mais ne me quittait pas des yeux. Son sourire de crétin hargneux l'avait quitté, ne laissant sur sa physionomie qu'un mélange de doute et d'animosité.

-c'est grossier, dit Georges dès que le refrain fut passé. Je trouve ça choquant.

Mauricette regarda de part et d'autre d'un air traqué. Elle ne savait plus que répondre. Elle fit une dernière tentative.

-Bon. Ca suffit maintenant. Vous dégagez tous les deux, ou j'appelle les flics. C'est mon domicile privé ici.

-c'est une bonne décision, répondit Georges. Je pense que nous allons tous attendre la police ici. Il y a quelque chose qui ne colle pas, pour moi.

Je me gardai bien de faire allusion au coup de fil que Nadine avait dû passer de l'Hippo, à Saint Marcel. Mauricette restait immobile, hébétée. Son ébriété avancée l'empêchait de réfléchir.

-Où est le téléphone ? Demanda Georges.

Le morceau des Treacle Heap s'achevait, suivi de près, hélas, par les premiers accords du suivant. Jeannot s'était à demi allongé sur le canapé de cuir mauve, décidé à se désintéresser de tout pour s'immerger dans la musique. Son oreille gauche était à quinze centimètres de l'un des baffles géants. Il tétait à petites gorgées l'horrible mixture bleue, les yeux à demi révoltés.

-Ah ! Ah ! Je plaisantais, s'exclama Mauricette, changeant de tactique. Tu vas voir, Georges, pour lutter contre le chagrin, faut faire la bringue.

Georges se tourna vers Bronsky, qui semblait attendre sa permission pour me sauter à la gorge.

-Tu connais ce monsieur ? Me demanda-t-il.

-c'est un collègue de boulot, hurlai-je. Mais il était à l'enterrement de Sandro.

-On ne peut pas baisser le son ? Tonitrua Georges. C'est insupportable.

Jeannot ne réagit pas. Il s'était endormi, la tête posée sur l'un des baffles. Son verre achevait de se vider sur les coussins du canapé. Mauricette tapa du pied en s'en apercevant. Son talon pointu claqua comme une amorce sur le carrelage.

-Jeannot ! Hurla-t-elle, au moment où la musique fléchissait soudain, s'affalait, s'enroulait, pour disparaître dans un râle de basson. Un brusque coup de vent fit voler les graviers sur la

terrasse. Le ciel s'était assombri, et de lointains grondements se firent entendre, répercutés d'un versant à l'autre. Des trombes d'eau s'abattirent sur la terrasse, avec une telle brutalité que le transat acheva de se désarticuler. Une écume grise moussait au pied du mur de flotte. La semi-pénombre fut illuminée par la clarté bégayante de la foudre, et presque aussitôt un claquement assourdissant fit trembler le sol sous nos pieds.

-Ferme la porte ! Cria Mauricette, sans s'adresser à quelqu'un de précis.

La pluie entrait à flots dans le salon, en longues mèches souples qui éclataient sur les carreaux avec un bruit de fouet. Bronsky, sortant de la contemplation fanatique dont j'étais l'objet, gagna la porte-fenêtre en trois enjambées brusques et la fit coulisser. Dès que la porte eut claqué, il revint vers moi, répandant l'eau boueuse de ses croquenots dans tout le salon.

-Bronsky ! Merde ! Enlève tes pompes ! Cingla Mauricette.

Bronsky s'arrêta net et se retourna vers elle. Puis il chercha quelque chose des yeux, le trouva, et alla s'essuyer les pieds sur un tapis persan qui trônait devant la télévision. En faisant cela il dévisageait Mauricette, son sourire dément affiché sur sa gueule comme un masque de polichinelle. Un fracas de tonnerre retentit, le ciel fut zébré d'éclairs pendant plusieurs minutes, et nous restâmes tous figés, tendus, dans l'obscurité grandissante. Enfin la fureur de l'orage se calma un peu, mais la pénombre s'accentua encore. Il aurait été impossible de lire. Georges posa les

merguez sur le poste de télé et demanda d'une voix assourdie et comme ensommeillée ;

-Bon. Où sont les plombs ?

-A la cave, dit Jeannot, bien réveillé maintenant mais non désoûlé. Ce disant, il montrait une porte en bois au fond du salon. Georges se dirigea vers Mauricette et lui demanda :

-Tu as une lampe de poche ? J'y vais.

-Non ! Hurla Mauricette.

Puis elle éclata d'un rire de cinglée et fut contrainte de s'asseoir. Bronsky et Jeannot, désespérés, restaient les bras ballants.

-Ca sert à rien, dit nerveusement Bronsky. C'est une panne de secteur, à cause de l'orage.

-Peut-être. Mais peut-être pas, répondit Georges, que toutes ces incompréhensibles réticences poussaient dans une obstination perverse. Ca ne coûte rien d'aller voir. Je...

-Jeannot va y aller, coupa Mauricette. Il sait où c'est. La cave est grande. Allez, Jeannot, vas-y.

Elle s'était reprise, mais semblait sur le point de tomber dans les pommes. Bronsky cessa de massacrer le tapis avec ses semelles crantées et revint vers nous. Jeannot alla chercher une lampe de poche dans la cuisine et se dirigea vers la porte de la cave d'un pas hésitant. Il la referma derrière lui, et nous attendîmes son retour. Tout d'abord, un silence pesant régna dans la grande pièce obscure où les meubles design évoquaient des machines de guerre désactivées. Puis Mauricette s'ébroua, se releva et tituba jusqu'au bar en se battant les bras.

-Il fait pas chaud, je vais mettre un gilet. Vous voulez boire quelque chose ?

-Non, dit Georges. Mais je fumerais bien une cigarette.

-Et ces merguez ? Reprit Mauricette. Le feu doit s'être éteint, maintenant.

-Elles attendront.

Je le savais déjà, la longue cohabitation avec Nicky avait donné à Georges une capacité de résistance presque infinie aux tendances autoritaristes. Bronsky fourragea dans ses poches et en exhuma un paquet de blondes qui épousait la courbe peu ragoûtante de sa fesse droite. Georges en prit une, essaya de reconstituer sa forme originelle, en vain, et se la mit au bec, tandis que Bronsky élevait vers les hauteurs de son visage incliné un briquet allumé. Un panache de fumée gris pâle couronna bientôt la haute stature de Georges. Nous regardâmes, Mauricette et moi, cette scène inintéressante, pensant à autre chose. La tension était à son comble.

-Qu'est-ce qu'il fout, bordel ? Marmonna Mauricette entre ses dents.

Elle avait jeté sur son fourreau élégant un lourd gilet aux mailles distendues couleur foins coupés.

-Il doit s'être endormi avant d'arriver jusqu'au disjoncteur, supposa Bronsky, nerveux.

En disant cela, il faisait des gestes saccadés avec son briquet allumé. Il finit par se brûler les doigts, l'éteignit et se le fourra sans une poche de poitrine.

-Bon, je vais y aller, décida Georges. Tu as une autre lampe de poche ?

Mauricette ne répondit pas. On aurait dit qu'elle avait perdu tout son sang. Son visage livide n'exprimait plus rien.

-Il est peut-être tombé dans l'escalier, insista Georges.

-Laisse faire, s'écria Bronsky en se précipitant vers le fond du salon. J'y vais.

La porte de la cave s'ouvrit à la volée et rebondit contre le mur, puis fut rouverte d'un coup de pied. Derrière le dos de Bronsky, qui avait eu un mouvement de recul, j'aperçus le visage de Cardamone, ou plutôt, je vis ses yeux brillants et ses dents découvertes par un sourire démesuré. Elle portait une chemise pâle maculée de grandes taches sombres, et tenait entre ses mains une boîte oblongue, presque carrée, qui semblait assez lourde.

-Tu manques de peps ? Demanda-t-elle de sa voix goguenarde.

Georges et moi, après quelques instants de stupeur, nous ruâmes vers elle et vers Bronsky, qui avait repris ses esprits et s'avavançait de nouveau. Elle lui jeta la boîte à la figure, et Georges m'empoigna par les cheveux pour me tirer en arrière.

-Gaffe ! Cria-t-il.

Cardamone éclata de rire. Bronsky gémissait et se tordait par terre, les mains sur les yeux.

-La batterie ! Hurla Mauricette.

C'était en effet une batterie de bagnole qu'elle venait de lui jeter en pleine poire. Georges

emjamba Bronsky, saisit Cardamone et la prit dans ses bras, comme s'il s'était agi d'une toute petite fille. Elle ne se débattit pas, à ma grande surprise, et se contenta de dire :

-Attention, tu vas te salir.

Il n'avait agi que par reflexe, et la reposa aussitôt par terre. Ses cheveux embroussaillés formaient une énorme boule autour de son visage allongé. La chemise trop grande lui descendait jusqu'aux genoux. Elle avait l'air d'un lutin. Je le retournai. Dans la rumeur monotone de la pluie, j'entendis une sirène. Mauricette était assise au milieu de son canapé de cuir violet. Elle contemplait Cardamone, pétrifiée d'effroi. Le bruit de la sirène se rapprochait, inexorable. Il n'y avait plus rien à faire. Nadine avait réussi à choper Machin et les flics arrivaient, comme dans la chanson, sans se presser, à travers les furieux embruns de l'orage qui devaient rendre la petite route sinueuse presque impraticable. A son tour, Saphir sortit de la cave. Mauricette se prit la tête à deux mains et ne bougea plus. Bronsky continuait à gémir et se tortiller par terre.

-Et Jeannot ? Hasardai-je.

A ce moment là seulement l'inflexible Cardamone se mit à trembler, un tremblement continu, irrépressible, violent, et je m'aperçus que les grandes taches sombres de sa chemise étaient des taches de sang. Saphir passa un bras autour de son épaule et l'entraîna vers le canapé, où elles s'assirent toutes deux, sans accorder la moindre importance à la forme prostrée de Mauricette.

-Ca va passer, murmura Saphir en lui caressant le visage.

Cardamone s'arrêta de trembler. Georges n'osait pas s'approcher des deux gamines, et moi non plus. Elles étaient dans la bulle transparente et inviolable de leur amitié d'adolescentes. Comment quelque chose d'aussi évident avait-il pu m'échapper ? J'avais toujours cru que Cardamone manipulait Saphir.

-j'ai rien compris, dit Georges. Voilà Machin.

Trois voitures de flics s'étaient garées en contrebas de la maison et Machin arrivait en courant, tenant son chapeau d'une main, suivi par quelques poulets plus jeunes et plus véloces que lui.

-Je te lâcherai pas, murmura Saphir au moment où il ouvrait la porte.

Une buée de vapeur froide entra avec lui dans la pièce obscure, et l'énorme crépitement de la pluie. Machin ne parut pas surpris de trouver les adolescentes ici. Nous étions hébétés, et les flics agissaient avec un professionnalisme rassurant. On aurait dit qu'ils s'étaient distribué les rôles avant d'arriver, et les connaissaient sur le bout des doigts. L'un d'eux prit en charge les gamines. Deux autres se penchèrent sur Bronsky, tandis qu'un quatrième, averti par le premier, descendait à la cave, muni d'un pétard et d'une lampe-torche. Au bout de quelques minutes il appela d'en bas et trois autres flics descendirent. Machin nous posa quelques questions, auxquelles nous répondîmes tant bien que mal, et plutôt mal que bien. Georges n'avait rien compris, sinon que les gosses avaient

été enlevées par les Stanley. Pour moi, tout tournait autour du personnage de Bronsky. Après quelques échanges d'informations entre les flics, Machin vint s'asseoir à côté de Cardamone. Les deux fillettes se tenaient par la main et restaient serrées l'une contre l'autre.

-Tu vas devoir passer en jugement, commença Machin.

Il parlait avec douceur, et même avec une sorte de tendresse.

-Je sais, répondit Cardamone. Je m'en fous. J'ai fait ma B.A.

Machin haussa les sourcils. Pour ma part, je savais à quoi elle faisait allusion.

-Elle m'a sauvée, fit remarquer Saphir.

-Nous sommes dans un état démocratique. Le meurtre est un crime, dit Machin en pesant sur tous ses mots. Rien ne justifie la vendetta. Ou alors tout le monde règle ses comptes de la façon la plus ignoble et la plus sanglante. Tu comprends ?

Je savais qu'il ne plaisantait pas. Cardamone hocha la tête. Elle comprenait. Elle comprenait, mais elle n'était pas d'accord.

-Tu as dissimulé des informations. Tu as empêché l'action des policiers pour y substituer la tienne, qui n'était rien d'autre qu'une exécution barbare. Et pour cela tu as sacrifié deux personnes, sans parler de toi-même. Tu vas devoir répondre de tes actes devant la loi. C'est normal.

Il n'y avait pas d'animosité dans ses propos. Il essayait de lui rendre intelligible la logique sous-jacente à une société policée.

-Elle m'a sauvée, insista Saphir. Elle m'a complètement sauvée.

-Il sera tenu compte de tout, conclut Machin.

Il s'était adressé à Saphir, cette fois, et il n'y avait plus dans sa voix la moindre trace de chaleur.

Mauricette attendait déjà dans l'une des voitures, flanquée de deux flics athlétiques qui la traitaient comme un meuble peu encombrant. Les deux gamines, Machin et celui qui les avait interrogées au début s'installèrent dans une autre.

-Vous pouvez rentrer chez vous, me dit un des inspecteurs en remontant de la cave, et je reconnus Lagerfeld. Nous allons attendre les ambulances.

-Il est mort ? Demandai-je.

Je connaissais la réponse.

-On ne peut plus mort, me répondit Lagerfeld. Vous pouvez rentrer chez vous.

Nous nous éloignâmes, Georges et moi, à moitié sonnés, sous une pluie battante. J'avais envie de calme, de musique, d'une douche très chaude. Au moment de grimper dans ma bagnole, je dis à Georges, qui restait planté sous les hallebardes :

-Merci, Georges. Ne reste pas tout seul. Passe me voir ce soir.

Il sourit.

-j'ai rien compris, dit-il.

Il fallut attendre plus de deux mois pour avoir le fin mot de l'histoire. Mauricette se murait dans le silence et refusait de s'alimenter. Bronsky, devenu borgne et tout le côté gauche du visage abîmé par l'acide, passait les interrogatoires à raconter d'une voix railleuse des vanes de cul. Les flics prenaient des notes. Son répertoire forçait l'admiration, il ne se répétait jamais. Un opuscule contenant cinq cent trente-deux blagues salaces naquit des procès-verbaux, et les poulets se cotisèrent pour le faire relier. Puis, sans que rien n'ait laissé prévoir cet effondrement, il cracha le morceau en une seule séance. A la demande de Jeannot et Mauricette, il avait suivi les gamines la fameuse nuit de la fugue et écrasé Sandro. Pourquoi Sandro ? Il ne savait pas que c'était Sandro. Il croyait avoir affaire au père de Saphir, Pedro. Mais pourquoi devait-il le tuer ? Il ne fallait pas qu'il ébruite ce que la gamine avait dû lui confier. Sinon, à la lumière de ces nouvelles données, tout le dossier aurait été rouvert et Mauricette et Jeannot inculpés. Mais de quoi ? De maltraitance, d'abus sexuels, et même de prostitution de mineur. Saphir subissait depuis le début les assiduités de Jeannot, et servait parfois de monnaie d'échange. Raffinement de perversité, elle devait payer en nature l'assassinat de son père. Et Cardamone dans tout ça ? C'était la seule personne à qui Saphir avait eu le courage de se confier. C'est elle qui avait décidé de retrouver

Pedro, elle qui avait organisé, avec la complicité de Sandro, ce qu'elle appelait leur "évasion". Par la suite, tout s'était gâté. Sandro écrasé par erreur, la poulaille s'était mise à grouiller autour du hameau comme dans la cour d'un élevage industriel. Pedro ne cessait de surgir du néant. Les gamines n'avaient pas eu le temps de lui parler, mais Mauricette et Jeannot l'ignoraient et chaque apparition du petit clodo les plongeait dans une trouille homicide. Pour comble de malchance, Cardamone, traumatisée par l'assassinat de Sandro, avait résolu de zigouiller tout ce petit monde de ses propres mains. Au début, les Stanley ne s'étaient pas trop inquiétés. Ils se sentaient protégés par la réputation et la personnalité de Cardamone, mythomane et fugueuse. Mais peu à peu elle les avait poussés à bout. Mauricette craignait que Jeannot tombe entre ses mains en tombant dans ses bras, et devienne incontrôlable. Jeannot, comme beaucoup de pédophiles consommés, était un crétin abyssal. Il n'avait pas conscience de mal faire. Il ne pensait qu'à limer, de l'aube au crépuscule, et cette obsession avait empêché son esprit de se développer. Mauricette ne supportait pas qu'on le touche. Saphir, si "gentille" avant la puberté, lui refusait de plus en plus de fantaisies. Son état de frustration chronique le rendait capable de toutes les âneries, d'autant plus qu'il n'éprouvait aucun sentiment de faute. Le colonialisme sexuel était chez lui aussi pétri de bonne conscience que le colonialisme français avant la guerre d'Algérie.

Oui, tout s'était gâté : Cardamone avait plié bagages, une fois de plus, et s'était planquée dans

la petite chambre de bonne de l'avenue Carnot. Une façon comme une autre de pousser à bout Mauricette et Jeannot. Elle n'avait pas prévu que Saphir, qui connaissait cette chambre et se croyait abandonnée à son sort, la trahirait. Pendant plus d'un mois, elle parvint à se cacher, faisant ses courses aux heures de pointe et ne sortant presque pas. Puis, dix jours plus tôt, Bronsky l'avait coincée et ramenée chez les Stanley. Le même jour, Saphir avait foutu le camp, mais était rentrée le soir et s'était retrouvée aux fers avec sa petite copine. L'avocat de Mauricette et Jeannot ayant fait un scandale au sujet de la perquisition opérée juste après la fugue de Cardamone, la juge répugnait à lacher un mandat supplémentaire, malgré les supplications de Machin. Machin qui remuait ciel et terre pour qu'on rouvre le dossier du procès entre Mauricette et Pedro, en vain.

Comment Bronsky avait-il connu Mauricette et Jeannot ? Par le biais d'un honnête commerçant qui écoulait des cassettes vidéo pornos à caractère pédophile dans son arrière-boutique. Ce négoce clandestin lui avait rempli les fouilles avant de le faire plonger dans l'abîme, accompagné de sa clientèle et de cinq ou six cinéastes amateurs, dont le couple Stanley. Ce réseau comprenait aussi un nombre plus restreint de familles échangeistes, qui échangeaient leurs gamins par le biais d'une boîte postale au nom des "amis de la jeunesse".

Personne ne sut jamais ce que Mauricette en pensait. Pour se dispenser d'en penser quelque chose, elle préféra sombrer dans la folie. Tout remontait sans doute à ses rapports de complicité

avec un frère violent et pervers, à qui elle avait fourni des proies dans son âge tendre. Ce jeune homme prometteur ayant été arraché trop tôt à son affection, elle avait toujours recherché la compagnie de voyoux sans scrupules. Las, la vie l'avait déçue, elle aussi. Pedro n'était qu'une chochette geignarde, Jeannot un crétin larvaire. De simple complice, elle était devenue instigatrice, mais sans en éprouver autre chose que l'impression grandissante d'un gâchis généralisé. Peu à peu la jeune fille angélique recelant un démon s'était muée en démon sans but, sans mobile, qui n'agissait plus que par réflexes et se laissait aller à des pulsions violentes de plus en plus mal contrôlées. Bronsky lui aurait mieux convenu, mais elle l'avait rencontré trop tard. Elle haïssait ses gosses, ils étaient venus ternir et compliquer sa vie, ils l'avaient obligée à se fixer. Elle avait, en effet, un souci névrotique de sa respectabilité, sa plus grande jouissance était de tromper tout le monde sur sa personnalité. Mais les années passant, la frustration et le dépit l'avaient rendue de plus en plus imprudente. L'impunité lui avait fait perdre tout sens des réalités. Je crois qu'elle n'avait réfléchi à rien. La machine s'était emballée, et elle avait suivi. Que comptait-elle faire de Cardamone ? De Saphir ? Personne ne le saurait jamais.

Comme me le raconta Machin, ces questions avaient laissé Bronsky perplexe. Ça ne le regardait pas, il ne savait pas. Ce n'était pas son problème, lui il avait fait ça pour rendre service et puis pour

se payer du bon temps avec les gamines. Oui, il avait essayé d'écraser Pedro, après que Mauricette le lui eût montré.

-j'allais pas me planter deux fois, avait-il dit en poussant son aboiement d'hilarité.

Beaumont et Di Angelico s'étaient regardés. Beaumont mâchait tout un paquet de chewing-gums à la menthe forte et Di Angelico avait ouvert les fenêtres. Les lourdes vapeurs de la perversité humaine leur donnaient un peu mal au crâne, ce jour là.

Le procès de Cardamone eut lieu deux ans plus tard. La justice prend son temps, et il arrive que ce soit une bonne chose. En deux ans, seule derrière les barreaux du centre d'internement pour mineurs, car elle était considérée comme dangereuse, la gamine eut le temps de réfléchir, de se pencher sur son passé. Elle eut la chance de tomber sur un psychiatre intelligent. Et cet homme réussit à lui faire comprendre comment, en la déguisant en petit dieu, en la flagornant, en la clouant au zénith, Sandro s'était servi d'elle pour anéantir Biba, et comment Saphir, par la suite, mettant ses souffrances en scène pour la transmuier en justicier masqué, l'avait utilisée pour tuer Jeannot. Pièce à pièce, il démontra sous ses yeux le mécanisme psychologique qui avait fait d'elle un instrument enthousiaste et docile de la vengeance d'autrui. Son orgueil en souffrit à tel point qu'elle sombra dans la déprime. Le psy en fut ravi : c'était le chemin de la guérison.

Je n'assistai pas au procès, comme il s'agissait d'une mineure, il n'était pas ouvert au public. Machin y fut convié, par contre.

-Elle a pris deux ans. Elle est donc libre. Mais cette fois, elle va aller au foyer. Il faut qu'elle pense à ses études, maintenant.

-Et Abibatou ?

-Ah... Les choses se sont inversées. C'est Abibatou qui ne veut plus la voir.

-Ca se comprend, dis-je.

-Oui, admit Machin. Je connais Abibatou, ça ne durera pas plus d'un an ou deux. Elles se retrouveront, elles se découvriront. Elle a rison d'attendre, si elle ne se sent pas prête. Mais pour en revenir à Cardamone, vous savez ce que lui a dit son psy à l'issue du procès ?

-Non.

-"Maintenant, mon petit, je suis certain que si tu assassines encore quelqu'un, ce sera pour des raisons personnelles. Tu es parfaitement guérie."

Il éclata de rire. Je trouvais l'humour du psychiatre plus que douteux, pour ma part.

-Et Saphir ?

Machin reprit un air soucieux.

-Saphir est en clinique neuro-psychiatrique. Elle a subi trop de choses, physiquement et mentalement, pour s'en sortir aussi vite. La façon dont elle a utilisé Cardamone témoigne du boulot qu'il reste à faire. Elle s'enterre dans une attitude défensive, elle n'a confiance en personne, elle a tendance, toujours, à manipuler les autres. Elle ne se sent jamais en sécurité. Ca se comprend. Mais l'expérience a prouvé qu'elle pouvait être

dangereuse. Il faut arriver à lui faire comprendre ce qu'elle a fait. C'est difficile. Elle se retranche dans son statut de victime, sans voir que c'est seulement en acceptant de renoncer à ce personnage de victime qu'elle renoncera aussi à celui de marionnettiste. Il faut qu'elle sorte de ça, ou elle le reproduira toute sa vie. Pour le moment, on en est loin. Elle refuse toute responsabilité dans la mort de Jeannot. Elle nie avoir dénoncé Cardamone à ses parents, ou du moins elle attribue ça à l'inconscience, la distraction. Pire, elle s'est totalement désolidarisée de Cardamone. Elle ne veut plus en entendre parler, elle prétend que tout est de sa faute.

Il soupira.

-Et puis j'ai bien peur qu'elle n'ait pas eu la chance de tomber sur un psy comme celui de Cardamone.

Nous étions à la fin de juillet. Sur la terrasse du petit bistrot Valentinois, à l'ombre, il faisait trente-six degrés. Je bus une gorgée de bière glacée. L'histoire était finie, et bien finie. Nous avions fêté les dix-sept ans de Jim quelques jours plus tôt. J'étais toujours seule, et contente de mon sort. Les enfants grandissaient, et la crise profitait à l'Hippo. Je ne me rappelais plus très bien le visage de Sandro. Tout ça me semblait faire partie d'un mauvais rêve où se mélangeaient la violence de Michaël, les emmerdes de fric, la fatigue dûe aux galères accumulées, des chiottes qui fuient aux pneus qu'on ne peut pas changer, des fringues usées jusqu'à la trame aux ardoises impossibles à payer. Michaël était à l'ombre pour cinq ans

encore. D'ici là les trois mecs seraient de taille à nous défendre, Cindy et moi. J'envisageais l'avenir avec sérénité.